F17A 101

2226
ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE
Médiathèque Gabriel Tarde
ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE
BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSITÉ DE NANTERRE PARIS-X

****

D.E.S.S.

DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PATHOLOGIQUE

****

LA PEAU DES DELINQUANTS

ET LA NÔTRE

****

SOUS LA DIRECTION DE D. ANZIEU

BIBLIOTHEQUE DE L'E.N.A.P.
1 0000000605

BRUNO MARTY

157
MAR.

ANNÉE 1981-1982

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Introduction	1
Chapitre I	3
A - Observations cliniques sur les tatouages des jeunes délinquants	4
B - Considérations générales sur le support-peau	5
Tatouage-détatouage	6
Apports théoriques sur la peau	8
La peau et l'image du corps	9
Le contact cutané	10
L'érotisme cutané	12
Le Moi-Peau	13
Le vécu cu tatouage	17
L'acte du tatouage	18
Narcissisme et masochisme primaire	20
Un cas clinique	21
La dimension voyeurisme-exhibitionnisme	31
Role de la vue	31
Contribution de la vidéoscopie aux problèmes du regard	36
Une séance de vidéo	37
La question du pourquoi du tatouage	43
Tatouage et ethnographie	47
Données ethno-psychanalytiques	49
Chapitre II - Le tatouage antisocial du point de vue de l'expression symbolique	53
Tatouage et masque	53
Etude clinique de pictogrammes antisociaux	54

De la peau à la lettre 65

Chapitre III - Les particularités du langage antisocial 71

Le Largonji 81

Le Verlan 82

Le Javanais 83

Quelques remarques comparatives entre deux expressions symboliques antisociales 89

Le langage antisocial 90

Au plan du contenu 94

Chapitre IV - La pulsion de mort 96

I - L'agression 98

II - Des aspects positifs de la tendance à la compulsivité et de la pulsion de mort 119

Action de recherche à l'E.S. 125

III - Analogie du groupe et du rêve 130

Considérations sur la rééducation 147

En guise de Conclusion 149

Bibliographie

"Il y a dans les rêves de ces multiples enfants qui suivent ce long trajet, qui s'enferment et que l'on enferme, à la fois le cri de peur des espaces brisés, l'espoir d'une sorte de foetalisation épousant un territoire circulaire et parfait..."

"On grave sur sa peau à l'encre de Chine la croix ou le poignard qu'enroule le serpent, et la fleur avec "pensée à ma mère". On grave ainsi son histoire, on retrouve l'objet originaire. Avec les fantasmes, le corps lui-même s'ajuste, se tourne et se retourne, se recroqueville en la poche cellulaire, jusqu'à se figer en elle, jusqu'à se chosifier..."

Jean-Michel Labadie

"..... Il faut comprendre le risque mortifère que constitue pour certains sujets un projet d'engagement et respecter la dimension de rupture non comme une résistance, mais comme une mesure de protection vitale qui s'inscrit dans le projet de survie".

Nathalie Zaltzman

Je dédie ces lignes à tous les jeunes "mal dans leur peau" qui m'ont apporté plus que je n'ai pu leur rendre .

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Je voudrais tout d'abord situer ici le cadre de ce travail. Je saisis l'occasion de ce mémoire pour approfondir quelques éléments auxquels j'ai pu être confronté au long d'une expérience professionnelle de dix années de travail comme Educateur de l'Education Surveillée.

On pourrait s'étonner du titre de cette recherche. Mais à aborder le problème dit psychopathique, il me semblait intéressant de partir de données cliniques concrètes.

C'est autant les éléments visuels du tatouage que les éléments sémantiques d'un langage tournant autour du champ de la délinquance, qui m'ont incité à m'intéresser à la "peau" des délinquants. Ne dit-on pas en effet d'eux "qu'ils ont la peau dure ?". Pour se procurer de l'argent, il leur suffit, selon leur parler familier, de "dépouiller les caves", de "leur faire la peau". Si vous les interrogez, ils n'ont qu'un but dans la vie : "s'éclater le plus possible".

La crainte de tout un chacun face à une bande de loulous est : "d'y laisser sa peau" (ce qui est parfois aussi le problème de l'Educateur).

Enfin, il faut bien avouer que la majorité des débouchés au sortir des maisons de rééducation se situe pour beaucoup du côté des "durs à cuire" dans des lieux où, effectivement, ils ont tout le temps de mijoter : "Bataillon d'Afrique", "Légion", "Commando de parachutiste" pour les engagés, bataillon souvent disciplinaire pour les appelés, Maison d'Arrêt ou "Le Milieu"

pour ceux de la vie civile. Leur vie, quoi qu'il en soit, est émaillée d'épisodes et de situations (rixes, combats, braquages à main armée) où "ils risquent leur peau" en ayant un jour ou l'autre l'occasion de se la faire trouer.

BIBLIOTHEQUE C.R.I.V. VAUCRESSON

CHAPITRE I

LE TATOUAGE OU LA PEAU MARQUEE

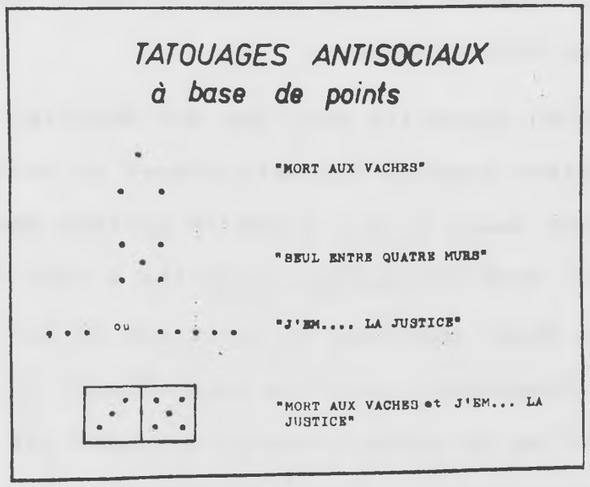
CHAPITRE I

LE TATOUAGE OU LA PEAU MARQUÉE

A propos de se faire trouer la peau, il apparaît bien que la première occasion qu'ils ont de le faire, se matérialise dans l'acte de se faire tatouer.

Lorsqu'on travaille avec des délinquants, le tatouage est un des premiers aspects courants auquel on se trouve confronté. Le délinquant donne à voir d'emblée quelque chose de lui dans une relation érotisée puisque inscrite à même la peau. Soit il y a quelque chose que vous ne voyez pas et qu'il vous dissimule (sous les vêtements), soit la zone dénudée de l'inscription "se laisse voir" ou se donne à voir. Le regard est tenu "d'embrasser" la partie concernée. J'ai été frappé de voir combien, pudiquement, les éducateurs en général ignorent les tatouages des mineurs, aussi bien dans leur signification codée que dans leur existence même. Il s'agit surtout que le tatoué ne continue pas à ajouter à ses tatouages. Implicitement, il est donc possible de comprendre à cet acte, que le mal-Etre de "l'antisocial" subsiste.

De fait, l'éducateur s'habitue au tatouage, sauf dans le cas où il prolifère. Il n'y prête guère attention, comme si le tatouage faisait partie de la nécessaire panoplie du délinquant, bref, de son Etre.



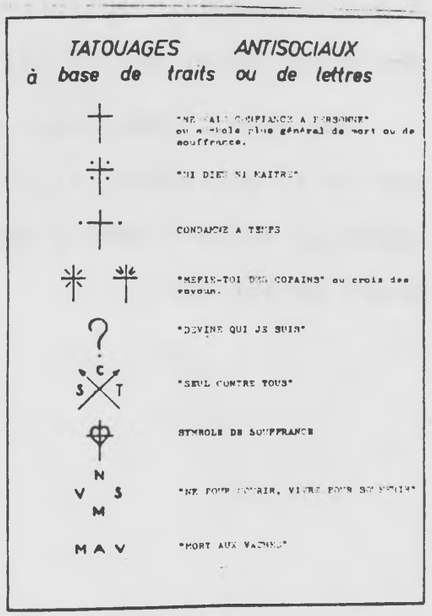


Fig. 2

A - OBSERVATIONS CLINIQUES SUR LES TATOUAGES DE JEUNES DELINQUANTS

Ces observations ne prétendent à autre chose qu'à simplement témoigner que les listes de tatouages antisociaux qui ont pu être dressées (Lacassagne-Delarue) correspondent très exactement aux tatouages trouvés sur la population de jeunes délinquants que nous avons côtoyée en différentes régions.

Comme le remarque dans son article Diligent et ses collaborateurs, il est quasi impossible de trouver en la matière quelque originalité, et ces tatouages frappent par leur caractère stéréotypé, comme si toute création personnelle était bannie.

Ainsi,se lancer dans une étude statistique de la fréquence de tel motif par rapport à tel autre (outre que ce genre d'étude réitérée a donné des résultats toujours similaires), ne me paraissait pas obligatoire et aurait de plus considérablement alourdi l'étude sans apporter grand chose de nouveau.

je rappelle ici que cette remarque n'est évidemment valable que sur le domaine où j'ai centré ma recherche :

Le tatouage chez les jeunes faisant
l'objet de mesures de Justice

Il m'est apparu, enfin, que le sujet se prêtait particulièrement bien ici à l'emploi de la méthode clinique.

Outre la re-connaissance nécessaire de ces tatouages, la description précise ou la nomenclature plus ou moins exhaustive que l'on peut en dresser, il n'en reste pas moins que le tatouage antisocial a pour support :

1) la peau du sujet

2) qu'il est une expression symbolique.

Reste donc à savoir et ce seront les axes de la première partie de cette réflexion :

1) Quelle est la signification de ce <u>support</u> très particulier.
2) <u>Expression</u>, certes, mais de quoi ?
   <u>Symbolique</u>, oui, mais en quoi ces symboles sont-ils typiques, et en quoi pourtant est-il possible de les rattacher au processus symbolique général ?

B - <u>CONSIDERATIONS GENERALES SUR LE SUPPORT-PEAU</u>

J'ai toujours été frappé du rapport contenant-contenu que fait apparaître la marque du tatouage.

Je me souviens, jeune éducateur, avoir accompagné à la piscine, de grands gars en "semi-liberté" comme l'on dit, tous tatoués, l'un d'eux notamment (et c'est la première fois que je voyais cela. Il faut dire que dans nos internats, ce genre de tatouage tend à disparaître, mais peut-être est-ce cette population qui disparaît et s'en va grossir les rangs des détenus). Il possédait sur son pubis l'inscription

Robinet d'amour

avec une flèche

vers le sexe

Ramenant ainsi le sexe à un simple outil fonctionnel qui aurait eu pour mission de laisser se vider peut-être le trop plein de ce qui était contenu à l'intérieur de l'enveloppe. (Je laisse volontairement de côté le caractère provocateur qui est une constante de ce genre de tatouage).

Quelle qu'en soit la forme, le tatouage antisocial tient à la fois du grotesque et du dérisoire. C'est peut-être le côté fruste

du rapport et l'adiposité du signifiant-signifié qui crée cet effet. Rappelons simplement quelques exemples :

- Tête d'Indien : Vivre libre ou mourir
- Tête de lion : Invincible, ne pliera jamais
- Aigle : " "
- Tête de clown : Tout me fait rire
- Tête de tigre : Assoiffé de vengeance

Le chanteur Renaud a bien perçu la chose, qui dit dans une de ses chansons sur les "loubards" :

"j'ai voulu me faire tatouer
Un aigle déployé dans le dos
Mais comme j'étais pas assez épais
Le mec y m'a dit
Je vais te faire un moineau"

Ce qui m'intéresse ici, c'est de voir le manichéisme dans lequel par sa peau, le tatoué antisocial lie son corps à une expression symbolique, c'est-à-dire accède <u>sur un mode très particulier</u> à un corpus culturel.

Il se "colle" une étiquette, mais le caractère particulièrement rigide, stéréotypé n'assure pas à cette expression une pérennité... et le tatoué en prend a posteriori et à ses dépens souvent conscience.

<u>TATOUAGE-DETATOUAGE</u>

Bien sûr, je ne suis pas sans savoir, que le terme "coller" est impropre, puisque s'agissant du tatouage, il s'agit de trouer ou inciser la peau.

Mais j'emploie à dessein cette impropriété pour essayer de

rendre compte du fait que, souvent, après quelque temps, le délinquant se "décolle" du sens de son tatouage. On me pardonnera la naïveté de l'image que je voudrais employer. C'est comme s'il s'agissait d'une étiquette sur un pot de confiture, qu'il s'agirait d'ôter car le contenu aurait changé (groseilles pour framboises").

Ce ne serait plus de pot ici qu'il s'agirait mais de peau, non de confiture mais de déconfiture existentielle.

Faut-il en déduire que c'est lorsque une trop grande inadéquation est atteinte, entre "l'étiquette" du contenant et le ressenti contenu à l'intérieur qu'apparaît le désir de réactualiser l'intitulé ?

Quelle est la différence psychopathologique entre une simple réactualisation (finalement compulsion de l'acte initial) et le détatouage réel, c'est-à-dire sans réinscription ? (Rare par ailleurs, chez les délinquants) (*).

Les spécialistes de la question savent que, bien souvent, (cela dépend de la superficie) la chirurgie esthétique ne peut résoudre le problème de l'effacement du tatouage que par une opération (greffe) laissant une cicatrice pratiquement aussi apparente que le tatouage lui-même.

Ne faut-il pas voir là, dans le premier temps de l'acte du tatouage, dans le fait de se faire trouer la peau par soi-même ou un autre soi-même une attaque inconsciente à son propre corps Chacun reconnaîtra ici un mécanisme de renversement de l'agressivité : elle n'est plus dirigée sur la société mais sur soi-même

(*) La pratique la plus courante et de loin est non pas le détatouage mais le recouvrement, c'est-à-dire la transformation du tatouage pour y donner un autre sens.

Bien sûr, l'acte est théoriquement fait pour prévenir autrui de ses intentions agressives (nous reprendrons cette idée dans une perspective éthologique).

Le deuxième temps (lorsqu'il a lieu), celui de la prise en charge médicale, pourrait être assimilé à celui de la réparation. C'est ce que font remarquer J.L. Grignon et ses collaborateurs dans leur article sur "Tatouage et détatouage":

"Toute cette dialectique se joue dans le cadre de l'hospitalisation et de la chirurgie, également des soins donnés à la peau, de la réparation par le chirurgien qui, sur un plan symbolique, est devenu "le bon père".

Les auteurs se demandent aussi dans cet article si ces cicatrices ne sont pas aussi, et dirais-je, en fin de compte, la signature d'un retour sur soi.

Ces considérations m'ont incité à essayé d'approfondir l'importance de la peau en tant qu'enveloppe corporelle puisque dans le tatouage, c'est elle qui est choisie à la fois comme objet d'agressivité (en tenant lieu et place du corps), et comme support d'inscription.

APPORTS THEORIQUES SUR LA PEAU

La peau constitue la membrane qui limite le corps propre. Elle est la limite visible et palpable de la surface du corps. Par conséquent, elle limite le Moi, puisque, selon Freud :

"Le Moi est avant tout un Moi corporel, il n'est pas seulement une entité de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface".

Cette limite corporelle a le sens d'une surface qui peut s'offrir et se refuser, au regard, au toucher, dans le cadre de la

relation d'objet. Le corps propre est source de plaisir quand il est caressé, et caractérisant la situation prégénitale, il est un champ où la honte ou l'agressivité peuvent s'en donner à coeur joie.

LA PEAU ET L'IMAGE DU CORPS

Paul Schilder, à propos de la perception de la surface externe de notre corps, dit que nous sentons notre peau de manière différente selon la partie du corps qu'elle recouvre. Nous sentons particulièrement bien la peau tendue sur les os (jointure des mains) - lieu de prédilection des tatouages points antisociaux peau au contact du siège, du sol, des vêtements). Mais toutes ces impressions sont vagues et nous pouvons les ignorer. L'extérieur de la peau n'est pas senti comme une surface lisse et nette, les contours sont brouillés ; il n'y a pas de démarcation nette entre le monde extérieur et le corps. Mais la surface de la peau devient nette, lisse et distincte quand un objet nous touche ou que nous touchons l'objet, c'est-à-dire quand nous sommes au contact de la réalité.

D'autre part, chez l'enfant, l'érotisme musculaire et cutané a une énorme influence sur la structure de l'image du corps.

Toujours, selon Schilder, on sait combien l'image du corps peut être labile et changeante : elle se dilate, se rétrécit, elle peut abandonner certains de ses éléments au monde extérieur et en incorporer d'autres.

Tout ce qui entre en contact avec la surface du corps est plus ou moins incorporé en lui. (C'est ce qui se passe avec une pommade, par exemple, qui passe la barrière cutanée, ou le colorant

du tatouage, d'autant qu'il est introduit avec un instrument pointu). L'homme fait de nombreuses tentatives pour changer son image du corps. C'est ainsi que se tatouer, se graver des motifs dans la peau, se peindre le corps, c'est changer son image du corps par un moyen objectif. Les tatouages, le fard, la coiffure, les cheveux teints ou décolorés entrent dans la même catégorie.

Tous ces changements dans l'aspect extérieur n'ont pas toujours une signification consciente : elle est aussi symbolique. (Dans la mesure où le tatouage fait partie intégrante du schéma corporel, il devient aussi signifiant que les autres parties du corps et peut avoir les mêmes significations symboliques, de la même manière qu'un vêtement).

LE CONTACT CUTANE

Son importance est soulignée par Spitz qui affirme que "la correspondance entre les besoins de la mère et ceux de l'enfant s'exprime dans la plus ou moins grande étroitesse du contact immédiat de la peau, constitue un facteur extrêmement important, permettant au développement de l'enfant de se faire dans une atmosphère de sécurité".

Anna Freud remarque le rôle important que joue l'absence du contact de la peau dans l'étiologie de certains troubles ultérieurs.

Spitz s'alarme sur le fait que ce contact cutané mère-enfant a été progressivement et artificiellement restreint dans nos sociétés actuelles.

Pour Ashley Montagu, la peau possède une signification fonctionnelle insoupçonnée pour le développement physiologique et psychologique.

Chez les mammifères, le léchage par la mère de ses petits active les systèmes génito-urinaire, gastro-intestinal et respiratoire.

Des rats élevés en milieu stérile ne peuvent pas survivre : ils sont incapables d'uriner, ou de déféquer si leurs parents ne lèchent pas leurs organes génitaux.

Par contre, ils survivent, et dans les mêmes conditions de stérilité si, dès la naissance, on utilise un bout de coton humide (la langue) pour remplacer le léchage par les parents.

Ashley Montagu poursuit son étude par des considérations sur les soins et la peau du nourrisson de l'homme.

Dans son dernier chapitre, consacré au rapport entre culture et toucher, Montagu cite un certain nombre d'études visant à faire apparaître l'incidence du maternage initial sur les comportements sociaux de différentes cultures, et ce dans un rapport dialectique.

Il est ainsi amené à distinguer des cultures plus tactiles (Latins - Russes - Juifs) de cultures peu tactiles (Anglo-Saxons: Anglais, Allemands, où contraste la cordialité, le toucher fréquent, l'instinct grégaire, l'excentricité des premiers, avec la froideur émotive (la maîtrise), la mise à distance : la phobie du toucher et un esprit plus rigoriste des seconds.

Enfin, dans des cultures extraordinaires comme celle des esquimaux netsilik, le rapport peau à peau de la mère et de l'enfant est constant pendant les deux premières années. "C'est tactilement que la mère devine les besoins de l'enfant". Leur mode de communication tactile et l'appréhension constante dynamique de la réalité (l'enfant est habitué très tôt à conjuguer

les catégories espaces et temps) ont une incidence directe sur leur capacité cognitive. Leur art en témoigne dans la façon qu'ils ont de toujours représenter les objets vus de plusieurs points de vue, ainsi que chez les esquimaux Aivilik leur capacité très grande pour tout ce qui est mécanique.

L'EROTISME CUTANE

On peut citer ici Freud :

"on qualifie du nom de zones érogènes les endroits du corps les plus notables qui donnent une issue à la libido, mais, à proprement parler, le corps tout entier est une telle zone érogène".

Anne Freud écrit dans Le Normal et le Pathologique chez l'enfant :

"Au début de l'existence, le fait d'être caressé, étreint et apaisé par le contact cutané, érotise les diverses parties du corps de l'enfant, l'aide à édifier une image du corps et un moi corporel sains, augmente les instruments de la libido narcissique et, simultanément, favorise le développement de l'amour objectal en cimentant le lien entre l'enfant et la mère.

Il n'y a aucun doute que la surface de la peau à cette période, dans son rôle de zone érogène, remplit des fonctions multiples dans le développement de l'enfant.

En revanche, ces fonctions deviennent normalement inutiles après la première enfance. L'érotisme cutané change d'aspect si sa gratification reste un des soucis principaux de l'enfant quand il a atteint les stades anal et phallique. La peau reste alors la source d'une stimulation érotique, tandis que les phénomènes

de décharge, de l'excitation sexuelle se sont transformés, en fonction du développement, et ont atteint d'autres niveaux (...) C'est précisément cet écart entre la source de la stimulation et la voie de décharge de l'excitation qui crée une apparence de perversion chez certains enfants".

C'est par l'intermédiaire de la peau que l'enfant est gratifié par la mère, dont le rôle sécurisant et protecteur est fondamental. La peau peut, secondairement et d'une façon variable selon les sujets, se substituer à la mère et s'approprier ce rôle symbolique protecteur. Il faudrait ici citer le cas de ce garçon qui se rassurait par le simple fait de regarder et de toucher (!!!) ses tatouages. Ce rôle protecteur de la peau = mère peut réapparaître sous l'effet de frustrations variables.

(D'une autre manière, il me semble que le groupe peut jouer ce rôle (*). Pour le délinquant, être au sein d'une bande, c'est peut-être redoubler autour de lui une enveloppe protectrice).

LE MOI-PEAU

J'ai cité Freud, en en-tête de cet apport théorique :

"Le Moi est avant tout un Moi corporel, il n'est pas seulement une entité de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface" (Freud : Le Moi et le Soi).

Didier Anzieu a développé ce point, notamment dans son article : Le Moi-Peau (Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 9, printemps 1974). Nous n'extraierons de son article que deux citations qui s'ouvrent sur des champs différents :

(*) D. Anzieu, Le Groupe et l'Inconscient.

"Par moi-peau, nous désignons une figuration dont le Moi de l'enfant se sert en cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi à partir de son expérience de la surface du corps. Cela correspond au moment où le Moi psychique se différencie du Moi Corporel sur le plan opératif et reste confondu avec lui sur le plan figuratif".

Je reprendrai cet aspect des plus intéressants lorsque je traiterai du tatouage sur le plan symbolique.

Dans la première partie d'une seconde citation que je vais citer, Anzieu situe la peau en relation avec les mécanismes de projection-introjection. La deuxième partie montre comment la peau préside et étaye les mécanismes de défenses psychiques, ce qu'avait laissé entrevoir Freud dans sa conception du"système pare-excitation".

"....Toute activité psychique s'étaye sur une fonction biologique. Le Moi-Peau trouve son étayage sur trois fonctions de la peau. La peau, première fonction, c'est le sac qui retient à l'intérieur le bon et le plein que l'allaitement, les soins, le bain de paroles y ont accumulés. La peau, seconde fonction, c'est la surface qui marque la limite avec le dehors et contient celui-ci à l'extérieur, c'est la barrière qui protège des avidités et des agressions en provenance des autres, êtres ou objets. La peau, enfin, troisième fonction, en même temps que la bouche et au moins autant qu'elle, est un lien et un moyen primaire d'échange avec autrui.

De cette origine épidermique et proprioceptive, le moi hérite la double possibilité d'établir des barrières (qui deviennent des mécanismes de défenses psychiques) et de filtrer les échanges (avec le Soi, le Surmoi et le monde extérieur). C'est,

selon nous, la pulsion d'attachement, si elle est tôt et suffisamment satisfaisante, qui apporte au nourrisson la base sur laquelle peut se manifester ce que Luquet appelle l'élan intégratif du Moi".

Ces remarques sont précieuses et j'aurai l'occasion d'y revenir.

Existe-t-il un rapport entre les psychodermatoses et le tatouage ?

Précisons tout d'abord que, malgré de très nombreuses études systématiques, les dermatoses restent encore très mystérieuses. Mais la peau représente un organe important pour l'expression émotionnelle comme le montrent la rougeur de la honte, le prurit de l'impatience, etc. Organe sensoriel de première importance, la peau est le lieu d'élection des symptômes de conversion des fonctions esthésiques (anesthésie, paresthésie, hyper- ou hypo-esthésie). La sensation de la douleur est fondamentale dans l'expression physiologique de la peau. C'est souligner l'affinité étroite des tendance masochistes avec la douleur cutanée, en particulier dans le tatouage.

Si le tatouage est une psychodermatose, on pourrait lui décrire trois éventualités psychopathologiques :

1) - Une frustration (que le tatoué supporte toujours mal, c'est une constante) déclenche l'angoisse de morcellement contemporaine de la phase du miroir de Lacan. Le mécanisme de défense destiné à lutter contre l'angoisse de morcellement est mis en jeu par le sujet.

Cette angoisse de morcellement, vécue comme un malaise ineffable, un évanouissement, non du corps propre, mais de la personnalité et du monde, est manifestée à la périphérie (sur le corps propre et la peau) par une sensation "sui generis" de vide à combler, dans la peur du néant.

L'enfant est impuissant à échapper à l'angoisse et s'y laisse noyer, la personnalité tente d'échapper à la mort et se défend en désirant la mort et est en quête en même temps de la protection maternelle. Le tatouage colmaterait ainsi le vide périphérique ressenti sur la peau, luttant contre l'angoisse de morcellement.

Ainsi, la peau est réinvestie dans son rôle protecteur symbolique. Le "tatouage" fait "exister" la peau artificiellement.

2) - La lésion cutanée : tatouage signifie profondément un acte agressif de la part des parents introjectés qui deviennent maléfiques ; le rôle protecteur de la peau est remis en cause. Lorsque le sujet se ressent coupable avant la lésion : tatouage, celle-ci sature la culpabilité et provoque soulagement et euphorie.

(Je me souviens d'un jeune garçon délinquant qui, alors que nous tentions de lui parler de ses relations avec ses parents, notamment lorsqu'il était tout enfant, m'avait dit : "De toute façon, des mecs comme moi on devrait les tuer". Ce même garçon faisait un an plus tard disparaître son unique tatouage en se brûlant à la cigarette).

3) - Il peut arriver (rarement) d'être rendu témoin de ce qui peut apparaître comme un véritable "délire cutané", délire de tatouage disséminé sur tout le corps, la peau étant massivement réinvestie à la suite de cette régression massive narcissique.

J'ai en tête, ici, le cas d'un jeune délinquant de quinze ans, dont le corps était absolument recouvert de tatouages (sauf

la zone génitale)... détail particulier, il s'était même fait tatouer la plante des pieds. Tous les tatouages étaient anti-sociaux et se répétaient. Comme autre bizarrerie, ce garçon avait l'habitude de déchirer ses vêtements (la chemise neuve qui lui était donnée à la lingerie était aussi effrangée, les manches enlevées. Le pantalon subissait le même sort et était transformé en bermuda tout effrangé. Il suffisait de tirer sur les fils qui dépassaient pour que le pantalon ou ce qu'il en restait perde quelques centimètres, ce que ne manquaient jamais de faire quelques êtres bien intentionnés.

Lorsqu'il "était en crise" ou agressif à notre égard, ce garçon déféquait dans les couloirs ou la salle de veillée.

Quoi qu'il en soit, l'étude du comportement du tatouage : auto-mutilation, permet de penser aisément que le tatouage considéré comme une conduite psychomotrice,contribue à la formation du schéma corporel (1), ce corps phénoménal donnant un sens au monde (2) ou tout au moins à sa contention.

LE VECU DU TATOUAGE

Pour poursuivre cette réflexion en amenant un maximum de clarification à un problème de grande complexité, il semble qu'il faille dans le tatouage distinguer deux plans :

- le fait de l'acte lui-même (qui ramène à la sensation éprouvée à ce moment-là) ;

(1) Shentoub S.A. et Soulairac, Les conduites automutilatrices dans l'ensemble du comportement psychomoteur normal. Etude de 3 000 cas. Psychiatrie de l'enfant, 1961, 3, n° 1, 111-145.

(2) Merleau-Ponty M., Phénoménologie de la perception, Gallimard, Paris, 1945.

- le fait du sens du tatouage qui ramène au signe et à son arbitraire, c'est-à-dire au code.

On voit bien qu'il est possible de superposer cette distinction à la première que j'avais introduite : Le Tatouage, peau marquée :

- le support-peau ;
- l'expression symbolique.

Mais dans ce dernier cas, j'ai voulu traiter plutôt du général (la peau et l'expression cutanée en général. On aurait ainsi pu parler du prurit, des psoriasis, de l'eczéma et je ne l'ai point fait pour ne pas alourdir l'étude).

Je vais m'attacher ici à parler du Tatouage en particulier. Je voudrais ainsi poursuivre cette étude du support-peau par l'étude intrinsèque de :

L'acte de tatouage

L'acte du tatouage, c'est matériellement la rencontre d'encre de Chine, d'une aiguille, d'une peau et d'un individu qui s'imprime des marques ou se fait "pointer" (1) par un autre.

Dans leur article Du tatouage à la personnalité du tatoué, Diligent, De Ren et Petiet citant Hella Lobstein, écrivent :

"L'impression de protection éprouvée par le sujet, la recherche d'un rééquilibre entre deux opposés complémentaires (tendresse/agressivité, sympathique/vagotonique. Entrent également en jeu les relations du puncteur et du patient, la satisfaction d'un certain masochisme, de déviations psychosexuelles.

A ce sujet, je voudrais citer un exemple cinique de Bouxin :

(1) J'emploie cette métaphore à dessein. Dans un autre sens métaphorique, en argot du Milieu, se faire "pointer" signifie sodomiser.

(Education Surveillée - Sous-Directeur des quartiers de mineurs de Fresnes).

"On trouvait à l'époque des tatouages humoristiques : ceux d'entre nous qui ont travaillé à Charenton se souviennent de Bébert M. qui s'était fait tatouer un oeil au-dessus de l'anus avec l'inscription : "Fais gaffe". Cet ensemble était dans la pure tradition des "joyeux" (Bat d'Af). A celà, je pense qu'on peut donner l'explication suivante : les traditions."

Bouxin me permettra de voir là autre chose que le poids de la tradition. Il ne faudrait pas pour autant que cet oeil de Caïn nous rende aveugle. L'oeil symbolise dans le code du tatouage la méfiance et se situe sur les parties que l'on considère comme vulnérables.

Il faut que le propriétaire de cet oeil soit dans une certaine position et dénudé pour que son oeil puisse <u>voir</u> l'agresseur et le tenir à distance par la menace.

Mais probablement aussi le "Fais gaffe" est un avertissement que Bébert se donne à lui-même de ses désirs cachés. Cet exemple précis me paraît révélateur de la fonction particulière que peut jouer le tatouage, pont <u>articulé</u> entre le Désir et la Défense.

Voilà qui en dit assez long aussi sur la relation homosexuelle qui lie le tatoueur et le tatoué. (On ne peut tout se faire seul, et en l'occurrence Bébert a dû "offrir" son postérieur à l'aiguille du tatoueur. Les bénéfices secondaires apparaissent ici clairement et doivent largement aider à supporter la douleur).

Je voudrais ajouter que cette remise entre les mains de l'autre peut être plus ou moins totale.

J'ai en mémoire le cas d'un garçon de 15 ans, Freddy, qui, selon ses camarades, "s'était bien fait baiser". En effet, Frédéric se vantait de s'être fait faire le point du maquereau : un point sur la pommette. En réalité, Frédéric ignorait qu'il existait deux sortes de points, et selon la localisation qu'ils signifiaient :

- le point du Mac, souteneur (ce qu'il voulait être : pommette gauche) ;
- le point de la fraye homosexuelle (pommette droite).

Le tatoueur "qui le lui avait fait", lui avait fait un point sur la pommette droite. Ainsi Frédéric s'était toujours mépris sur la marque qu'il avait.

Il "s'était bien fait posséder" comme le lui avait dit un de ses copains. Cette révélation (qui touchait à son problème d'identité) déclencha une violente crise clastique chez l'adolescent que nous eûmes beaucoup de mal à contenir.

Aussi bien avec l'exemple du délire tatoué du cas cité plus haut, que celui de Bébert et son oeil, Freddy et son point d'homosexuel, nous sommes entrés par l'intermédiaire du problème de leur rapport à leur peau, insensiblement, (comme dans le tatouage) dans le champ du masochisme et aux limites de la perversion.

NARCISSISME ET MASOCHISME PRIMAIRE

Je citerai tout d'abord un passage d'Anzieu extrait de son article le Moi-Peau, concernant ce problème et l'illustration par un cas :

"La notion discutée, de masochisme primaire, trouve ici des arguments qui viennent l'appuyer et la préciser. La souffrance masochiste, avant d'être secondairement érotisée et de conduire

au masochisme sexuel ou moral, s'explique d'abord par une alternance brusque, répétée et quasi traumatique, avant la marche, le stade du miroir et la parole, de sur-stimulation et de privation du contact physique, de satisfaction et de frustration du désir d'attachement. Par rapport au moi-peau, le narcissisme primaire correspond à l'expérience de la satisfaction, le masochisme primaire à l'épreuve de la souffrance. On comprend également que les perversions sexuelles portent généralement sur les orifices, leurs produits, ou les organes pénétratifs, tandis que le masochisme, dès sa forme primaire, a pour siège la surface de la peau prise dans son ensemble et pour moyens les mauvais traitements infligés à celle-ci.

Un cas clinique

Je vais rapporter ici l'intégralité d'une scène vécue en tant qu'éducateur dans la prise en charge d'un jeune très difficile. On verra qu'elle illustre bien ce que dit Anzieu.

Dans le cadre de mes fonctions, j'amène un après-midi trois garçons de notre établissement, pour une partie de pêche. Deux adolescents, un peu plus âgés et plus autonomes, arrivés à destination, s'en vont munis de leur canne à pêche, de leur côté. Je reste donc avec Rachid, qui n'a visiblement aucune envie de pêcher, quoiqu'il soit venu soi-disant dans ce but. Je m'en vais donc près de l'eau tout de même muni de mon matériel et Rachid me suit. Mais "ça mord pas" et, de plus, Rachid très instable, n'est guère patient et si le poisson "ne pique pas", lui me titille avec de plus en plus de virulence. Je sens bien qu'il vaudrait mieux que je m'occupe de lui plutôt que des poissons. J'abandonne donc la pêche et accepte de "chahuter" physiquement avec lui.

Il se construit tout un scénario imaginaire dans lequel j'accepte d ' entrer (il faut ajouter que Rachid de par son âge, 13 ans ½, et sa grande immaturité, est très ludique) et qu'il est difficile de faire autrement que de jouer sans cesse avec lui... sous peine de représailles importantes de sa part.

"Voilà, me dit-il, je serais avec ma bande, on t'aurait rencontré, alors on t'agresserait. Tu tomberais par terre et tu serais couché. Je monterais sur toi... après, on verra..."

Poussé par la curiosité de cette sorte de planche de T.A.T. agie, je me laissais aller au jeu. Ainsi, après un mime de départ, je me retrouvai les épaules au sol et Rachid à califourchon sur moi. Il me prit alors par les cheveux, et je n'ai plus exactement le souvenir de ce qu'il dit, car je pris immédiatement une grande gifle, puis une autre, une autre... Un certain temps s'écoulait entre chaque gifle, où Rachid dans un langage très argotique, en profitait pour me dévaloriser, proférait des insultes et surtout des menaces, mais je ne me rappelle plus exactement lesquelles.

Il se passa bien deux ou trois gifles avant que je puisse être en état de "réfléchir". Déjà, chose extraordinaire, je n'avais pas bondi à la première gifle, ne me sentant pas réellement en danger. J'avoue que la curiosité me poussait de savoir jusqu'où irait Rachid dans son sadisme.

Les gifles étaient de plus en plus fortes et rapprochées et j'avoue qu'à la sixième ou septième, mes capacités de recherche étaient largement entamées.

Je saisis alors très fortement les deux avant-bras de Rachid, lui précisant que je ne jouais plus car j'étais loin d'éprouver du plaisir à ce genre de traitement. Je lui dis aussi que je

n'étais pas d'accord, car lui non plus ne jouait pas. Il "ne faisait pas semblant". Il me frappait en réalité. Ce n'est pas ce qui était convenu. Il voulu alors à toute force continuer le "jeu" sur une autre modalité : "Tu m'aurais retrouvé seul un jour, et tu m'aurais fait mon compte. Allez, vas-y, mets-toi sur moi et frappe-moi". Je lui précisai que je n'en avais nulle envie (ce qui n'était peut-être pas aussi vrai que cela, mais je savais aussi qu'il ne fallait pas "exercer de représailles"). Je finis par éclater de rire, et l'embrassais, à son grand étonnement, sur les deux joues.

Mais là, j'avais peut-être confondu ma réparation et la sienne. Relevé par mes soins, il ne se montra pas pour autant calmé et se destructura progressivement de plus en plus. Il alla couper une grande branche et tandis que je m'en allais sur le chemin pour revenir à mon véhicule, il me suivit en m'insultant:

"Tout le monde le sait, tu vas à Pigalle sucer les bites et te faire enc... Tu aimes ça, te faire enfiler, je le sais, je vais te défoncer le trou du c." Et, venant par derrière, il essayait d'agir avec sa branche son fantasme.

Inutile de dire que cette fois-ci mes capacités de recherche et ma curiosité étaient totalement épuisées. Je réalisai alors que, vraisemblablement, je n'aurais jamais dû entrer dans son jeu. J'essayai bien encore de tenter de lui renvoyer que c'était lui qui avait peur qu'il ne lui arrive cela. Mais il se mit dans tous ses états, et je fus alors obligé d'agir (moi aussi) en lui arrachant sa branche des mains et en la cassant.(La castration-symbolique paraîtra évidente). Toutefois, j'évitai soigneusement de le frapper mais restai sans aucune ambiguïté sur mes capacités personnelles de défense. Je ne le laisserais pas faire. Je ne

lui permettrais plus de réaliser son "jeu" pervers). Pour des raisons qui me restent obscures, Rachid se détourna progressivement de moi et s'en prit à une voiture garée à côté de la mienne. Il me précisa le plus naturellement du monde qu'il allait la voler (il était spécialiste). Heureusement, elle était fermée, et il se mit alors à la dégrader (coups de pied... etc.). J'allais de nouveau intervenir "fortement" lorsque le propriétaire intervint... ce qui n'arrangea pas les choses. Je tentais de manière problématique de faire en sorte que le monsieur ne s'adresse pas à moi pour me demander des comptes en tant que responsable, mais à Rachid qu'il ignora de bout en bout.

Pour en être peut-être trop long, j'ai voulu rapporter cet exemple car cette situation clinique est très riche d'enseignement. Je n'évoquerai évidemment ici que quelques aspects comptant sur la perspicacité du lecteur pour découvrir ce qui aurait pu être induit dans le contre-transfert par mes propres désirs inconscients :

1) le premier temps est l'agression
2) le second temps laisse voir qu'elle n'était que le renversement d'une agression subie.

Freud, dans le chapitre où il traite de la Figuration symbolique dans l'Interprétation des rêves nous précise que lorsqu'il y a contiguïté, juxtaposition de scène dans le rêve ou le fantasme il faut renverser l'ordre des scènes pour avoir en réalité l'ordre chronologique. Il y a ainsi tout lieu de penser que l'agressivité subie par Rachid, ou celle qu'il s'imagine avoir subie dans son corps, sur sa peau, est antérieure à celle qu'il fait subir aux autres.

Si l'on gardait l'ordre fantasmatique des scènes agies par

Rachid, il faudrait concevoir l'épisode où il reçoit des gifles comme une réparation d'en avoir donné. Mais la réparation de gestes agresssifs et de destruction ne peut être de la même consistance. Pour qu'il y ait véritablement réparation, il aurait fallu qu'il y ait amour, capacité de sollicitude. Je veux dire par là que Rachid m'aurait tout simplement réconforté, voire embrassé.

Alors que les deux premiers temps dessinent la problématique du masochisme primaire, le troisième temps est celui de la perversion sexuelle.
Anzieu : "On comprend également que les perversions sexuelles portent généralement sur les orifices, leurs produits, ou les organes pénétratifs (...)"

4) Le quatrième temps est celui où s'exprime la partie la plus visible de la psychopathie, son aspect le plus antisocial dans l'atteinte aux biens. Notons qu'il y a d'ailleurs préalablement à cela tout un jeu de substitution : le corps d'autrui plutôt que son propre corps, l'objet d'autrui plutôt que le corps d'autrui (on retrouve ces données dans les études statistiques faites sur la délinquance. L'atteinte aux biens est beaucoup plus importante que l'atteinte aux personnes.)

Enfin, comme nous l'avons vu, le renversement de l'agressivité.

L'aspect qui reste peu clair demeure celui de la substitution de l'objet (dégradé ou volé) à la place de la personne. Mais à fouiller ce cas, il me semble que derrière l'objet c'est la personne qui est visée,en l'occurrence la personne qui "donne les soins".

Pour donner le dénouement de la situation, quelques temps

après, le directeur de l'Institution recevait une lettre dans laquelle il était dit qu'un éducateur avait, sans intervenir, laissé dégrader une voiture par un adolescent qu'il avait pour mission de "surveiller".

Outre l'aspect partisan de la lettre, elle a le mérite de souligner le paradoxe dans lequel Rachid avait réussi à m'enfermer:

- soit dans une relation où j'exerçais des représailles à l'égard de ce qu'il pouvait exprimer.
- soit dans une relation fusionnelle où j'étais assimilé à lui (complice) et attaqué à l'instar de lui par autrui.

Sur le plan du sado-masochisme, on voit dans les deux cas les bénéfices secondaires que Rachid pouvait retirer de la situation.

Je voudrais donner ici une autre citation d'Anzieu extraite du même article et illustrée par un autre cas.

"... Le fantasme originaire du masochisme est constitué par la représentation qu'une même peau appartient à l'enfant et à sa mère, peau figurative de leur union symbiotique, et que le processus de diffusion et d'accès de l'enfant à l'autonomie entraîne une rupture et une déchirure de cette peau commune. Ce fantasme d'être dépiauté est renforcé par les observations faites sur des animaux domestiques tués et préparés pour la consommation ou sur soi-même, à l'occasion de fessées ou de soins apportés à des plaies ou à des croûtes".

Mustapha, nous appellerons ainsi cet adolescent, est un cas assez troublant par le polymorphisme du tableau clinique qu'il présente. Nous avons gardé cet adolescent dans notre unité durant deux ans et demi.

La première particularité de cet adolescent est qu'il y a contestation sur son âge. Selon ses parents et un passeport tout raturé (!!!), il aurait à l'époque où il arrive quatorze ans et demi. C'est tout à fait en contradiction avec sa maturité physique, qui est beaucoup plus proche des 17-18 ans.

Il apparaîtra, au cours de cette longue période de prise en charge que Mustapha est tout à fait structuré sur un mode homosexuel. Il est incroyablement (au sens littéral) mythomane et nous raconte n'importe quoi en particulier lorsqu'on lui demande des explications sur des week-ends qu'il est censé passer dans sa famille et où il ne va pas.

Il se reconstruit un scénario entièrement imaginaire. Son Roman Familial le fait fils d'un homme riche que dans la réalité il "fréquente" effectivement. Mais cet homme est blond aux yeux bleus, alors que Mousse est Marocain et ressemble comme deux gouttes d'eau à son "vrai" père qu'il dénie.

Mustapha n'a jamais pu apprendre à lire, écrire et compter dans aucune école ; malgré tous nos efforts, il en sera de même chez nous. Par contre, Mustapha parle couramment français, arabe, plusieurs dialectes arabes et espagnol.

Mustapha vole les différents patrons chez lesquels il est placé (fait la caisse), vole du matériel onéreux au centre, vole ses meilleurs camarades.

Mustapha n'éprouve jamais aucune culpabilité et dénie toujours avoir volé. Il invente invariablement quelques causes magiques quand il est pris, et justifie tous ses actes quels qu'ils soient par une mystérieuse personne qui lui commande tout ce qu'il doit faire. Mustapha n'a aucune possibilité de se soustraire à cette personne. Bien que je sois son "éducateur" (rôle protecteur ?) il ne peut m'en dire davantage car cela aurait des conséquences très graves pour lui. D'autre part, il a fait le serment (comme Faust) de ne jamais trahir cette personne à laquelle il s'est voué ("appareil à influencer ?").

En dernier lieu, et c'est ce dernier point qui nous intéresse pour illustrer la citation d'Anzieu, en plus de ses relations très tendues avec sa famille et de ses démêlés avec la justice, Mustapha a des "crises" (rares) mais dont deux chez lui ont nécessité une hospitalisation. Nous le ferons hospitaliser pour la première afin afin de "voir" s'il est épileptique ou non. Ce diagnostic n'est pas confirmé : l'électroencéphalogramme est normal. D'autre part, la description ne correspond pas à l'épilepsie (ne retourne pas la langue, pas de bave, pas de relâchement sphinctérien). j'ai été témoin de la deuxième "crise" et il m'a semblé assister là à la grande crise à la Charcot : Mustapha hurlant, couché sur le dos, yeux révulsés et mimant quelque chose qui pourrait fort bien être l'acte sexuel (jambes et bras ouverts, incurve le dos, et ceci dans un mouvement de saccades) "comme s'il était une femme".

Détail toutefois particulier, à la place de ce qui pourrait aboutir à un orgasme, Mustapha se prend la gorge avec les deux mains et s'étrangle tandis qu'il essaie d'articuler de manière plus ou moins inaudible "la vieille femme, la vieille femme".

Il faut peut-être préciser qu'il n'est pas impossible que Mustapha ait vu aussi ce genre de crise chez sa mère qui est une très grande hystérique (suivie par l'équipe de psychiatrie de secteur).

A noter qu'au Rorsach, Mustapha n'a ni les signes de l'hystérie encore moins ceux de l'épilepsie. Son type de Résonance

Intime 1/1 soit coartatif, avec une F/S coartée. Très nette tendance à la confabulation et la contamination. Mauvaise appréhension générale de la Réalité.

Au cours d'un entretien vidéoscopé, Mustapha sombra dans un discours délirant. Il raconta une scène dont il avait été le témoin, et qui faisait de ses parents les meurtriers d'un voisin... avec lequel sa mère trompait son mari. Celui-ci rentrant un soir et ayant appris la chose, une violente dispute éclate entre lui et sa femme. C'est alors que le voisin en question entendant le bruit intervient. Le père, au dire de Mustapha, s'emparant d'un grand couteau de cuisine se précipite sur lui et l'égorge. Le père et la mère de Mustapha (sans aucun problème pour la mère !!!) décident d'un commun accord de se débarrasser du corps et le jettent dans le puits, dans la cour (???)) tandis qu'ils lavent à grand jet la cuisine pleine de sang. Ce sang fut évacué par la rigole dans la cour. Cette scène se passait au Maroc et soi-disant, Mustapha couché, aurait pu tout voir de sa chambre.

Il me fallut plus d'un an pour obtenir ce qui me sembla bien être la clef de ce scénario, on l'aura compris, entièrement imaginaire.

Alors que j'essayais de comprendre le "pourquoi" de ces crises puisque je venais d'être témoin de l'une d'entre elles, j'interrogeai Mustapha au cours d'un entretien sur les circonstances de sa première crise :

Il se trouvait que c'était au Maroc pour la fête du Mouton, Mustapha avait alors 7 ans. Je le priai de m'en raconter les circonstances. Mustapha et son frère moins âgé étaient montés en

cachette sur la terrasse qui dominait la cour intérieure. Il faut savoir que les enfants, le jour de la fête du Mouton, n'ont pas le droit d'assister à l'abattage de la bête qui consiste "à l'égorger avec un grand couteau de cuisine", puis à la dépiauter, enfin à la dépecer. De là haut, Mustapha avait tout vu. Il me raconta qu'il s'était alors senti très très mal dans tout son corps (tremblement, envie de vomir... etc.), il n'avait eu que le temps de rejoindre sa chambre où il avait perdu connaissance. C'est son frère qui alerta ses parents mais bien entendu, ils cachèrent soigneusement le fait qu'ils avaient vu la scène. Le lendemain (Mustapha avait gardé la chambre), les troubles réapparurent quand sa mère, à l'heure du repas, vint lui présenter un morceau de viande cuite. De nouveau, Mustapha perdit connaissance. On se fit du souci, mais les troubles disparurent et ne devaient réapparaître que sept ans plus tard, au moment où il était question que Mustapha quitte le foyer familial pour être placé dans un centre.

A l'heure actuelle, Mustapha et sa famille sont repartis pour le Maroc. Nous n'avons plus de nouvelles (*).

(*) Détail clinique qui me reste après deux ans de Mustapha, c'était sa capacité de tout VOIR, à se faire le témoin occulte de tout. Il rôdait souvent (même la nuit) auprès des appartements des éducateurs qui logeaient sur place, en gros pour voir qui couchait avec qui, et si tout était normal de ce côté-là. Je ne sais ce qu'il devait fantasmer, et qu'il tentait de "voir dans la réalité".

LA DIMENSION VOYEURISME-EXHIBITIONNISME

L'oeil de Mustapha nous y ramène.

Diligent, De Ren et Petiet, dans leur étude, rapportent le cas d'un homosexuel exhibitionniste ayant un oeil et le chiffre 13 tatoués sur la verge.

Je ne réitérerai pas ici les mêmes remarques que pour le Bébert de Bouxin qui vise les bénéfices secondaires retirés de la situation.

Le tatouage est fait pour être vu mais celui-ci possède la particularité de retourner le renversement initial qui transforme le voyeurisme en exhibitionnisme. Ici, ce qui apparaît (outre une problématique perverse) c'est le désir de voir jusqu'au tréfond des choses et du désir de jouir par la vue.

Le tatouage pose finalement tout le problème du regard.

LE ROLE DE LA VUE

Le tatouage agit sur le tatoué comme un révélateur, sans transition. Il voit les yeux de ceux qui le regardent braqués sur lui, il se sent pris dans le filet des regards qu'ils soient furtifs ou prolongés, il se sent jugé, critiqué : il a donné prise au regard ; il lui suffit de se savoir regardé ou susceptible de l'être pour éprouver des sentiments complexes de satisfaction, de honte et de crainte, de culpabilité. Il y a quelchose de paradoxal entre les deux attitudes du tatoué :

- au cours du tatouage, il est attentif uniquement à l'idée elle-même du tatouage : au choix du motif, du lieu, de la position, puis à la douleur, au bon déroulement de l'opération, à son achèvement.

- Après le tatouage, il découvre qu'il a un corps propre offert à la vue de l'autre, il s'est objectivé, et l'autre lui apparaît le regardant, le vérifiant, porteur d'un regard capable de juger l'agi, lui dévoiler.

Le regard n'est ni seulement une fonction de l'oeil, ni la simple vision (passive) d'un objet - Matière sociale d'un échange, comme la parole, il souligne une relation spécifique existentielle entre deux sujets étant au monde. Le regard est à la fois l'instrument de l'existence ensemble et de la conscience que l'un a de l'autre, avant la parole même. Il est l'intermédiaire entre deux et parfois le préalable avant le verbe il faut que je te vois pour que je te parle. Anzieu illustre ce fait par l'analyse du cas d'un patient qui le "dévore du regard" et boit ses paroles plutôt qu'il n'essaye d'en intégrer le contenu.

Le nouveau-né, lui, n'est capable de percevoir qu'à travers la cavité orale : le sein maternel est son premier percept. Ce n'est pas un percept visuel mais un percept de contact oral (Spitz) En effet, "lorsque des stimuli envahissent l'oeil avant qu'il n'ait appris à voir (c'est-à-dire à percevoir ce qu'il voit), ils ne sont pas significatifs.

Le regard du regard est ce lien de rencontre maximale signifiant la fusion intime, l'interpénétration profonde des personnes.

Freud, le premier, a parlé de la perception en termes d'oralité (Verkostet : goûté) active (par l'intermédiaire du moi investissant périodiquement le système perceptif de petites quantités d'énergie lui permettant l'échantillonnage de l'environnement).

Cette pénétration par le regard, cette captation du regard est pleinement réalisée et objectivée par la façon dont l'enfant fixe le visage de sa mère pendant qu'il tête = il sent le mamelon

BIBLIOTHEQUE C.R.I.V. VAUCRESSON

dans sa bouche en même temps qu'il voit le visage de sa mère. En plus de la fusion mère-enfant, il y a fusion de la perception par contact et de la perception à distance, incluses dans la même expérience. Quand nous disons : "pénétrer par le regard", "boire des yeux", "se cacher du regard", "rechercher le regard", nous sommes aussitôt renvoyés au monde des relations sans intermédiaire avec l'autre, c'est-à-dire à l'érotique.

Fruit de l'émanation du cerveau antérieur, l'oeil, le regard est un contact physique, intime et donc sexuel : à la fois phallus et main ; il touche et palpe à distance même respectable, il caresse, appréhende, déshabille, dénude, préparant à l'acte sexuel, après le coup de foudre qui n'a pu être que visuel auparavant.

Regardé par l'autre, le tatoué regarde l'autre qui émerge d'une vision floue, il lève ou baisse les yeux sur lui, sur ses yeux, "partie prégnante" de son visage. Quel air a-t-il ? Que me veut-il ? Que veut-il dire ? Les regards se sont croisés, ajustés, pris. Reste la question.

Pour le tatoué-regardé, il se passe quelque chose d'analogue (mais où les termes sont inversés) à ce qui se joue de capital au "stade du Miroir" (Lacan).

Alors qu'il semble inconscient du lien imaginaire qui l'unit à l'autre, mis en jeu dans l'épreuve de la séparation que constitue l'acte de se tatouer, le sujet tatoué va avoir à assumer la totalité de son image propre et de l'image du semblable regardant comme différente de la sienne. (Parfois, si vous avez affaire à une personne "susceptible" si vous fixez trop longtemps une personne, peut-être d'ailleurs en pensant à tout autre chose qu'à celle-ci, elle peut vous interpeler en vous demandant

si par hasard vous ne voudriez pas "sa photo").

Pour le tatoué, c'est seulement lorsqu'il reconnaît sa propre image dans le miroir de l'autre que prend place en lui la connaissance problématique, de soi, dans la réalité. Là, il peut jubiler, victorieux de cet affrontement - et il garde son tatouage - ou il peut plonger dans l'angoisse, devenir agressif contre lui-même, comme s'il ne pouvait s'appréhender comme corps unifié, morcelé qu'il est par la coupure indélébile du tatouage et il cherche à s'en débarrasser. On le voit, les termes de la phase du miroir sont exactement renversés en miroir, trait pour trait. On peut supposer que ce stade a été vécu normalement entre 6 et 9 mois, chez tout un chacun, alors que pour le tatoué, tout est remis en question.

Il est notable, comme fait clinique, que beaucoup d'éducateurs s'occupant de jeunes asociaux (tatoués ou non) ont pu remarquer, par exemple, lors d'un déjeuner à table, l'importance du regard.

Bien peu de jeunes, en effet, acceptent sans problème que le regard de l'éducateur se pose sur eux et y reste fixé. Jeune éducateur débutant, je croyais que c'était à cause de problèmes de culpabilité à l'égard de l'adulte qui a pour fonction de prendre soin d'eux. Mais, en réalité, je me suis aperçu que ce n'était pas que cela. Il semble que ce soit beaucoup plus profond, car le même comportement s'observe en présence d'un étranger ayant la même attitude. Et d'une manière générale, chacun sait qu'il n'est pas aisé et encore moins conseillé de regarder longtemps dans les yeux, un "loulou" du métro.

Il n'est pas anodin de constater que Bettelheim, lorsqu'il

rend compte de son expérience de camp de concentration dans Le Coeur Conscient met au premier plan ce problème du regard : ne jamais regarder l'Autre dans les yeux, qu'il soit détenu ou Nazi si l'on veut prétendre à survivre dans ces conditions extrêmes.

Car il ne faut :

- ni s'attacher à quelqu'un (qui risque demain d'être mort). Donc, éviter toute compassion.
- Ni défier le SS, race supérieure.

De ce fait, le SS (et c'est lui qui fait et impose cette loi vit dans un monde où lui aussi s'arrange pour ne croiser le regard de personne. ; car il est bien connu que même dans d'autre corps d'armée que les SS, mais dans toute armée, on ne croise pas, on ne fixe pas le supérieur qui donne des ordres. Le garde à vous impose simultanément un port de regard dans le vide.

Les camps de concentration fabriquent un monde où d'abord, personne ne croise le regard d'un autre. On sait que Bettelheim a voulu montrer qu'à cette époque (1938), les camps n'avaient pas pour objet la mort, mais celui de rendre fou par "dépersonnalisation". On peut se demander s'il n'y a pas quelques rapports entre le type de personnalité du SS moyen (décrit par Bettelheim comme non sadique) et ceux que B. Gibello nomme les Janissaires pour décrire ce genre de personnalité, froide, aseptisée, inaffective, rigide et conformiste, recherchant un système hyperstructuré (à l'intérieur) mais autorisant le passage à l'acte tout en garantissant contre toute culpabilité (Eichmann, pour clore le parallèle, présenta sa défense, comme celle d'un fonctionnaire modèle qui n'avait jamais fait qu'obéir à des ordres et à s'acquitter des tâches qui lui étaient fixées, avec une conscience professionnelle au-dessus de tout soupçon). Si le parallèle peut sembler curieux, on peut quand même faire la

remarque que tous les SS étaient des "tatoués" (Insigne et groupe sanguin).

A propos des Camps de la Mort et des Tatouages,"la Chienne de Buchenwald", femme du commandant de ce camp s'était constituée une "admirable" collection de peau de tatoués, qu'elle transformait en abat-jour - cet acte pervers rend bien compte du fantasme sado-masochiste du tatoué confronté au regard qu'il provoque.

CONTRIBUTION DE LA VIDEOSCOPIE AUX PROBLEMES DU REGARD

En introduction de ce paragraphe, et pour illustrer mes propos, je reproduis ici un compte rendu d'une des nombreuses séances de vidéo réalisées dans notre institution.

Le but de ces séances n'est autre que de travailler la difficulté réelle d'identification que présente les jeunes antisociaux. Le compte rendu est rédigé par la psychologue du Centre.

Il est notable qu'au cours des mimodrames, "le jeu dramatique" s'il est propre à chacun n'en est pas moins toujours stéréotypé (comme le tatouage). Le flic a les mêmes attitudes corporelles, la même voix que le commerçant, le magistrat que le balayeur immigré, le bourgeois que l'ouvrier, etc. En un mot, leur jeu est incapable de toute plasticité. S'ils éprouvent réellement cette difficulté à se mettre "dans la peau de l'autre", on comprend mieux leur apparent sadisme parfois, et leur incapacité à ressentir ce que ressent autruit. J'y vois là la marque d'une faille importante dans leur processus de maturation" (Winnicot).

Je développerai cet aspect d'une carence au niveau de la communication infra-linguistique par ce que nous apporte les observations de Montagner sur ce thème (cf. chapitre "L'Agression").

Au-delà du cas de Rachid (que nous avons déjà évoqué), le lecteur percevra plus concrètement le travail proposé. J'ajoute que toutes les séances (et heureusement !!!) ne donnent pas lieu à des incidents de ce genre. Accessoirement, la lettre B me représente et l'on pourra voir là la quasi nécessité d'accompagner le groupe par un animateur participant.

L'équipe idéale se compose de trois membres :

a) le caméraman,

b) l'animateur participant,

c) l'animateur extérieur (rôle d'analysant et de feed-back).

UNE SEANCE DE VIDEO

Un mardi après-midi, l'équipe des internes et quelques demi-pensionnaires se rassemblent dans la salle de vidéo.

La séance commence par l'élaboration du thème : la création du monde.

Rachid est très content de ce sujet, il a envie de tout faire. Il s'active, courant dans tous les sens, gesticulant, bref, il veut devenir le centre de la discussion. Nous décidons d'agir dans ce sens et nous essayons de lui faire mettre en acte sa mégalomanie en lui attribuant le rôle de créateur du monde. Il est ravit.

L'histoire est la suivante :

Le créateur naît au sein des plantes (les autres jeunes) qui s'écartent et obéissent au créateur, qui jouit de son pouvoir. Il s'amuse de ces plantes en leur faisant faire tout ce qu'il désire, ici ceci se traduit par le fait que le créateur déplace les plantes et leur donne des positions particulières.

Mais les plantes se rebellent et décident de ne plus obéir au créateur. Après un combat, elles le tuent.

Tout ceci se déroule sur une musique qui suit les états d'âme du créateur, du calme de la naissance, à la joie du pouvoir, à la peur de la révolte, à la terreur de la mort. Chacun est masqué ce qui rend l'anonymat à la personne.

Voici de quelle façon Rachid l'interpréta :

La naissance se déroulait tout doucement sur un Rachid grave, tenant à bien interpréter son rôle.
Lorsque les plantes s'éloignaient de lui, il devait s'en rapprocher sur un air de "disco" où il faisait sans arrêt le pitre. Impossible de lui faire jouer cette partie convenablement. Rachid s'imaginait qu'il était en "boîte" (ce qu'il nous disait). Ceci était certainement dû au gros plan pris à cet instant.

Puis il devait déplacer les plantes et leur donner une forme. Les plantes, à ce moment-là, devenaient des statues et devaient se laisser faire.
Ce fut le moment préféré de Rachid, il en profitait pour donner des petites claques, pincer, chatouiller. Les plantes ne devaient surtout pas riposter sinon il se fâchait. Il était le maître du monde, oui ou non ?

Mais les choses se gatèrent lors du combat, car les plantes l'enveloppaient, l'enfermaient, jusqu'à l'étouffer.
Rachid ne supportait absolument pas cette scène. Elle se déroulait sans violence à proprement parler, les corps se touchaient à peine, aucun coup n'était échangé, tout était dans le mime : des plantes aux formes tortueuses se balançaient autour du créateur. Mais Rachid dépassait le mime. Il criait, il donnait des coups, il se débattait en injuriant à tour de rôle ses copains

qu'il nommait.

A cette scène, un fait important arriva :

B. était parmi les plantes et jouait donc parmi les jeunes; en se débattant , Rachid donna une énorme gifle à B. (la première que reçut B. en deux ans). Rachid s'excusa aussitôt après en disant qu'il n'avait pas fait exprès, avec le masque, il n'avait pas reconnu B. !
La mort devant être imminente, Rachid ne voulait pas mourir, c'est au bout de plusieurs répétitions qu'il accepta de la jouer.

Commentaires

Rachid adore manipuler les gens comme les choses. Il aime qu'on lui obéisse sans qu'on le frustre, il aime être omnipotent. Cette toute puissance doit durer malgré toutes les agressions qu'il fait subir. Il ne comprendrait pas le rejet qui en résulterait.

Dans la vidéo, Rachid est le créateur du monde, il manipule tout ce qui l'entoure. Il en est réjoui mais lorsque les plantes se rebellent, il ne le supporte pas. Cette scène lui fait revivre ce qu'il vit en réalité puisqu'il sort de son rôle de créateur, pour devenir Rachid, celui qui agresse parce que l'angoisse commence à l'envahir. D'ailleurs, elle se lit sur son visage, il est crispé, Rachid ne joue plus.

En fait, les plantes qui l'enveloppent jusqu'à l'étouffer symbolisent l'angoisse, cette angoisse qui l'envahit et qu'il expulse avant d'étouffer. Et c'est pour cette raison, qu'il refuse de jouer la scène de la mort.

Le geste qu'il eut vis-à-vis de B. est très compréhensible.

Rachid aime beaucoup B., et accepte un grand nombre de

choses de sa part. Il est dépendant de B., dépendant affectivement.

Ce geste peut avoir plusieurs significations :

- c'est une manifestation d'indépendance, en portant la main sur son éducateur, Rachid renie sa dépendance. En agressant B., B. devient comme les autres, il n'est plus à l'abri des passages à l'acte de Rachid.

- C'est une façon détournée de dire à B. qu'il est le seul maître, qu'il est omnipotent.

- c'est une manière de tester son éducateur.

Comment va-t-il réagir ?

Va-t-il me rejeter ?

M'aime-t-il vraiment ?

Notons qu'il répare son geste immédiatement après l'avoir fait. Aurait-il eu peur ?

Dans cette séance, un grand pas était franchi : Rachid acceptait de maîtriser son angoisse. C'est ce qu'il fit en acceptant de mourir.

Les dernières répétitions se déroulèrent quasiment sans incidents.

On voit dans cette population malade du "regard de l'Autre" l'intérêt de cet outil, support à ce qui ni jeu de rôle, encore moins psychodrame, et peut-être pas exactement non plus le sociodrame de Moréno, je nomme "mimodrame".

Bien entendu, la vidéo est à manier avec précaution. Il ne s'agit pas de faire vivre au sujet un décalage "sauvage" entre sa "réalité psychique", l'Image de son corps (surtout, de plus,en période d'adolescence), et une certaine réalité objectivable,

c'est-à-dire beaucoup moins modelable que le fantasme. S'il en était ainsi, l'individu pourrait découvrir avec stupeur qu'il n'est jamais que ce qu'il est.

Pour être plus précis, la difficulté du maniement de la vidéo avec des adolescents (*) en général et ceux-là en particulier, c'est de trouver à chaque instant l'ajustement qui permet de retrouver à travers l'idée d'un scénario (choisi par eux) la trame d'un fantasme collectif, sans les confronter à une réalité insoutenable au niveau de l'image corporelle que chacun se fait de lui-même.

On sait que d'après la définition de Laplanche et Pontalis reprenant Freud (Vocabulaire de psychanalyse), le fantasme est un scénario imaginaire que le sujet dramatise, c'est-à-dire dans lequel il se met en scène et dont le thème et son élaboration sont un compromis permanent entre le désir et la défense.

On voit tout le côté positif que l'on peut tirer de cette analogie (que nous reprendrons dans une partie sur "l'espace transitionnel").

Notre expérience de ce genre d'activité nous a enseigné qu'elle peut être pleinement satisfaisante dans la mesure où

1) "l'oeil" neutre de la caméra ne les renvoie pas (comme l'oeil humain) à des fantasmes projectifs persécuteurs (dans la mesure où ils ne peuvent maîtriser la pensée de l'autre et se sentent possédés par lui).

2) Dans la mesure où il y aura un double effort :

(*) Nous avons tenté de mener l'expérience avec de jeunes enfants entre 5 et 10 ans.
- des adolescents "normaux" pris sur un quartier
- les adolescents asociaux pris en charge par le centre.

a) de mythification

On ne traite du problème de personne, mais de quelque chose dans lequel chacun peut se reconnaître.

Là, c'est aussi faire appel au collectif et aux ressources du groupe pris dans sa globalité, chacun ne se risquant que par rapport aux autres et avec le support de l'action des autres.

b) de transposition

qui est indispensable et permet de (*) "garder un masque" au sens littéral, c'est-à-dire un certain anonymat. Plus grande est la transposition plus la séance s'avère être réussie.

3) Le caractère de maîtrise du regard

La bande peut être effacée en tout ou partie. Le scénario peut être rejoué ou repris dans certains de ses aspects.

Il permet donc (de même que ie rêve) un certain travail collectif du groupe.

Ces différents points permettent à un individu de nier la réalité d'une image pris dans le flot des images. Il peut se vivre comme distinct de ce qu'il a perçu de lui-même. C'est le problème de la décentration de l'acteur, qui n'est pas le personnage, mais "joue" le personnage.

Mais, en même temps, inversement, il peut s'approprier tout ou partie de son corps (nous ne parlons évidemment pas ici de partie-segment du corps, mais du corps pris dans une dynamique temporelle. Le sujet peut se re-connaître (s'aimer ?) dans telle position spatiale au temps to, et refuser de se voir au temps t1 d'une autre séquence. Ainsi, certaines parties, de face, par

(*) Titre d'un ouvrage de IRSH sur la thérapie des délinquants et le problème du rapport à leurs modes de défense. Beaucoup de jeux dramatiques sont abordés à l'aide de masques neutres.

exemple, à cause du miroir), nous sont plus familiers que d'autres, par exemple, de profil).

Il faudrait enfin souligner la capacité répétitive que possède la bande vidéo par la diffusion et la rediffusion.

(Possibilité donc de surmonter un éventuel "traumatisme initial").

Ces conditions respectées, la vidéo offre la possibilité de travailler des "failles" narcissiques tout en conservant les défenses.

LA QUESTION DU POURQUOI DU TATOUAGE

Bref aperçu historique

Lombroso (tenant de la morpho-psychologie du criminel) a été frappé par le nombre de criminels tatoués, pour lui, "le tatoué est un criminél né", et il attribue le tatouage à l'atavisme (il se pratique dans les classes inférieures de la société...) ce serait la répétition de coutumes spéciales aux peuples primitifs".

Lacassagne (1886) compare le tatouage avec les hiéroglyphes, les graffitis, les emblèmes professionnels, les sceaux des corporations, les signatures des artisans : véritable langage et métaphore emblématique que les classes supérieures ont laissé aux classes inférieures "qui n'ont pas encore de meilleurs moyens pour exprimer ce qu'elles sentent ou éprouvent d'autant plus vivement qu'elles ont moins d'idées..."(p. 65) et la vanité et le besoin d'approbation entretiennent à leur tour cette coutume.

Schonfeld (1930), rapporte de nombreux dessins populaires en Allemagne, il pointe que la majorité d'entre eux sont simplement

des versions modernes des thèmes habituels familiers et fondamentaux : c'est ainsi que le cow boy remplace le lion ou le dragon...

Parry (1933) décrit un grand nombre de tatouages les plus populaires aux USA. Il est frappé par l'étendue limitée et stéréotypée des thèmes fondamentaux des tatouages : le client du tatoueur artistique préfère apparemment le conventionnel à l'original. Les qualités artistiques des tatouages varient considérablement, le maximum de perfection étant atteint par les Japonais.

Bouxin établit un parallèle entre les tatouages des jeunes à l'Education Surveillée et ceux des coloniaux ("joyeux"). Il classe les tatouages en trois rubriques :

1) Tatouage "souvenir" à caractère sentimental.
2) Tatouage traditionnel du milieu
3) Les tatouages fétiches (nombre 13, fer à cheval...)
4) Des dessins rares et inexplicables
5) Le tatouage pornographique (rare)

Selon lui, le tatouage traduit en général :

- une antisocialité effective
- une attitude de fataliste (destin)

En fait, il traduit une rébellion ouverte et non dissimulée, mais ne pronostique nullement de l'avenir. "L'absence de tatouage chez un délinquant n'est pas signe de meilleure possibilité d'adaptation.

Diligent, De Ren et Petiet : Le tatouage est une marque d'imitation - souvent maladroite - et également d'intégration à un groupe.

Le tatouage est un élément qui s'introduit dans la relation

interpersonnelle, pour signifier quelque chose à autrui à travers l'enveloppe corporelle. Le tatouage prend ainsi comme support le "lieu propre des échanges humains intimes". Le tatouage a aussi comme but de capter le regard pour le subjuguer.

Les hiéroglyphes cutanés apparaissent ainsi comme une précaire parade, une agressivité qui se retourne contre le sujet sous forme d'une blessure permanente.

D'une manière générale, le tatouage est la rencontre sado-masochiste d'un tatoueur et d'une personnalité particulière : elle se caractérise par la pauvreté de l'expression verbale, la passivité, l'immaturité psycho-affective avec fixation narcissique ; il existe fréquemment un désinvestissement des relations affectives caractérisées par la pauvreté de l'image féminine. Il existe une absence d'insertion sociale augmentant généralement avec le nombre des tatouages.

Aussi bien Bouxin que Diligent et ses collaborateurs remarquent en outre la progression du développement de la pratique du tatouage, dans des communautés recluses et plus ou moins condamnées à l'inactivité :

Simons (cité par Rook et Thomas) (1948) fait le récit intéressant d'une épidémie de tatouages chez des prisionniers britanniques, dans un camp de prisonniers de guerre à Java. Cette "lubie" commença environ trois mois après la capture et persista pendant une période de six mois pendant laquelle un grand nombre de prisonniers de moins de 32 ans se sont faits tatouer. Six mois après, la "folie" est tombée, subitement.

Diligent rapporte le même cas dans un IPES de l'Education Surveillée où le phénomène put être endigué par la tenue d'entre-

tiens, de réunions de groupe, de libres échanges verbaux (utilisation de magnétophone) et ateliers d'expression plastique ou valorisant le corps.

Enfin, pour en terminer avec l'histoire, rappelons que le tatouage était utilisé comme marque de flétrissure, dans l'Antiquité, aux captifs et aux esclaves ; les marques infamantes infligées au fer rouge aux anciens bagnards (ce qui les exclut de la société de manière marquante et parlante ; mais le tatouage de nos jeunes délinquants n'est-il pas une réminiscence à la fois désirée et rejetée de cette coutume ?) Les marques sur la peau d'un animal, d'un propriétaire qui marque son cheptel afin qu'il soit remarqué par le regard ; marques des soldats marocains "appartenant" à un caïd, marques des galériens de France.

Enfin, plus près de nous, les Allemands ont imposé, après la marque vestimentaire (rééditant en cela une coutume abolie au Moyen Age) le tatouage immatriculation.

Ainsi, la marque est passée du vêtement à même le corps ou plus exactement sur le revêtement de celui-ci, comme si cette marque faisait partie intégrante de son Etre. Le tatouage devient pour le tatoué un indissociable attribut.

Il y a là la marque du double désir de la spécificité et de cet être là (au sens littéral d'espèce différente) et de l'immuabilité, de l'éternité.

Et ce qui surprend dans le tatouage c'est bien ce caractère figé, incapable de s'articuler à la durée, et qui le transforme en vestige.

Le tatouage immatriculatoire a été le perfectionnement de cette attitude de pérennité discriminataire ;

le numéro matricule, précédé d'une lettre correspondant

au transfert, et, s'il s'agissait d'un Juif, un delta majuscule était tatoué en petits points sur l'avant-bras gauche, à l'aide d'un stylographe. Tous les déportés des deux sexes d'Auschwitz se sont vus infliger cette marque.

Que penser d'une prison qui, à l'heure actuelle, tatouerait ses "clients" ? Ce qu'il y a de particulier, c'est que dans notre cas, ce sont les jeunes qui se tatouent eux-mêmes ! Ne faut-il pas voir là la marque visible d'un mécanisme d'identification à l'agresseur ? Peut-être pas tant celui du moment présent mais ceux introjectés durant la petite enfance. J'aurai l'occasion de revenir sur ce mécanisme qui avec celui du désir d'identification à un Idéal du Moi (qui n'arrive pas à se dissocier du Moi Idéal) me semble sur cette population et dans ces circonstances tout à fait prégnant.

TATOUAGE ET ETHNOGRAPHIE

Etudiant le tatouage et sa valeur sociale ou magico-religieuse en Asie du Sud-Est, Bouteiller (1953) rappelle que le tatouage, et, en général, les mutilations volontaires du corps humain ont reçu diverses interprétations. Tylor y voit le témoignage d'une aberration mentale propre aux sociétés primitives. Ranke reconnaît une tentative pour modeler le corps humain à l'image de l'animal totémique. Harrison intègre toutes ces pratiques dans un concept religieux (culte du soleil, en particulier). Lacassage pense que le tatouage est un besoin de parure, l'assouvissement d'un instinct d'approbation. Decary affirme la valeur thérapeutique et prophylactique des mutilations tégumentaires. Partout, le tatouage se situe dans des cycles culturels religieux ou sociologiques.

Sur les motifs des tatouages au Laos, au Siam, au Cambodge, en Birmanie, Bouteiller (1953) distingue deux buts à atteindre :

1) Conformisme social, lié à l'idée de dignité virile.
2) Ordre magique, une recherche d'immunisation d'apport surnaturel spécial et de pouvoirs exceptionnels.

Bernard-Thierry (1954) rapproche, dans l'Asie hindouisée la quête de puissance et l'idée d'une tentative pour modeler le corps humain à l'image d'un ancêtre de la conception (1) des lakshana.

Elle se demande si dans l'Asie hindouisée du Sud-Est, il n'y a pas d'association plus ou moins consciente, et, en général, oubliée entre les pratiques aboutissant à se marquer volontairement et la conception des marques du Grand Homme soit pour s'identifier à l'être primordial, à l'Ancêtre (2), soit pour forcer le destin, guérir, acquérir la puissance et l'invulnérabilité : ce qui, en fin de compte, n'est qu'une seule et même recherche.

L'interrogation de Bernard-Thierry (1954) est de savoir comment (en Asie du Sud-Est) on a essayé de s'identifier physiquement à un être "marqué" (3), et comment l'humain cherche à devenir mythique. Et sa réponse provisoire est qu'on peut rapprocher ces deux notions et entrevoir peut-être entre la marque mythique et le signe corporel volontaire, une association du même ordre que celle qui existe entre le mythe et le rite.

Ces considérations, évidemment nullement exhaustives, n'en

(1) Affirmée dans l'Inde dès la culture brahmanique.
(2) Idée déjà évoquée dans Totem et Tabou de Freud.
(3) "marqué" au sens de désigné.

apportent pas moin un certain éclairage pour le problème particulier qui nous occupe, le tatouage antisocial des jeunes délinquants.

DONNEES ETHNO-PSYCHANALYTIQUES

Dans son livre Magie et Schizophrénie, Geza Roheim pense que la magie, qui est en général une attitude contre-phobique, marque le passage de la passivité à l'acte. La magie est le fondement de toute pensée et marque la phase initiale de toute activité. Finalement, notre tatoué réagit comme "l'enfant réagit à la séparation d'avec la mère en élaborant tout un système d'agressions, de sentiments de culpabilité, d'angoisses et par deux mécanismes magiques":

1) Investissement libidinal de ses propres zones érogènes : il manifeste ainsi sa révolte contre la dépendance en même temps qu'il s'assure un point d'appui pour l'immédiat.

2) Etroitement mêlé au premier : fantasme d'introjection de la mère ou d'identification avec la mère. Annonce-t-il une identification ultérieure avec le père ?

Ainsi est mise en lumière l'identification par introjection. Nous retrouvons ici sous une autre forme, les hypothèses formulées à propos du rapport entre tatouage et psychodermatose.

Geza Roheim (*), à propos des tribus vivant sur le territoire s'étendant de Port Lincoln au Golfe de Spencer, rapporte des écrits de G.F. Angas, sur le sacrement totémique (p. 288) : "les parrains s'ouvrent les veines du bras, mettent les garçons

(*) "Héros phalliques et symboles maternels".

debout, leur ouvrent la bouche et leur font avaler une certaine quantité de sang. Les garçons se mettent ensuite à quatre pattes, sur les mains et les genoux, et le sang des hommes leur coule sur le dos, jusqu'à ce qu'il forme une épaisse couche coagulée ; quand cette couche est suffisamment ferme, un homme la découpe avec l'ongle du pouce en différents endroits d'où il retire le sang marquant de cette façon les lignes où s'effectuera le tatouage. A ce moment intervient le parrain, avec son morceau de quartz : il fait une incision profonde dans la nuque, puis trace de larges balafres de l'épaule à la hanche, de part et d'autre de la colonne vertébrale, en laissant entre chacune un espace de près de trois centimètres. On s'efforce d'ouvrir le plus largement possible les entailles, en s'appuyant dessus avec les doigts (*).

Il s'agit bien là d'un rituel d'initiation révélant l'étroite relation existant entre le sang et l'agression. La parenté avec ce rituel est aussi étroite avec ses formes modernes de tatouages qui en dérivent. On peut dire aussi, comme Roheim l'a montré (p. 225) que dans deux cas, c'est bien "le complexe de castration qui forme le contenu de ces cérémonies d'initiation".

Ce "rituel d'initiation est un rituel de séparation ou de perte de l'objet. Les jeunes hommes sont enlevés à leurs mères et les anciens et les hommes d'âge moyen, les initiateurs, revivent le trauma de la séparation qui marqua leur enfance ainsi que leurs propres fantaisies de défense".

A propos des tatouages aussi, Roheim, à partir des observations de Angas met l'accent sur le fait que dans certaines tribus

---

(*)G.E. Angas:Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand, (1847), I, 115.

australiennes, la décoration du dos (des jeunes garçons futurs adultes) comportait entre autres, des motifs représentant des traces de pied "Inka" - empreintes de pas des ancêtres émeus - et dans ces cérémonies totémiques, le tjurunga (*) et l'exécutant représentent tous deux le corps d'un ancêtre (p. 140).

Pour finir d'écarter les doutes concernant les relations étroites entre castration, tatouage et initiation, voici ce que dit Roger Dadoun dans son avant-propos du livre de Roheim :

"Les rites d'initiation comportent deux opérations importantes : la circoncision et la subincision. La circoncision consiste en l'ablation du prépuce,mal effectuée, elle peut entraîner une hémorragie importante et la mort. La subincision est une pratique australienne originale qui se déroule comme suit : deux ou trois hommes se mettent à genoux et forment la "table d'opération", le novice s'allonge sur le dos ; un de ses cousins s'asseoit sur sa poitrine et lui tient le pénis ; quatre hommes maintiennent ses membres. L'opérateur, à l'aide d'un couteau de pierre, fait une entaille dans l'urètre, généralement à la base du scrotum, près des testicules ; parfois au voisinage du gland du pénis, zone moins douloureuse ; la fente pratiquée varie de un à trois centimètres de long ; l'opérateur l'ouvre bien en tirant sur la peau qu'on entend craquer. Si le novice souffre trop ou s'évanouit, ses père et oncles le réconfortent et le raniment, et mettent des braises chaudes sous les organes génitaux. Pour rendre le pénis subincisé "plus léger et plus beau",

---

(*) Tjurunga : c'est l'objet sacré par excellence des Australiens, fondement et centre de leur existence, c'est une plaquette de pierre (ou de bois) allongée et mince, portant sur ses faces des motifs gravés ou dessinés.

c'est-à-dire bien l'élargir, on l'appuie aussitôt après l'opération, sur une pierre plate ; on introduit dans l'ouverture une minuscule branche de pandanus rouge, pour que l'orifice, après cicatrisation, soit toujours rouge".

Ce dernier exemple nous intéresse en ce que l'on y voit associé : rite totémique + initiation + circoncision /subincision + tatouage.

Ce passage est intéressant à rapprocher de celui de Diligent et coll. dans l'article, du Tatouage, à la personnalité du tatoué :

"La puncture n'est généralement pas douloureuse mais énervante, irritante, donnant envie de pleurer comme nous l'ont expliqué les sujets (probablement action nerveuse et vasomotrice pouvant avoir un retentissement psychique). De ce fait, l'opération se déroule fréquemment en état d'alcoolisation afin de mieux supporter les effets secondaires. L'idée de l'hyposensibilité ou de l'insensibilité à la douleur, qui persiste depuis les travaux de Lombroso, ne peut être retenue. Le tatouage tel qu'il est pratiqué dans les prisons n'est pas douloureux, au contraire des tatouages par incision profonde pratiqués dans certaines peuplades".

Il apparaît donc que le tatouage chez les Européens serait un reste de coutumes initiatiques qui ont peut-être perdu leur caractère de rites quoique, d'une certaine manière, ils soient initiatiques, et dont le caractère de mutilation alliée à une grande souffrance, est réduit à quelque chose de symbolique.

CHAPITRE II

LE TATOUAGE ANTISOCIAL DU POINT DE VUE DE L'EXPRESSION SYMBOLIQUE

CHAPITRE II

LE TATOUAGE ANTISOCIAL DU POINT DE VUE DE L'EXPRESSION SYMBOLIQUE

TATOUAGE ET MASQUE

Proches du rite initiatique du tatouage lors des cérémonies d'initiation et de danses, les jeunes gens grecs portaient le masque comme attribut indispensable. Laids et grimaçants comme certains tatouages, ils étaient bien faits pour impressionner, rappelant en cela les masques africains de rôle identique dans les manifestations tribales. Le masque grec à lamelles d'airain est appelé "statue parlante" à Athènes et "Persona" (qui retentit) à Rome. Les acteurs du théâtre antique changeaient de masques pour remplir plusieurs rôles et pour chaque nouvelle situation. Ce qui est impossible à faire par le tatoué qui ne peut non plus donner une double expression suivant ses sentiments à exprimer : le tatouage est pratiquement indélébile, n'en change pas qui veut. Le tatoué s'est marqué/masqué pour se distinguer : à Rome, les fils de famille portaient le masque pour ne pas être confondus avec les acteurs professionnels.

Le masque est à la fois instrument de protection (comme certains tatouages, 13 ou fer à cheval), mais surtout instrument de métamorphose. Mais si le tatouage est fait pour attirer le regard, le masque, au contraire, est fait pour préserver du regard. Ainsi en est-il du loup dans les bals masqués des XVIIe et XVIIIe siècles. Pourquoi le choix du loup ? Projection sur l'autre que "l'on dévore du regard" et dont on veut se protéger ?

Ainsi, le masque sert à se protéger, mais aussi à échapper à ses propres limites (masques gigantesques de carnaval qui ont

pour fonction de changer ceux qui les portent en géant). Ce phénomène est inverse de celui du tatouage où il s'agit au contraire de contenir le sujet dans ses limites en marquant celles-ci. Mais ce qu'il est intéressant de noter, c'est que le processus est le même, celui de la totémisation, jouant ensuite d'un rapport subtil de la métonymie à la métaphore.

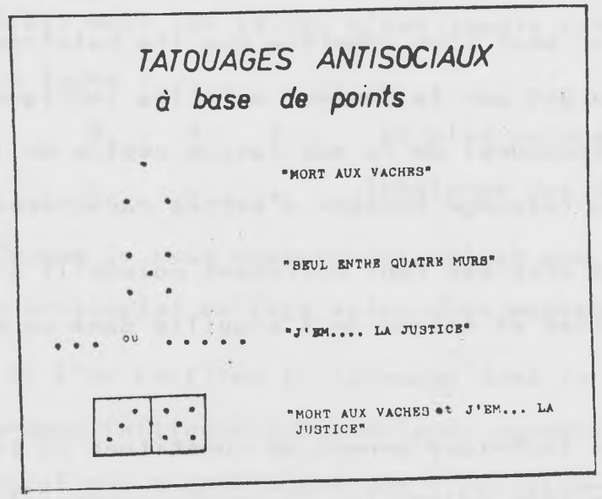
Pour créer le masque, l'homme est allé du déguisement au masque cherchant à participer à la puissance de l'ancêtre totémique en s'identifiant à lui par le truchement d'une vraie tête d'animal, puis il lui a substitué le masque qui a le même rôle magique que la peau de la bête dans laquelle l'homme archaïque entrait.

ETUDE CLINIQUE DE PICTOGRAMMES ANTISOCIAUX

Dans le jeu des substitutions s'opère une perte d'intensité qui va pour le tatouage de la cicatrice métonymique d'une réelle souffrance à l'emblème métaphorique ; pour le masque, de la tête de l'animal pour l'ensemble du corps, à la représentation confectionnée de cette tête permettant ainsi le jeu du "comme si".

Ceci demande un plus ample développement. Je laisserai de côté le masque pour me centrer de nouveau sur le tatouage et en particulier le tatouage antisocial, puisque je vise à une étude psychopathologique de cette population.

Si l'on reprend le tableau des principaux tatouages antisociaux :



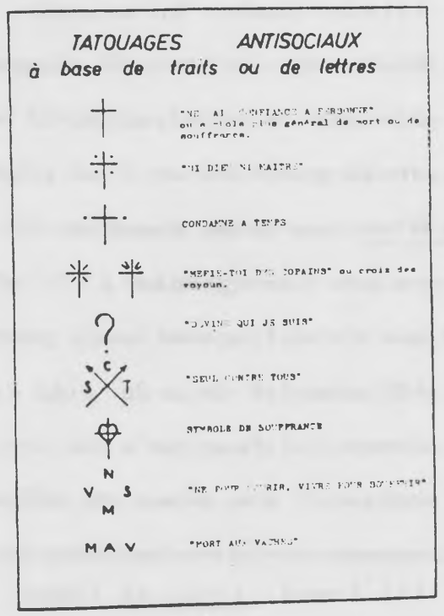


Fig. 2

A l'inverse des larges cicatrices (balafres) obtenues par incision et écartement, tous les tatouages sont obtenus par points.

La différence est notable autant dans l'acte, que dans le résultat de cet acte, c'est-à-dire l'expression.

Si l'on veut bien admettre que les balafres sont encore proches, autant par la douleur qu'elles infligent que par la technique (coupure) de la mutilation réelle de la castration, le point du tatouage possède d'autres caractères :

1) Que l'acte est tout différent puisqu'il s'agit d'un mouvement d'aller et retour de l'aiguille dans un mouvement répétitif.

2) Cette technique permet de constituer un trait facilement maîtrisable (par adjonction de points successifs) et donc d'accéder à un code (pictogramme, lettre, chiffre).

Indubitablement, le tatouage antisocial se distingue du tatouage "artistique" dans le sens où il veut "passer" ou mieux laisser passer un message.
Pourtant, il est très largement stéréotypé dans la forme et le contenu de ce message. Il n'y a pas là de place pour l'invention et la création et l'on peut se poser la question du pourquoi. D'une certaine manière, il y a ici certaine règle d'écriture à ne pas transgresser. (Il s'agit peut-être bien de la seule loi que le délinquant soit porté à respecter). Pour que cette loi (l'interdit de créer, de dire, en son nom personnel) ait cette force, il faut qu'elle approche du tabou, et là où il y a tabou il y a désir et défense associée (Freud).

---

(1) Freud, Totem et Tabou.

Le tatouage antisocial est moins souvent pornographique que les graffitis mais il possède la rigidité du slogan.

Mais le slogan lui-même n'est pas écrit.Il y est fait référence, et le tatouage chez l'antisocial, en est son expression après réduction, schématisation.

Ainsi MORT AUX VACHES n'est jamais écrit. Mais on le trouve sous la forme :

M A V et plus encore :

• • • (phalange des doigts).

Ce que je veux montrer ici, c'est que l'expression du tatouage antisocial se fait selon deux mouvements :

1) Si l'on restitue le tatouage dans le problème plus général des marques infligées à l'enveloppe corporelle, le point-tatouage antisocial est plus élaboré que l'incision-cicatrice en ce qu'il fait entrer dans l'Ordre d'un Code.

2) Dans un autre mouvement antagoniste, ce code se dépouille jusqu'à être à la lisière du déchiffrable, à la limite d'une possibilité d'articulation.

On sait que dans le langage il est possible de distinguer deux niveaux : le signifiant pour la linguistique, (le représentant-représentation des mots), le signifié (représentant-représentation de choses - en psychanalyse). Dans son Interprétation du Rêve, Freud fait remarquer qu'à la polysémie très grande des représentations de choses correspond une polysémie restreinte des représentations de mots. Mais il note le caractère particulièrement pauvre et stéréotypé des images relatives par exemple aux symboles sexuels, et se plaint que c'est "toujours les mêmes" que l'on retrouve par delà la particularité de chaque client.

Alors que, par contre, l'on sait la variété infinie des mots... mais l'on conçoit bien que la polysémie de ce niveau soit restreinte car il est nécessaire à la compréhension que chaque mot ne renvoie pas à un nombre important de sens. Ainsi c'est la place occupée par chaque mot qui détermine le sens que chaque mot prend (par rapport à d'autres sens qu'ils auraient pu avoir dans un autre énoncé). On définit ainsi l'axe que la linguistique nomme syntagmatique.

Or dans la structure du tatouage antisocial, à quoi assistons-nous ?

Prenons deux cas :

soit le premier "Mort aux Vaches"

tatouage : . . .

soit le second : . .
. Seul entre quatre murs
. .

Je pars de la constatation qu'un point peut signifier tout et n'importe quoi : sa polysémie est maximum.

Les trois points sont simplement un cadre qui respecte la linéarité spatiale de l'énoncé et les axes paradigmatiques. Mais en faisant varier ceux-ci l'on obtiendrait à partir des 3 points :

. . .

Paix aux Oiseaux

et si l'on ne respecte plus l'ordre syntagmatique auquel on s'est tenu :

. . .

Midi a sonné

Dans cet exemple précis, l'arbitraire est donc total entre le signifiant : 3 points et le signifié : Mort aux Vaches.

Ce n'est qu'en référence à un ailleurs, ceux qui détiennent la culture, le Milieu, en l'occurrence.

Le deuxième cas "Seul entre quatre murs" n'obéit pas du tout au même processus. Il n'y a pas ici, ce qui serait un moyen simpliste, 4 points alignés correspondant aux 4 mots de l'énoncé linéaire.

Le pictogramme est la schématisation non d'un énoncé, mais cette fois-ci d'une image. "Celle d'un prisonnier au centre de sa cellule vide".

On voit ici que le signifiant et le signifié ne sont pas liés par un rapport arbitraire, mais que, au contraire, il y a une superposition de l'un à l'autre et ils restent indissolublement liés dans ce rapport. Les cinq points sont obligés de demeurer sous cette forme sous peine de ne plus être accessibles au sens.

Et pourant... pourtant, il reste frappant de constater que les formes varient, adoptent de nouvelles structures par déplacement dans l'espace.

Par exemple, le délinquant tatoué nous affirme qu'il n'y a aucune différence entre les 3 points :

a) . . .

b) . .
.

c) . .
.

Tous veulent dire "Mort aux vaches". De même, il est possible de trouver les cinq points sous une forme linéaire, il est vrai pris dans une expression globale, à la suite des 3 points, où le sens des 5 points n'apparaît plus.

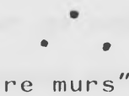
. . . ou . . . . . "J'emmerde la Justice"

Pour tenter de résoudre cette énigme cryptographique, je serais tenté d'émettre l'hypothèse suivante :

Bien que rien ne semble commun entre le premier exemple et le deuxième, il n'y a pas de différence notable dans leur processus. Ce n'est que parce que nous avons pris un point de vue synchronique qu'il est impossible de dégager un point de vue commun aux deux exemples : il faut vraisemblablement étudier l'un et l'autre dans une perspective génétique diachronique.
Ainsi, pour le deuxième exemple, il faudrait aller de :

a) la représentation mentale du prisonnier dans sa cellule

b) la schématisation spatiale



c) l'énoncé : "Seul entre quatre murs".

Pour le premier exemple, il faut entreprendre une recherche plus complexe, qui fait intervenir une digression : en effet, l'on voit mal ce qui a pu présider à la transformation (on ne sait encore dans quel sens) de ou (ou l'inverse)
Mais l'on remarquera que pour pouvoir comprendre

comme l'énoncé "Seul contre tous" (autre tatouage antisocial)
il faut décrire la forme d'un triangle, la réduction progressive fait apparaître :

puis et

On sait que dans l'inconscient, le triangle fait référence à la triangulation oedipienne (thème religieux de la Sainte Trinité).

Ainsi, la forme conservée du triangle est associée au ressenti de cet individu pris dans cette trame.

Cette hypothèse même juste, ne résoudrait en rien la question de pourquoi demeure la persistance d'un signifiant de deuxième ordre beaucoup plus collé au signifié que le premier (Signifiant (1) Signifiant (2) Signifié). C'est ce qui expliquerait la forme latérale du premier, la forme pictogramme du second.

Dans cet ordre, nous aurions :

a) la représentation mentale associée au ressenti du triangle oedipien.

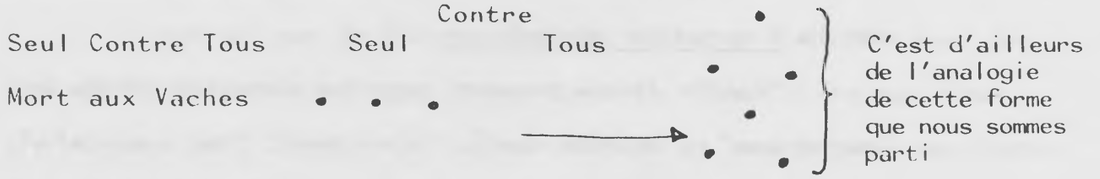
b) La représentation picturale dérivée et schématique, première esquisse de mise à distance, distanciation et réévocation

c) L'articulation au code littéral

"Seul Contre Tous"

C
S T

Le déplacement de Seul Contre Tous à Mort aux Vaches a bien l'air de s'effectuer par la Forme



Ce qui permet ainsi cette réduction, schématisation de l'expression littérale-slogan, c'est la persistance des Processus Primaires et de la forme de travail qui les définissent (possibilité figurative, condensation, déplacement, etc.).

Mais l'on pourrait peut-être inversement dire que c'est la persistance de Processus Primaires qui imprégnent et infiltrent les processus secondaires, qui en limitent leur expression

(d'où l'expression stéréotypée, figée, pauvre et incapable de généralisation de cette forme de code, fermé sur lui-même).

Quoi qu'il en soit, je voudrais poursuivre par quelques autres exemples pour que mon propos paraisse plus clair.

Puisque • • • et • • • sont équivalents, en appliquant la même règle qui fait qu'il n'y a pas à se formaliser des changements des points dans l'espace, on obtient :

• •
• = • • • • •
• •

Or, il existe dans les tatouages antisociaux deux tatouages qui associent les 3 points (quelle qu'en soit la forme dans l'espace) et les 5 points: ••• ou •••••

Pourtant, ce genre d'expression symbolique auxquelles les délinquants accordent un certain sens, se passe :

1) - Dans le deuxième cas (domino) de toute conjonction.

2) - Dans le premier cas, adjonction d'un ou qui ne clarifie pas d'ailleurs les choses.

Mais je citerai ici une phrase de Freud dans son chapitre sur la Figuration symbolique (*) :

"Quelle forme peuvent prendre dans les rêves les "quand", "parce que", "de même que", "bien que", "ceci ou cela", et toutes les autres conjonctions sans lesquelles nous ne saurions comprendre une phrase, ni un discours".

En premier chef, comme nous le remarquions précédemment, cela voudrait dire que nous sommes là (avec le tatouage) très près des processus du rêve, ce qui veut dire très près des processus primaires de pensée.

(*) De l'interprétation des rêves, p. 270, 11, 12.

On sait que Freud à grand renfort d'exemples, montre comment une telle structure se donne les moyens d'articuler un certain nombre de rapports, ainsi :

- La causalité : parce que, à cause de,s'exprimera par la succession de scènes contiguës (nous dirons ici par des tatouages de contenus contigus).

- L'analogie : de même que, comme si, s'exprime par la substitution la forme composite exprime l'addition d'éléments qui se surajoutent les uns aux autres.

Bien que, puisque : se traduit par un renversement où le contenu principal rejeté à la fin (comme dans la structure grammaticale latine) est précédé dans un rêve prologue. Pour la bonne compréhension, il faut retourner l'énoncé en faisant découler le soi-disant rêve prologue du rêve principal... etc. Il est notable que Freud dresse là une véritable grammaire syntaxique des formes d'expression de l'inconscient.

Je n'ai pris là que les considérations de Freud susceptibles de s'appliquer à notre domaine.

C'est ce que je vais tenter de faire en faisant donc apparaître du même coup que, comme dans le rêve, il existe dans le contenu de l'énoncé un contenu latent et un contenu manifeste. Ainsi, si l'on pose que la structure 5 points peut changer de forme en gardant le même sens, on obtient :

• •
• ou • • • • •
• •

si au niveau manifeste le contenu veut soi-disant dire

• • • ou • • • • • = J'emmerde la Justice

1) Nous savons que l'accumulation doit être entendue comme et

2) Adjonction et contiguïté des propositions traduire par à cause de.

3) Rêve principal à la fin
Rêve prologue au début
Opérer un renversement et mettre puisque entre les deux.

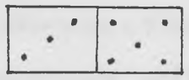
Ce qui nous donne les trois propositions :

. . . ou . . . . .:1) Mort aux Vaches et Seul entre 4 Murs

2) Mort aux Vaches à cause du fait que je suis Seul entre 4 Murs

3) Puisque je suis Seul entre 4 Murs, Mort aux Vaches.

Les trois propositions reviennent d'ailleurs au même, et pour son homothétie avec la structure linguistique dans laquelle nous nous exprimons, je retiendrai la troisième.

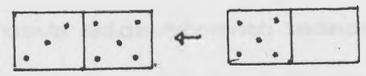
Dans notre deuxième cas, nous sommes en présence d'une structure domino 

qui veut, selon les délinquants, dire : "Mort aux Vaches et J'emmerde la Justice".
"A noter que d'eux-mêmes, cette fois, les délinquants ont bien traduit la contiguïté par et !!!)

Mais le domino est normalement inclus dans la structure d'un jeu. On peut donc l'appréhender véritablement comme une séquence de jeu.

S'y ajoute ainsi l'idée d'une réponse qui doit apporter un partenaire de jeu, en fait adversaire.

Or, on sait que dans le jeu de domino, la réponse ne peut être qu'un domino posé en contiguïté et reprenant le dernier

élément de l'énoncé précédent : ainsi 

Ce que l'antisocial attend comme réponse de l'adversaire, c'est que celui-ci aille dans le sens de son désir inconscient :

se retrouver "mis par les flics entre 4 murs d'une cellule".

A la provocation et à ce type de comportement ne peut succéder effectivement qu'une telle réponse qu'il rend inéluctable. C'est la règle du jeu (de domino), qu'il s'impose.

De la même manière est la fusion de + souffrance et mort

et ou la croix s'est substituée au point. Nous savons qu'il faut traduire en ce cas par comme si. Ainsi, être en prison c'est "comme si l'on était mort", de toute façon, c'est souffrir beaucoup avec l'idée que cette souffrance est solitaire.

Tous les tatouages antisociaux, par cette méthode pourraient être re-interpréter : = Souffrance

En fait, le contenu latent est : l'amour mène à la souffrance.

DE LA PEAU A LA LETTRE

Avant de poursuivre plus avant dans ma réflexion sur le symbole et la pensée de la personnalité psychopathique, il me semble intéressant de citer la fin de l'article d'Anzieu sur le Moi-Peau :

"Il resterait à étudier - ce que nous ne sommes pas pour le moment en état de faire - les conséquences de tout cela sur le plan de la pensée (élaboration d'un espace mental, statut

des objets extérieurs, constitution des invariants, articulation des représentations de mots avec les représentations de choses) comme nous les avons esquissés sur le plan du plaisir (plaisir auto-érotique, plaisir génitaux, plaisir de la pensée). Car pour nulle autre réalité psychique que le Moi-Peau, le plaisir ne fonde aussi manifestement la possibilité de la pensée"(*).

Bien entendu, je ne suis évidemment pas en mesure d'apporter des éclaircissements sur un domaine si complexe. Mais arrivé jusque-là, je ne peux me dérober ni à mes propres questions, ni au mur infranchissable, impénétrable du rapport qui lie le corps à la lettre, les sens de la peau, aux sens de la lettre.

Le cas d'Helen Keller (devenue sourde-aveugle à 1 an $\frac{1}{2}$) me revient ici en mémoire. Je vois quelque chose de particulièrement révélateur dans le fait troublant qu'il soit impossible de déterminer comment Helen put en venir au code. Les "rapports" de Miss Sullivan, sa "rééducatrice spécialement formée", les écrits autobiographiques de Helen, en effet, ne concordent pas.

Miss Sullivan affirme avoir réussi car à l'encontre de ce qui se faisait à cette époque, elle a substitué à une méthode par mimique, une méthode dactylologique.

Pourtant Helen parle du souvenir ineffable où Miss Sullivan ayant tracé dans la paume de sa main le mot "water", Helen

---

(*) idée qui apparaît aussi dans l'article d'Anzieu sur L'Attachement, coll. Zeithos,

après de multiples tentatives lia soudain ce qu'elle appelait ouuoua (Helen avait su parler et avait vu - l'eau était la seule trace mnésique qui semblait lui rester et qu'elle exprimait) à la représentation de chose qu'elle en avait et à l'inscription qu'elle venait de ressentir.

On peut se demander si Miss Sullivan ne dénie dans ses écrits cet aspect des choses, car c'étaient des comptes rendus à son association. Cette manière de faire n'était pas prévue par ce type de pédagogie. Enfin, il s'agissait d'une école anglaise et d'une jeune femme anglaise. Vraisemblablement, se manifeste là le tabou du toucher de la culture anglo-saxonne (cf. Ahley Montagu, chapitre Culture et Toucher dans La peau et le toucher).

Et pourtant, on peut se demander s'il y aurait eu une suite, s'il n'y avait pas eu là une sorte d'activité pré-requise, ré-inscrivant et faisant revivre de manière intense dans le corps la trace d'un plaisir de découverte, d'un plaisir de jouissance de la connaissance.

Que le progrès dans la connaissance s'articule ensuite à la frustration, voilà qui ne fait aucun doute. Le cas de Marie Heurtin, aveugle et sourde de naissance, est là pour en témoigner.

Toute la pédagogie des soeurs remarquablement éducatives qui l'avaient en charge, était axée sur ce principe :

1) Action	2) Frustration	3) Le signe
Jouissance et découverte réelle (par le sens)de l'objet	Le plat ne sera donné que si signe correspondant effectué	

Exemple : nourriture, plat préféré

Soit, la pédagogie suivante :

L'objet ⟶ signe mimique sur le corps (transitionnel) ⟶ Dactylologique (code) ↓ arbitraire

dont on lui apprend d'abord sans aucun sens la "calligraphie".

*Helen était passée par la même étape, lorsqu'elle avait commencé le braille, un mot noyé dans la masse émergeant de temps à autre. A noter que l'enfant qui apprend à parler, fait de même.

Pourquoi donc ces considérations ?

Quel rapport avec le tatouage antisocial ?

Je voudrais prendre ici un exemple concret, et probablement le plus caricatural (grossi) pour qu'il en soit davantage éclairant.

Quel rapport existe-t-il entre l'acte de :

1) Faire la croix (†) que le jeune délinquant se tatoue ou se fait tatouer.
2) Faire le signe de croix du chrétien à l'entrée d'une église.
3) Faire le dessin d'une croix, sur une feuille de papier (l'analphabète pouvait signer ainsi autrefois).
4) Faire la calligraphie du mot croix sur une feuille.

L'étude peut s'amorcer selon deux axes :

- l'analogique,
- le dissemblable.

et deux dimensions :

- l'acte
- le contenu

Nous pouvons donc effectuer un tableau à double entrée :

ANALOGIE - DIFFERENCE

	A) Tatouage	B) Signe de croix	C) Dessin Croix	D) Graphisme Croix
CONTENU	Fait référence à la mort et à la souffrance Souffrance	Fait référence au sacrifice du Christ pour racheter les hommes du péché on dit se signer Sacrifice Mort Condamnation	Peut faire référence au sacrifice du Christ. Celui qui ne sait pas écrire symbolise son identité. 1) Sacrifice 2) Soi	Signifie la même chose que l'emblème de la croix. Substitution sémantique "arbitraire".
ACTE	Se perfore la peau. S'inflige une souffrance qui est associée au symbole. Vit dans son corps.	Agit le signe Identification motrice. La croix est collée ramenée au corps .	Le corps est "distancié" et peut être projeté sur le papier.	La distanciation est double: - du corps au papier - de l'insigne au signe mais de la monosémie de l'insigne polysémie du graphisme "croix" (gammé, de St André, celtique etc.).

On voit donc qu'il y a là la possibilité de faire apparaître une hiérarchie suivant deux axes :

- l'intensité du ressenti
- l'articulation à un code.

et qu'ils sont inversement proportionnels.

Plus l'intensité du ressenti est grande, moins le code paraît être élaboré (cas A et B).

Moins l'intensité est grande, plus la mise à distance entre signifiant et signifié est importante plus l'articulation au code s'élargit (cas C et D).

En conclusion de cette réflexion assez large à laquelle me conduisent les tatouages antisociaux, je résumerai ce que j'ai tenté de faire apparaître dans cette dernière partie :

Plus le contenu du tatouage est proche du plan du langage, plus il s'agit d'une inscription. Plus il s'en éloigne et ne devient plus qu'une marque et plus l'on se rapproche de l'incision. Le premier est plus articulé que le second. L'incision elle, se confond plus avec l'acte qui opère sur le corps. Peut-être serait-il possible d'introduire l'idée d'une hiérarchie allant de la mutilation-blessure à l'incision, à l'inscription, dans un processus progrédient la lettre étant seule capable d'être incluse dans un réseau d'articulation produisant du sens - parce que articulée justement à autre chose que métonymiquement au corps.

Dans une dernière mise à distance du sensuel, la lettre serait apte à être totalement détachée du corps, et à aller se fixer dans un autre espace... support de parchemin (*), mur des graffitis ou papier du texte littéraire.

(*) Ce n'est peut-être pas que pour résoudre un parallèle technologique que ce support de peau tannée a d'abord été choisi.

CHAPITRE III

LES PARTICULARITES DU LANGAGE ANTISOCIAL

CHAPITRE III

LES PARTICULARITÉS DU LANGAGE ANTISOCIAL

Outre le tatouage, une particularité du mineur délinquant est son "parler". Lorsqu'il s'exprime en argot, il ne reprend somme toute que le langage de son "milieu" qui offre déjà la particularité d'être un "signum différenciateur par lequel l'argotier reconnaît et affirme son identité et son originalité".

Mais comme le fait remarquer Auguste Le Breton, il existe beaucoup d'argots. Plus qu'autre chose, leur parler argotique révèle que les mineurs délinquants sont pratiquement toujours nourris de la substance des pavés et fortifiés au sirop de rue.

Il ne s'agit nullement d'être exhaustif sur un domaine si vaste et si complexe. Je ne donnerai que quelques exemples, le plus frappant restant que chez les antisociaux l'argot ne constitue pas un acte créatif. Même dans son propre parler qu'est l'argot, l'antisocial dispose de peu de mots et si les formes de celui-ci (comme je le montre) peuvent être variées, un individu ou mieux les membres de la bande à laquelle il appartient n'emploient qu'une des formes possibles et une seule.

Ce qui frappe d'emblée dans ce "parler" antisocial c'est

1) Le particularisme
2) La pauvreté
3) Le caractère stéréotypé, les mêmes expressions revenant sans cesse, ou bien souvent le message étant réduit à un simple contenant sans contenu :

- le fantaisiste Coluche en a d'ailleurs fait un sketch :

"- Ça va toi, moi ça va. Et toi ça va ?
- Ouais, moi ça va, alors toi, ça va ?

4) Enfin, de la même manière que pour le tatouage et de façon encore plus explicite une possibilité d'entendre le discours à deux niveaux.

- La victime : "on la dépouille".
  Le "cave" : c'est aussi le pigeon.
  Le pigeon c'est celui qu'on plume.

Ainsi à propos du vol puisque c'est de cela qu'il s'agit, sur un registre métaphorique, de dépouille à plume, la même idée revient : déposséder l'autre - le fantasme sadique nous donne la dimension agressive de l'acte : déposséder l'autre de son revêtement le plus cher, le mettre non pas à nu mais à vif : on se rappellera ici l'analyse du mythe antique de Marsyas par Anzieu, où pour les yeux d'une belle, deux "héros" engagent un pari. Celui qui perdra subira le châtiment que voudra exercer l'autre. Marsyas pendu par les pieds est finalement écorché vif par son rival.

Ainsi nous voilà revenu cette fois-ci par la recherche sémantique, à des considérations sur l'enveloppe corporelle.

On voit par ces expressions le prix que le mineur délinquant accorde à la peau, à sa propre peau (puisqu'il s'agit vraisemblablement d'une projection).

- Celui par qui on s'est fait donner est une "baveuse".
- Celui qui s'est "mis à table", "qui a mangé le morceau" est une balance.

L'apparition du féminin coïncide avec la description du vice suprême : la trahison; mais le féminin désigne moins la femme que l'homme qui "n'en est pas un" (l'homme châtré).

A noter toujours pour les deux expressions l'axe métaphorique.

Pour la première, au caractère féminin dépréciatif s'ajoute le fantasme d'une oralité régressive : ce qui sort de la bouche se liquéfie. Il s'agit de la condensation de

1) Ramener l'autre "celui qui a parlé" à l'état passif de celui qui s'est fait posséder par les flics (on voit le fantasme sensuel sado-masochiste).
3) Le ramener à un état de non contrôle de lui-même, celui qui bave, celui qui se fait dessus quoi !!!
4) Le désir d'anihilation de ce qui pourrait sortir de la bouche de l'autre - paroles (réduites à de l'eau).

La Balance, c'est le fantasme de se faire "balancer au trou" avec l'élément kinesthésique et l'aspect phobique de la chute.

C'est aussi , en filigrane, le symbole même de la Justice (redoutée), le danger étant de :

- "se faire encrister" (= prendre par la police).

On se rappellera ici du symbole tatoué ⁜ signifiant soi-disant selon les délinquants :

"Ni Dieu ni Maître"

(Or nous savons que la croix est symbole de souffrance, les 5 points, de seul entre 4 murs. La croix est substituée au point central, c'est-à-dire au lieu d'identification du sujet. Le

contenu latent est singulièrement différent du discours qui constitue pratiquement un renversement du thème dépressif transféré en thème mégalomaniaque).

Dans cette expression "se faire encrister" la condensation (créant un néologisme est explicite).

Bien sûr, il y a le rapport au Christ et à sa souffrance, mais il n'est pas dit "crucifié" (le supplice n'étant plus à la mode).

La construction intransitive fait surgir une autre pensée qui viendra certainement au lecteur si je me contente de gommer une partie de l'expression :

"se faire enc..."

A part la fin du mot, la structure est bien la même. Nous retrouvons à travers cet exemple exactement ce qui se passait dans le tatouage.

Les mêmes processus permettent le déplacement (c'est-à-dire la conservation de l'intensité de l'affect alors que la représentation change. On voit que c'est typiquement l'analogie de structure du signifiant qui <u>permet</u> ce travail de déplacement).

Le "travail" du délinquant c'est de michetonner (le mot tend à disparaître) : "se procurer de l'artiche, de l'oseille"

michon : XVIe siècle : argent

miché : XVIIe siècle : homme niais client des prostituées, et qui a de l'argent.

micheto : le bien des bourgeois en manouche.

Le micheton, c'est bien connu, se trouve dans le **lardu** (= **larfouille**) du cave.

Lard : français XIIe siècle — Lardu

vient du latin — larfouille — portefeuille

(Laridum-Lardum — poche

1er siècle)

mais lardu semble plutôt provenir de "largondu" : flic, dont il serait une contraction.

Fonctionne ici l'axe métonymique : le flic <u>pour</u> le portefeuille!!

(Le "largonji" est un argot du milieu pour éviter d'être probablement compris des largondus. Ces tournures tendent à disparaître de nos jours et ne sont plus guère employées par les jeunes délinquants).

Un autre système consiste à ajouter un suffixe à la suite d'un mot que l'on a préalablement tronqué.

Ex. Travelo : travesti

On conserve 'trav' auquel on ajoute le suffixe vioque et l'on obtient Travioque : travelo : travesti.

(A noter que, malgré les avatars du mot, la racine tra a été conservée).

De même crapeau : portefeuille sur l'axe métonymique aussi

portefeuille — texture cuir — crapeau

dépréciation — crac miche

par rapport

a croco.

portefeuille — Lardu / Larfouille / Crapeau / Cracmuche

fort — fort (iche) — Paulet — paul (aga)

Il est difficile de savoir la signification de ces suffixes et donc ce qu'ils ajoutent au sens (latent, car il est clair qu'il s'agit de condensation).

Ainsi, ce que je peux montrer pour le premier exemple, j'avoue mon ignorance pour les suivants :

Travioque

suffixe qui existe seul

vioque : vieux

Donc Travioque mélange l'idée du travestissement et du vieillissement. Quand on sait que le travestissement est une perversion sexuelle (transexualité) et que l'on y associe l'idée de la vieillesse, nous ne sommes peut-être plus très loin de la gérontophilie (peut faire partie de la panoplie de certains pervers).

Mais on peut aussi interpréter dans le sens d'une dépréciation accentuée pour ce qui vieillit, pour ce qui passe, qui subit le poids du temps qui passe. Déprécier les "vioques" conforte dans l'idée que eux ne le sont pas, et échapperont à ça. Ce qui est dénié ici d'une certaine manière, c'est que le temps échappe à notre maîtrise (dégringolade de l'image narcissique).

Il s'agissait ici d'ajouter une syllabe. On peut trouver le processus inverse.

dix plombes du mat/ : dix heures du matin)
J'vais y met/le tar/
Je vais y mettre le tarif

Il n'y a aucun terme qui désigne l'Amour. Par contre,

nombreux sont ceux qui désignent l'Acte de "faire l'amour" (différence entre le concept abstrait absent, inintéressant car l'ancrage corporel ne paraît pas suffisant, et l'agir avec l'évocation charnelle immédiate) :

Faire l'amour :

bouillaver	se farcir	intransitif
maraver	se trancher	
limer	transitif	
tringler	se faire éponger	
niquer	se faire pomper	passif
planter	se faire pointer	
	sodomiser	

Se faire une fille (avec ou sans son consentement)

se dit : la trancher
ou la troncher.

Cas clinique d'un garçon où j'ai pu intervenir juste à temps pour qu'il ne viole pas une éducatrice. Il lui disait "Je vais te sabrer".

(Troncher quoique différent, revient au même, à preuve l'étymologie : tranca tronche (tête)
truncare en latin : amputer, mutiler (!!)

le cul : le derche
l'anus : l'oignon
chier : se taper un bronze (antisocial)
plutôt que couler un bronze (argot)
pour les garçons : se taper une queue
se masturber.

le terme "se taper" évoque encore une fois un rapport sado-masochiste à soi-même (j'ai même entendu la phrase suivante d'un loulou dire à un autre :
"Quand tu te branles, tu dois te peler".

Le pénis : "la pine".
Pinne : "mollusque lamellibranche à coquille triangulaire pouvant atteindre 60 cm de long (Petit Larousse).

Il est notable que la prostituée soit une "tapineuse".
L'organe mâle serait plutôt associé à un légume :
Ex. éjaculer : se faire dégorger le poireau

Les parties génitales mâles :
couilles : claouis (par inversion des lettres (procéd
classique du langage antisocial)
français populaire 1256, vient du latin Coléus : sac de cuir
qui resurgit dans l'expression : "La peau de mes couilles...
pour signifier : "Tu peux toujours attendre).

La Femme : on dit plutôt la "fille", mais l'on dit ma meuf (fem
me en verlan).

la fille : gadji (Marseille), frangine (non vulgaire)
la grosse (très employé actuellement) ou la
truffe, la tapineuse (la prostituée).

Le sexe de la "fille" : le con
la chatte (transformée en chagatte).
registre de l'animal à fourrure
à ceux du poil pubien ?
De l'ours en peluche ?)

Rixes : (: le baston)
ne pas aimer quelqu'un : pas pouvoir le becter.
(métaphore éclairante quant à l'agressivité orale et phallique).
Se battre (à coup de tête) : (intr.) se manger une tête
battre (trans.) : maraver, couraver(signifie aussi faire l'amour !!)

Voler : (en général chouraver.
Selon Auguste Le Breton (*), implanté dans le Milieu par les truands de culture manouche, vient du mot français chou-rave, légume facile à dérober pour des nomades.
Mais les jeunes d'aujourd'hui l'ont déformé en choucrater (dans aucun dictionnaire d'argot).

Cambrioler : faire un casse.
se faire prendre : alpaguer, se faire gauler, encrister.
La prison : le trou, la calèche
Surveillants : les matons
Surveiller : mater
Cachot : mitard
A noter qu'un chien : un mâtin, très vraisemblablement mater (et maton ensuite) provient métonymiquement du matin : chien, chien de garde évidemment. L'étymologie du mot "mâtin" et l'étude de son champ sémantique sont intéressantes :
mâtin : apparaît en 1155 (Wace parle du mastin du latin populaire manametinus devenu masetinus, apprivoisé, de mansus post-passé de manere : rester.
Il s'agit donc bien du chien apprivoisé (qui reste). Mais

(*) L'argot chez les Vrais de Vrais, Presse-Pocket.

à noter que pour les voleurs (surtout manouches) leur problème est bien "d'apprivoiser" le chien afin qu'il ne donne pas l'alerte

(Mais au XIIe siècle : matiner : "traiter de chien, maltraîter".
XVIe siècle : matiner : "couvrir une chienne de race"
1930 : mêler, mélanger.

Enfin, peut-être l'exemple le meilleur au niveau des analogies (et donc des confusions possibles au niveau de l'homophonie), dérivées du manouche :

s'impatienter : se faire suer, se faire chier = se faire criave
français correct chier : criaver
du lat. patient : souffrir-subir ou manger : criniaver
qui n'accepte pas de subir

(Pas de distinction donc entre les deux actions, celle d'ingérer, celle d'expulser. L'analogie des structures (contrairement au langage naturel) laisse découvrir l'identité du concept (très proche en fait du ressenti corporel) dans une sorte de fusion englobant l'ensemble du tractus digestif, et ses orifices. Pas de différence au fond entre l'entrée et la sortie (syncrétisme de la pensée).

Ainsi, si je veux me résumer, le "parler" antisocial a pour base l'argot (qui n'est autre finalement qu'un dérivé du latin populaire du bas-latin. Alors que grec et latin des classes supérieures - donc latin écrit -forment dans leur dérivé le langage naturel que nous parlons, le vulgum latinum, celui qui se parle dans la rue entre plébiens remanié par notre Moyen Age donne par dérivé l'argot de nos jours.

Mais l'antisocial s'il part de cette base, ne s'en contente pas et c'est ce qui distingue l'argot (car tous les argots ne

sont pas des parlers antisociaux) du véritable langage antisocial - apparemment la différenciation qu'introduit l'antisocial entre lui et les "friqués" par le biais de l'argot ne le satisfait pas.

Il y surajoute donc d'autres techniques, qui elles sont propres, et constituent de véritables processus linguistiques ou métalinguistiques spécifiques au langage antisocial.

A ma connaissance, il existe trois grands types de processus, mais peut-être y en a-t-il d'autres, je ne parle que de ce dont j'ai été le témoin :

1) le "Largonji"
2) Le"Verlan"
3) Le "Javanais"

LE LARGONJI

Pratiquement plus employé de nos jours, ne subsiste plus que dans quelques expressions :

"Une fois qu'on a piqué le micheton du cave dans sa famille, y a plus qu'à se tirer "en loucedé"
en loucedé : en douce.

Ce procédé, origine d'Extrême-Orient, et probablement importé par les matelots, est un des plus complexes associés à l'argot. Sous une forme simple, il fait son apparition au XIXe siècle. C'est un argot codé. Dans chaque mot, la consonne initiale est renvoyée à la fin et remplacée par un "l" conventionnel

"l"ouced(é)

LE VERLAN : l'envers

C'est donc un renversement de la construction. Mais nous savons que le renversement est un processus parmi d'autres qui caractérise le travail de l'inconscient.

Le renversement est décrit par Freud comme un véritable mécanisme de défense qui permet l'expression du désir, tout en assurant une défense. Ce processus autorise la subsistance d'un contenu latent en filigrane d'un contenu manifeste de premier niveau qui paraît incompréhensible (ceci dans le rêve par exemple).

Ce qui est frappant dans cette recherche sémantique, c'est que le renversement des syllabes du mot est en fait la traduction littérale dans ce cas non d'un fantasme mais d'une pensée agie.

Exemple du mot français populaire.

Jobard : à l'origine, niais au XVIIe siècle. Transformation par permutation en barjot par les loubards (peut être anciennement balourds, selon presque exactement le même schéma !!).

Renversement des plus significatifs ! Ce n'est plus le cave, victime du truand qu'il sert à désigner, mais de façon expresse et exclusive, le jeune voyou empêché d'exprimer son état, et victime non pas des truands, mais de la société. Il s'agit d'une folie simulée, où le barjot se donne pour un niais afin de mieux niaiser son entourage et, éventuellement, de se soustraire aux conséquences de ses écarts de comportement et de langage.

On peut dire que cet exemple résume parfaitement tout le

problème du Verlan, parler "pervers" par excellence.

Il s'agit de cacher (non pas tant à soi-même qu'aux autres) ses véritables intentions. Le renversement ne devient plus alors que l'expression symbolique d'un passage à l'acte vécu. La duplicité du mot n'agit pas tant pour "tromper" le moi (par le mécanisme de refoulement) que pour tromper le surmoi. Celui-ci véritablement désintriqué de la personnalité est projeté sur l'ensemble de la société qui en tient lieu.

LE JAVANAIS

C'est, des trois systèmes le plus impressionnant, et celui peut-être qui apporte le plus à notre connaissance de ce type de fonctionnement "déviant" de la personnalité.

C'est une véritable désarticulation du langage conventionnel. Il s'agit d'intercaler entre deux syllabes un phénomène répétitif, véritable "invariant".

Je prendrai l'exemple de garçons que j'ai bien connus et qui appartenaient à "la bande des Mureaux". Le phénomène véritable insigne linguistique de cette bande était le "F".

Ainsi, je vais m'amuser à traduire en javanais des "Mureaux" une phrase donnée en argot, extraîte d'un roman de Auguste Le Breton - phrase qui en passant nous en dit long sur la crudité des fantasmes et l'ancrage corporel métaphorique particulièrement puissant.

"Quand il avait le chipolata au garde à vous, le loufiat aurait sabré sa belle-doche, qui était pourtant pas du genre". (Une chipolata se transforme en le chipolata plus référence martiale (garde à vous) et guerrière (sabré) plus déplacement de

de la tendance incestueuse). Traduit en javanais, cela donne :

"Quand F an, il F il F il, a F a, vait F ai, le F e, chi F i, po F o, la F a, ta Fa, au F au, gar F ar, de F e, à F a, vous F ou, le Fe, lou F ou, fi F i, at F a, au F o, rait F ai, sa F a, bré F é, sa F a, bel F el, le F e do F o, che Fe... etc.

Il ne s'agit que de tenter ici de faire comprendre le fonctionnement du principe au lecteur. En effet, le javanais ne s'écrit jamais, pas plus que le verlan.

Les antisociaux, d'une manière générale, sont de "tradition orale" et ont une profonde aversion de l'écrit.

Mais il est tout à fait impressionnant d'entendre une conversation en javanais. Leur habileté à manier quelque chose d'aussi complexe contraste singulièrement avec leur incapacité à progresser (J'ai été trois ans chargé de classe, comme l'on dit) dans les activités scolaires en particulier... en français !!!

Ce qui est très particulier, c'est que si la technique est toujours la même (répétition d'une lettre (phonème) toujours identique plus addition du phonème précédant repris), le phonème "invariant" (ici le F) change avec chaque bande. Il faut savoir que le "Javanais" se parle sur un débit aussi rapide que le débit du langage usuel (ce qui lui donne un caractère de scancion malgré tout saccadé). Ainsi, toutes les déformations apportées doivent l'être dans un parler totalement intégré.

Le javanais reste réellement parfaitement incompréhensible à saisir pour quelqu'un qui n'aurait pas une longue pratique de la bande dans laquelle s'entend le "bain sonore" spécifique à cette bande.

A titre d'exemple, même une fois percée la clef du javanais (assez simple à vrai dire), il m'a fallu presque une année entière passée au contact quotidien de garçons d'une même bande pour arriver à les comprendre. Quant à le parler soi-même, c'est encore plus difficile.

Le résultat immédiat de ce phénomène c'est qu'il y a mutuelle reconnaissance intrinsèquement à la bande. Mais quiconque est étranger à cette bande (même un membre d'une autre bande "antisociale", souvent d'ailleurs d'autant plus rivale qu'elle est spatialement proche) ne peut comprendre le parler propre d'une bande.

En d'autres termes, il faut réellement avoir été "élevé" dans la culture de cette ambiance sonore pour "comprendre" au sens littéral.

Le but inconscient recherché c'est finalement de retrouver une ambiance "infra linguistique" (où le sens de ce qui se dit est beaucoup moins important que l'intensité d'un ressenti fusionnel). Je partage en cela tout à fait les thèses que Daniel Anzieu expose dans son article sur l'enveloppe sonore du Soi (*). Pour l'illustrer, j'ai été plusieurs fois surpris d'entendre des garçons me dirent lors de veillée ou de repas : "Parle-moi, ça fait rien, tu peux dire n'importe quoi" (!) et effectivement, je crois bien qu'il n'écoutait pas vraiment le sens de ce qui était dit, mais la tonalité. Je crois que les éducateurs se leurrent beaucoup lorsqu'ils font des discours très logiques et construits pour tout dire irréfutables, aux mineurs délin-

---

(*) Narcisses, Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 13, Printemps 1976.

quants. Par contre, ils devraient être tout à fait attentifs au ton de leur voix.

Il ne viendrait à personne l'idée de convaincre de la justesse de certaines de nos vues, un bébé (infans) et presque tous les adultes transforment inconsciemment leur voix (vers des tons doux) lorsqu'il s'adresse à lui.

Pour revenir au langage antisocial, je voudrais rapporter ici le fait de langue le plus troublant auquel j'ai pu, comme presque tous les éducateurs de délinquants, être confronté.

Lorsqu'il vous est donné de partager votre table avec sept ou huit "loulous", outre le problème d'une incapacité totale pour la plupart à rester assis, la rapidité incroyable de l'ingestion de la nourriture et leur avidité orale (à moins que par renversement ils ne fassent de l'anorexie) on ne peut être que frappé par les échanges verbaux :

1) Expressions stéréotypées qu'ils n'arrêtent pas de se "refiler".

2) Dénigrement permanent de l'autre dans la discussion.

(Mais ces deux premiers points, on les retrouve parfois chez les éducateurs, peut-être par mimétisme ou pour d'autres causes(*

3) Enfin, spécifiquement aux mineurs antisociaux, un certain nombre d'expressions passe partout n'ayant aucun "sens", en fait véritable insulte mais que chacun dit en s'adressant à l'autre sans que cela ne prête à conséquence.

---

(1) Il serait simpliste d'assimiler les éducateurs au psychopathe, en tirant la conclusion qu'ils auraient le même genre de personnalité. Villiers et Mazerol, à partir d'une étude comparative du Rorschach de mineurs pris en charge, et d'éducateurs, ont montré qu'ils ne fonctionnaient pas sur le même registre (psychopathique pour les premiers, névrotiques pour les seconds). Pourtant, on ne peut nier qu'il y ait là (et dans d'autres processus) une similitude (mode de compensation ?).

"La vie de ta mère..."

ou "la tête de ma mère..." (mise à prix ??)

"Le con de tes morts..."

ou encore "enculé de tes morts..."

"Va mourir..."

ou "Allez Meurs"

Toutes ces expressions sont dites sur un ton agressif.

Première expression : "La vie de ta mère..." se prononce "La vitamère" (par ellision du de et prête à jouer sur les homophonies du genre "Vavitatamère"

ou encore plus curieux : labitatamère".

Deuxième expression : Le con de tes morts

sexe féminin — accéléré uniformément à tous - Pas de différence des sexes - Tous vécu comme châtré.

Caractère profanataire du sacré

et intérêt soudain non pour le sexe des anges, mais celui des morts !!!

Apparaît encore de manière plus frappante dans la scabreuse expression "enculé de tes morts".

Troisième expression : "Allez, meurs" ou "Va mourir".

Le désir de mort colle littéralement au verbe d'action. D'où le côté bizarre de la formulation d'un impératif qui précède un infinitif.

Il faut voir probablement dans ces expressions la traduction littérale et l'expression de fantasme très crûs sous la pression de la pulsion, et mis à jour sans aucun refoulement.

Pourtant, si l'on interroge le mineur qui vient de proférer ce genre de mots, il est très surpris et affirme que cela n'a aucune signification - et il est manifeste que dans l'instant il ne le relie effectivement à rien. Ainsi, s'il y a échec total du refoulement, l'antisocial est néanmoins protégé au niveau de sa conscience par des mécanismes d'isolation qui fonctionnent à plein.

QUELQUES REMARQUES COMPARATIVES ENTRE DEUX EXPRESSIONS SYMBOLIQUES ANTISOCIALES

Particularité du code du tatouage antisocial

Ce qui étonne en premier lieu dans ce code, c'est la schématisation extraordinaire des signifiants. En caricaturant, le plus frappant est le fait que le tatoué antisocial s'empare d'un mot et le transforme en "un point, c'est tout" ; ou une expression en un système de points.

Tout se passe comme s'il s'agissait d'exprimer, mais le moins possible et de la manière la plus ésotérique qu'il soit. Il faut probablement voir là le caractère de l'expression du désir de dire quelque chose associé à la défense très forte de le garder pour soi, plus exactement en soi, comme s'il n'y avait pas "lieu de dire".

Pourtant, au-delà du caractère cryptographique auquel on aboutit, ceci ne suffit pas à rendre compte de la structure très spéciale du tatouage antisocial. Il faut peut-être admettre un bénéfice d'un autre ordre : celui de réaliser une tentative pour échapper à l'inévitable dichotomie du continu et du discontinu.

Je veux dire par là que le tatouage est un symbole ou un système de symboles mais que ce système, contrairement à tous les autres codes s'articule très exactement (peau limite de soi) à la limite du Moi et du non Moi.

C'est en ce sens qu'il est plus symbole (au sens étymologique) que signe. Il permet d'une certaine manière la con-fusion du ressenti et de son représentant en tentant d'ac-

commoder l'un à l'autre, voire de prendre l'un pour l'autre dans un rapport analogique et non arbitraire (comme dans le signe).

Le tatouage antisocial est un code comme nous l'avons vu, dérivé du langage. C'est donc à celui-ci qu'il peut être comparé. Mais ce que l'on peut constater c'est que le code du tatouage antisocial n'est pas une simple réduction

Mort aux Vaches
M A V
• • •

Il fait passer d'un code possédant la particularité d'une double articulation, le langage (cf. Martinet) à un code est n'est plus esquissé que les prémisses d'une simple articulation.

Le résultat est qu'il est absolument illisible de l'extérieur, pour quelqu'un qui n'en possède déjà pas le sens.

Il est évident qu'il y a ici un rapport à l'agressivité : lorsque les mineurs délinquants en la présence de l'éducateur ne parlent plus qu'en javanais (ce qui est inutile maintenant dans nos institutions puisque avec 70 à 80 % de maghrébins l'éducateur "normal" ne comprend pas ce qu'ils se disent entre eux). Il est évident qu'il y a une certaine jouissance de leur part à échapper à l'action de l'éducateur (et surtout au désir de contrôle tout puissant qu'ils lui prêtent et qui est en fait leur propre désir maniaque projeté).

LE LANGAGE ANTISOCIAL

Le langage conventionnel lui, oeuvre dans le discontinu. L'invariant ne peut être découvert dans la linguistique que par le jeu des substitutions (désignation des morphèmes, phonèmes...) Mais autour de ces invariants phonologiques, le discontinu in-

troduit du sens en ce qu'il marque la différence, l'opposition (caractère discret des éléments). Bref, le digital ne peut que renvoyer à la rupture première, qui renvoie elle-même à la parole de l'Autre (de Lacan), celle qui dit "Non, tu n'es pas Tout, car Tout n'est pas Tout

ou encore

"Tu ne fusionneras pas" marquant ainsi la limite du paradisiaque jardin maternel perdu à jamais.

Mais la tentation est grande, et particulièrement chez l'antisocial, d'enfreindre la loi et de tomber dans ce dernier péché. Mais probablement il sait aussi qu'il est capital... de sauver sa tête.

Le schizophrène traite des mots comme l'on traite les choses, je veux dire par là qu'il les manipule comme s'ils étaient ce qu'ils représentent. Mais ce faisant, il coupe le signifiant du signifié et jouant de ce seul signifiant, désarticule le sens, et déniant le différent, parvient à retrouver dans l'analogique de l'invariant le fusionnel d'avant la rupture, l'apparence d'une éternité que rien n'est venu casser. Le psychopathe, le tatoué, l'antisocial ou encore "le psychotatouantitout" n'est pas c'est évident schizophrène. Il respecte quoique d'aucuns puissent dire, l'Ordre, l'ordre des mots (il en est autrement des choses), mais avec une mauvaise volonté que trahit la duplicité de son discours. Lui, malade bien sûr, mais malade de la sainte frustration qui l'agite, s'attaque aux objets (*), s'attaque au langage, le désarticule, se l'approprie,

(*) Jean-Michel Labadie, L'Espace Meurtri. Le Dehors et le Dedans. Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 9, Printemps 1974.

le fait sien et in extremis, s'arrête au bord du non-sens. Il se soumet à la loi que porte le langage en lui-même, mais en se créant l'illusion que le langage lui appartient (comme tout d'ailleurs) et qu'il peut le tordre en tout sens. Il se l'aménage prouvant ainsi sa puissance et le transforme en un instrument à double face :

- de mépris pour le commun des mortels dont il ne tient pas à être compris puisque justement il s'agit de les tromper eux et la Loi qu'ils ont accepté - leur loi pour tout dire - ;

- de collaboration avec ses potes, mais une collaboration rivale 米 (: méfie toi des copains) ; une con-fraternité particulière, celle de la horde primitive (pote n'est autre chose que l'inversion - une fois de plus - de Tope - Oudin qui définit la tope en 1642 la définit comme le fait d'accepter l'enjeu de l'adversaire.

Ainsi, dans son javanais si particulier, l'antisocial croit qu'il peut muni du masque de la duplicité, en toute impunité des dieux, trancher dans le vif des syllabes et baliser son propre trajet. Ce n'est qu'à ce prix qu'il daigne faire son entrée dans la culture, qu'il daigne donc "parler".

Quant à écrire, cela lui réservera d'autres avatars car la loi se fait ici plus impérieuse, plus rigide et veut le contraindre, le soumettre, lui signifier sa folle vanité. Mais qu'importe l'écriture ! Pourquoi lâcher la proie pour l'ombre, pourquoi toujours se satisfaire de leurre. Loin de la voie du psychotique qui préfère les vessies aux lanternes, le psychopathe agit la pensée qui l'agite. Il transgresse plein de son Bon Droit, qui lui dit qu'il faut dévorer avant que de l'être, qu'il faut battre avant que d'être abattu (Mesrine !!). Son Bon

Droit, qui lui dit aussi que pour être au-dessus des contingences bassement matérielles, il faut au moins être Dieu et qu'à Dieu alors, rien ne saurait se refuser.

Mais peut-être aussi de la nuit des temps, Prométhée a-t-il pu téléphoner pour le prévenir que l'on ne défie pas en vain les dieux et que l'usurpation se paie d'un lourd tribut.

Mais le délinquant ne revendique pas, ne revendique jamais . Il prend, attendant d'être pris. Serait-ce le seul dieu conscient de son imposture ? Que non pas, Tout Puissant jusqu'au bout, il se trace son Destin, celui qu'il a toujours eu dans la peau, et il se dicte que quelque part une "enceinte" l'attend avant qu'un jour il ne tombe pour la dernière fois. Dans certains cas, il fera auparavant le détour du côté des faiseurs de Nirvâna, manière de prendre un acompte.

Le délinquant n'écrit pas de slogans sur des banderolles pour manifester comme les (autres) homosexuels, le MLF ou les syndicats. Il se pointe un certain nombre de choses qu'il dit avec un corps symboliquement mutilé et le plus souvent avec des cicatrices réelles. Il fusionne avec son dire qui ne dit pas rien puisque articulé mais inintelligiblement. Il faut préciser que le langage, pour ne point l'avoir châtié, il l'a sérieusement mis à mal (ce qui prouve que chacun a sa technique pour manier le baston
la

Le problème du délinquant transparaît à son "dire blessé" qui nous signifie toujours et encore "qu'il va se faire piquer" (dans un des sens quand ce n'est les trois à la fois) :

- se faire prendre (sexualité ou police ?)
- se faire tatouer

- se droguer (toxico ou médecine des urgences ?).

On comprend que ce précaire équilibre ne peut s'établir que sous le signe de la compulsivité ("démoniaque" est le mot), d'une lutte dynamique qui le maintiendra à mi-chemin d'une "affolante" fusion sur laquelle il a mis une croix (plus de souffrance ?), mais aussi de la frustration insupportable occasionnée par la rupture à l'objet (d'amour, la déchirure irréparable (alors pourquoi attendre de lui qu'il "répare") d'une peau commune à sa mère et à lui.

AU PLAN DU CONTENU

Le contenu latent des tatouages aussi bien que du langage, traduit toujours chez l'antisocial l'oeuvre de la pulsion de mort et la désintrécation des pulsions sexuelles et agressives.

- Il entretient dans l'acte réitératif que constitue le tatouage une relation à son corps de type sado-masochiste et pervers. Les fantasmes sado-masochistes apparaissent aussi si l'on se livre à une étude sémantique des mots (notamment étymologique).

- Il projette sur autrui ses fantasmes de destruction (Ex.: tatouage de l'oeil du "tueur" - retournement du regard de l'autre) mais par un mécanisme d'identification à l'agresseur, il scelle son propre destin en se condamnant à la souffrance et à la mort. (Ex. : Analogie des expressions verbales "il est tombé", "ils l'ont mis au trou" et le pictogramme :

"Seul entre 4 Murs" ("entre quatre planches ?)

Enfin, je ne voudrais pas clore ce chapitre sans citer Jean-Michel Labadie dans son article L'espace meutri : "Le délinquant est donc "marqué" et se vit toujours comme récidiviste, poursuivant sans cesse le même discours."

Chapitre IV

LA PULSION DE MORT

CHAPITRE IV

LA PULSION DE MORT

INTRODUCTION

Qui côtoie les délinquants est confronté au problème de l'agressivité (voire parfois de l'agression). Elle transpire déjà nettement au travers de leurs tatouages :

. . . Mort aux Vaches

. . . ou . . . . J'emmerde la Justice

Ou bien dague dessinée sur les avant-bras.

Il était pour moi intéressant d'essayer de faire le point sur l'agressivité ou l'agression en confrontant des points de vue différents ou convergeants mais surtout émanant de perspectives différentes.

Pour moi, le point de départ se situait dans le fait que l'activité d'Eros est une activité unifiante, une activité de liaison ; l'activité de Thanatos est désorganisatrice, déliante.

Mais il m'a semblé nécessaire de revoir quel était le cheminement de la pensée de Freud sur ce sujet.

J'ai ensuite eu l'idée de comparer la perspective freudienne à celle d'un éthologiste tel que Lorenz (L'Agression). Je n'ai pas choisi Lorenz au hasard, car outre son ouvrage sur la question, il s'était interrogé sur les apports de la psychanalyse sur ce sujet. J'ai donc repris son interrogation. Enfin, j'ai comparé ces deux points de vue à un troisième, celui de Montagner qui s'intéresse au comportement du petit de l'homme en employant des méthodes éthologistes.

L'idée de cette comparaison peut paraître baroque, mais elle part de la contradiction suivante :

- que les tatouages constituent de véritables signaux pour les autres congénères;
- qu'ils provoquent un comportement différent :

a) suivant que l'interlocuteur se considère de la même "espèce" que le tatoué (parce qu'il porte lui aussi des tatouages antisociaux).

b) suivant que l'interlocuteur se considère d'une autre "espèce" (méfiance-xénophobie).

(C'est à dessein que j'emploie une terminologie amusante pour démystifier par avance toute extrapolation excessive).

Enfin, parce que dans nos institutions où nous regroupons des délinquants, nous induisons des comportements au sein de groupe (ou de groupe) particuliers qui pourraient se rapprocher de phénomènes éthologiques.

Je pense notamment au phénomène de combat (rixe), de domination (caïdat), de comportement face à l'agresseur...

... etc. (du processus défensif d'identification à l'agresseur qui explique le caïdat). Je commencerai donc par l'interrogation de Lorenz sur le point de vue freudien.

(*) Je pense que le fascisme qui sévit dans les bandes de délinquan s'explique par ce mécanisme d'identification à l'agresseur, ré percuté tout le long de la structure hiérarchique. Je rapproch le fait des petits qui "s'écrasent" et préfère brimer ceux plu faibles, des Kapos qui dans les camps nazis avaient des attitude exactement calquées sur les S.S., alors qu'ils étaient eux-mêmes des détenus.

I - L'AGRESSION

(empruntée au titre de Lorenz)

La démarche de Konrad Lorenz

Konrad Lorenz part de la constatation suivante : "Considérant la situation en tant qu'être humain personnellement en jeu, on croit faire un mauvais rêve et on a peine à voir dans l'agression, autre chose que le produit pathologique de notre vie culturelle et sociale à son déclin".

Ainsi, Lorenz est amené (encore qu'il précise que la chose n'est pas aussi claire que cela) à prendre le contrepied de certaines hypothèses sur l'agressivité. Il dit ainsi de Freud sur ce problème :

"Je m'attendais à des divergences infranchissables en ce qui concerne la notion de pulsion de mort, qui, selon une théorie de Freud, serait, en tant que principe destructeur, diamétralement opposé à tous les instincts conservateurs de la vie. Aux yeux du physiologiste du comportement, cette hypothèse étrangère à la biologie ne paraît pas seulement inutile mais fausse".

A la suite de cette réflexion, j'ai personnellement eu la curiosité de rechercher ce qu'il en était de l'agressivité dans l'oeuvre de Freud. (Cf. Laplanche et Pontalis plus les références dans la bibliographie).

Il y a eu tout d'abord plusieurs remaniements de la pensée de Freud, et il faut envisager la place que tient l'agressivité dans les diverses conceptions freudiennes. Ce n'est d'ailleurs pas un mince travail que de suivre pas à pas les

progrès de la conceptualisation freudienne : 1915 in Pulsions et Destins des Pulsions : 1ère théorie des Pulsions

"Sur ce point, ce que la biologie nous apporte ne contredit assurément pas la séparation des pulsions du moi et des pulsions sexuelles. La Biologie nous enseigne que la sexualité ne saurait être mise sur le même plan que les autres fonctions de l'individu, car ses tendances dépassent l'individu et ont pour fin la production de nouveaux individus, c'est-à-dire la conservation de l'espèce".

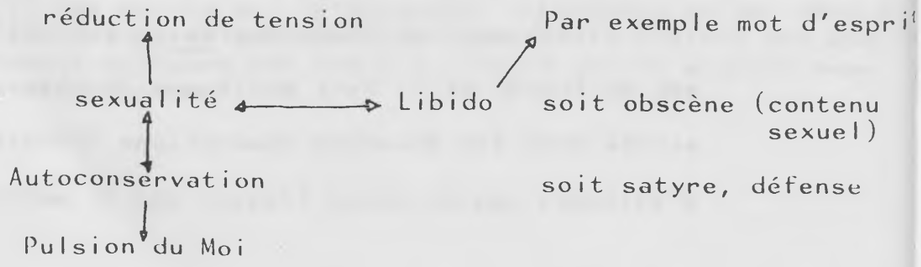
Mais malgré les mêmes bases si l'on peut dire, c'est probablement ici que se divise la pensée de Freud et celle de Lorenz. Elle ne porte pas sur le même objet d'étude. C'est ici que l'on perçoit très nettement que Freud situe le problème des pulsions à un niveau **Intrapsychique** alors que Lorenz le fait découler du sens général de l'évolution. Ainsi, même dans cette première perspective, l'on associerait volontiers sexualité conservation de l'espèce, pulsion de vie, et ce serait une erreur car Freud ne raisonne pas comme un éthologue, mais beaucoup plus comme un physicien (Helmotz).

Il faut articuler cette première perspective.

Pulsion sexuelle (instinct) — Pulsion du Moi (instinct)

avec Principe de Constance, Principe de Plaisir, de Nirvâna.

On peut aussi traduire ce schéma de la manière suivante :



"Dans ce cadre théorique, l'explication de conduites ou de sentiments aussi manifestement agressifs que le sadisme ou la haine par exemple, est cherchée dans un jeu complexe des deux grands types de pulsions. La lecture de Pulsions et Destins des pulsions montre que Freud a à sa disposition une théorie métapsychologique de l'agressivité. L'apparent retournement de l'amour en haine n'est qu'une illusion ; la haine n'est pas un amour négatif ; elle a sa genèse propre dont Freud montre toute la complexité, la thèse centrale étant que "les véritables prototypes de la relation de haine ne proviennent pas de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation" (Laplanche et Pontalis).

Dès lors, la manifestation la plus claire au niveau clinique de l'agressivité nous semble bien être le résultat de ce que Freud nomme Pulsion d'emprise.

"Freud entend par là une pulsion non sexuelle qui ne s'unit que secondairement à la sexualité et dont le but est de dominer l'objet par la force".

On voit là qu'il serait pour le moins réducteur et simpliste de réduire les conduites agressives à une pulsion de destruction ou d'autodestruction (retournement sur soi) que Freud précise néanmoins dans certains de ses textes.

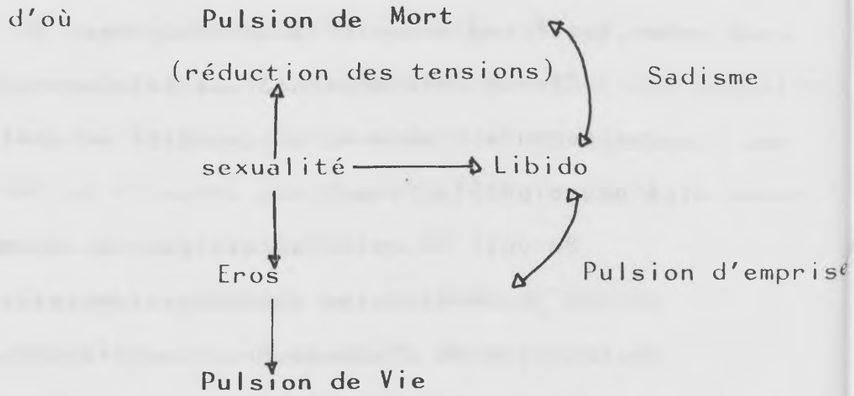
Il est important de noter dans un premier temps la fonction dynamique et positive de la pulsion d'emprise : elle est d'emblée dirigée sur l'objet extérieur et constitue le seul élément présent dans la cruauté originaire de l'enfant. L'origine de la cruauté infantile est rapportée à une pulsion d'emprise qui n'aurait pas originellement pour but la souffrance d'autrui, mais simplement n'en tiendrait pas compte (phase antérieure

aussi bien à la pitié qu'au sadisme).

Dans une deuxième perspective, Freud, qui a quand même eu du mal à articuler ce concept d'agressivité notamment à travers le sadisme et le masochisme (en relation avec actif-passif) va reprendre le problème.

Le schéma (1920) devient dans Au-delà du principe de Plaisir :

"D'après la théorie d'Henry Hering, deux groupes de processus opposés se dérouleraient dans la substance vivante : processus de construction (assimilation) et processus de destruction (désassimilation). Devons-nous identifier avec ces deux orientations des processus vitaux les activités opposées de nos deux ordres distincts : instinct de Vie et instinct de Mort".



Cette nouvelle perspective permet une étude plus fine du sadisme et du masochisme.

Freud dit : "Ne sommes-nous pas autorisés à admettre que ce sadisme n'est, à proprement parler, qu'un instinct de mort que la libido narcissique a détaché du Moi et qui ne trouve à s'exercer que sur l'objet ? Il se mettrait alors au service de la fonction sexuelle ; dans la phase d'organisation orale de la

libido, la possession amoureuse coïncide avec la destruction de l'objet (hypothèse reprise en compte par Mélanie Klein); plus tard, la tendance sadique devient autonome et, finalement, dans la phase génitale proprement dite, alors que la procréation devient l'objectif principal de l'amour, la tendance sadique pousse l'individu à s'emparer de l'objet sexuel et à le dominer dans la mesure compatible avec l'accomplissement de l'acte sexuel".

En ce qui concerne le masochisme, il nous semble que ces quelques lignes choisies dans "Pulsions et Destins des Pulsions" sont relativement claires :

"Une fois qu'éprouver de la douleur est devenu un but masochiste, le but sadique consistant à infliger des douleurs peut aussi apparaître, rétroactivement : alors provoquant ces douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant... naturellement on jouit... non de la douleur elle-même, mais de l'excitation qui l'accompagne.

Pour en finir avec le problème de l'agressivité et pour en laisser une forme extrêmement condensée, nous reprendrons quelques lignes de Freud à ce sujet dans Les nouvelles conférences sur la Psychanalyse (1932). Elles permettent de voir comment s'articule dans la pensée de Freud le phénomène de compulsion, de répétitivité, la pulsion de mort autodestructrice ou destructrice, la pulsion d'emprise et l'agressivité.

Il faut appréhender le phénomène compulsif de répétition sous un double pôle :

a) l'un à mettre en rapport avec le fait de vouloir s'approprier, dominer, maîtriser un événement nouveau (vécu parfois

trauma) à mettre en liaison avec la pulsion d'emprise.

b) L'autre, à l'opposé, dérivant de l'essence même conservatrice selon Freud de l'instinct : vouloir retrouver à tout prix un état antérieur que Freud décrit sans tension car inorganique. Ces forces constamment à l'oeuvre dans le processus de vie ne se manifeste par rien de "visible". "Elles agissent en silence..." et Freud dans leur caractère désorganisateur et invisible "... leur prête un caractère démoniaque".

Freud, dans ses derniers écrits, en vient à repréciser comment la pulsion sexuelle, l'Eros prend le relais de la pulsion de mort, destructrice (définie ci-dessus) : Freud : "Nous admettons l'existence de deux instincts fondamentaux, en laissant à chacun d'eux son but propre. C'est aux travaux futurs qu'il appartiendra de démontrer comment ces deux instincts se confondent durant le processus de la vie, comment la pulsion de mort en vient particulièrement dans les cas où elle se manifeste au dehors sous forme d'agressivité, à seconder les desseins de l'Eros".

Voilà brossés à grands traits les quelques concepts successifs d'une "agressivité" prise dans un ensemble conceptuel beaucoup plus large. C'est une pensée (celle de Freud) difficile à suivre dans tous ses détours, qui peut nuire grandement à la clarté de l'exposé.

LORENZ : Il en est tout autrement de l'exposé de Lorenz que nous allons aborder maintenant. Mais, justement, il nous semble qu'il y a quelque chose de typique chez Freud, dans cette perspective très "intra-psychique", de s'affronter à la difficulté quasi insurmontable de s'attaquer à "'l'indiscernable", c'est-à-dire à l'Inconscient et non à des faits objectivement observables (éthologie).

A l'opposé presque de la démarche de Freud (ce qui ne veut pas du tout dire que leur thèse soit contradictoire) Lorenz apporte sa solution au problème de l'agressivité en le resituant dans le contexte global de **l'évolution des espèces**, dans une perspective éminemment darwiniste.

Loin d'être un épiphénomène, l'agressivité n'est qu'un des caractères issus des deux grands axes qui sous-tendent l'évolution :

La * Conservation de l'espèce
* Les caractères de Mutation

procédant à la sélection naturelle

a) Conservation
b) Mutation
c) Sélection
d) Adaptation

} = Evolution

Visant à une adaptation constante et toujours meilleure d'une espèce donnée.

Aussi, si les cichlides (poissons de corail) ont de si belles couleurs et de si belles nageoires, s'il est difficile de rencontrer dans certaines espèces de ces poissons (faits existant chez d'autres animaux) plus d'un exemplaire par niche écologique, ce n'est pas un effet gratuit de la nature, c'est que cela a un sens. En fouillant cet exemple étudié dans les deux premiers chapitres, Lorenz articule des caractères procédant d'une mutation génétique (belles couleurs, etc.) avec des qualités inhérentes à la conservation de l'espèce. Il se trouve que ces couleurs sont d'une très belle condensation des deux points de vue :

* N'oublions pas que la mutation intervient au hasard, et

et que la compétition issue de la sélection naturelle, se chargera de mettre les mutations "inintéressantes" de côté. (Elle permet même d'en conserver d'absolument neutres- queue droite ou en cor de chasse du chien - sans importance).

* Les couleurs vives de ces poissons interviennent comme des affiches colorées tenant à l'écart (prévenant si l'on se place dans l'optique de l'inhibition) les concurrents... non pas d'une autre espèce, mais de la même espèce.

Ainsi, Lorenz, dans son chapitre III A quoi le Mal est-il bon, nous dit :

La lutte en premier lieu est concurrence entre prodes parents (p. 33).

"Le profane se laisse facilement tromper par la presse et le film, tous deux avides de sensation... Il n'y a pas longtemps, on a pu voir sur l'écran un tigre du Bengale combattre un python et immédiatement après un crocodile. Je peux affirmer à bon escient que pareille chose n'arrive jamais dans des conditions naturelles. Quel intérêt aurait l'un de ces animaux à détruire l'autre ? Aucun d'eux n'intervient dans les interêts vitaux des autres".

Bien sûr, il existe une agressivité interespèce , mais pas plus que ne le veulent les lois qui régissent l'équilibre écologique. Dans ce cas interespèce, le meurtre n'est jamais gratuit et il n'intervient jamais sans le besoin c'est-à-dire la faim. Peut-on encore parler à bon escient d'agressivité ?

Ainsi, les causes d'agressivité les plus fréquentes ne sont pas interespèces , mais intra-espèces. Mais selon la question de Lorenz "Pourquoi donc ?" Voici sa réponse :

"Celui qui a contemplé une fois, émerveillé,le grouillement

de vie sur un récif, en sait quelque chose. Or chacun de ces poissons a intérêt à ne voir aucun autre poisson de la même espèce (pour des questions de nourriture, c'est-à-dire de survie) s'établir dans son petit domaine. Les "spécialistes" d'autres professions, par contre, ne font pas plus de tort à la bonne marche de ses affaires que, dans un village, un médecin à celles d'un mécanicien".

On comprend donc tout à fait le rôle des couleurs, destiné à se reconnaître entre poissons de même espèce.

Outre la pratique de protéger ses petits contre toute attaque (de toute espèce) on s'aperçoit donc à lire Lorenz que l'agressivité est surtout le fait de congenères entre eux... et pourtant, à la base du comportement agressif, le même fondement, la Conservation de l'Espèce.

Mais l'on voit ici se profiler le problème essentiel de l'agressivité intraspécifique.

Qu'en adviendrait-il, si parallèlement à l'agressivité, n'existaient pas de puissants moyens d'inhibition ?

- La destruction entre congénères, ce qui ne constituerait pas le but essentiel de la conservation de l'espèce. D'autant plus que Lorenz montre qu'une certaine spontanéité de l'agression est à mettre en relation avec certains stimuli déclencheurs. Je cite Lorenz :

"La combativité de l'animal en question atteint son maximum dans le lieu qui lui est le plus familier, c'est-à-dire au centre de son territoire. Autrement dit, les seuils des stimuli qui déclenchent le combat sont les plus bas là où l'animal se sent le plus en sécurité, et où son agressivité est le moins contrariée par une tendance à la fuite".

Encore qu'ici, Lorenz introduit déjà une idée d'inhibition

qui se traduit certainement dans l'action par un point d'ambivalence où l'animal hésite entre attaquer (pour défendre le territoire) et fuir.

Il est tout à fait notable que Lorenz donne à ce sujet deux véritables tables de lecture d'interaction d'attaque et de fuite lisibles dans les attitudes posturales suivant une gradation, sur l'exemple du chien et de l'oie cendrée. Il n'est pas du tout exclu que le vis-à-vis de l'animal ne sache lire dans les attitudes de son congénère aussi bien que Lorenz ou que nous... d'autant qu'il a été mis en évidence sur certaines espèces que le phénomène était accentué par certaines odeurs spécifiques. Ainsi, un animal est en mesure par tout un tas de signes-stimuli (couleur, odeur, position, etc...) de savoir quel est "l'état d'âme" du congénère.

C'est sur ce substrat que se constitue très souvent tout un code de ritualisation où il est bien difficile de discerner l'ontogénétique du phylogénétique.

Ces rites (présentés aux chapitres VI, VII, VIII) ou ces signes-stimuli (race de dinde qui tue ses petits si rendue sourde elle ne peut entendre les piaillements en même temps que les voir) ont pour fonction de provoquer des mécanismes physiologiques puissants qui stoppent net l'agression.

Il faut concevoir l'inhibition comme un processus en feedback de rééquilibration. L'agressivité liée à la fonction de reproduction permettra à l'animal le plus fort, le plus compétitif de prendre le pas sur un autre, lors de l'accouplement visant à perpétuer l'espèce.

Mais le "perdant" ne mourra pas pour autant. Le combat n'est réel et donc dramatique (agi) que lorsque le hasard réunit deux animaux à première vue de même force. Seul le combat

sélectionnera. Mais la plupart du temps c'est sur un mode quasi symbolique, aux travers de rituels, que s'organisera la rencontre. Au sens littéral, l'un re-connaîtra la prédominance, et donc le droit de l'autre. Il est d'ailleurs tout à fait troublant de constater que pas une fois autant chez les poissons Cichlides, que chez les Cerfs, l'un des animaux par exemple le plus faible n'attaquera avant la fin du rituel, profitant par exemple du corps exposé du partenaire durant sa danse... Pourtant, chez les Cichlides, une des passes consiste à se précipiter sur le flanc offert du congénère pour s'arrêter in extremis.

La ritualisation n'est pas la seule manière de "canaliser" l'agressivité. Il existe aussi ce que Lorenz appelle la réorientation de l'agressivité... Dans des couples, l'un des congénères la plupart du temps le mâle "s'en va passer sa sainte fureur"... sur un autre voisin qui passe par là et n'a rien à voir avec l'affaire. (Poissons Cichlides, certains oiseaux...).

Je cite : "Partout où s'observent ces rites d'apaisement nouvellement réorientés, le cérémonial est lié à l'individualité des participants. L'agressivité d'un individu déterminé est détournée d'un autre individu aussi déterminé que le premier, tandis qu'aucun frein n'est mis à la décharge de cette hostilité sur tous les autres congénères. Ainsi naît la distinction entre l'ami et l'étranger et apparaît, pour la première fois, le lien personnel entre deux individus. A l'objection que les animaux ne sont pas des personnes, je répondrai que la personnalité commence précisément là où, de deux individus, chacun joue, dans le monde de l'autre, un rôle qui ne peut être assumé facilement par un autre congénère. Autrement dit, la personnalité commence là où naît, pour la première fois, l'amitié personnelle.

Ce phénomène de réorientation est très important, car c'est là dessus que se fonde la séparation entre "une bande anonyme sans amour" genre banc de poissons et le lien qui unit le jar et sa femelle ou bien le véritable clan familial que constitue l'espèce des rats. Le banc compact composé d'individus à mentalité grégaire et rangs serrés n'a d'autre fonction que de dissuader un éventuel prédateur plus puissant mais qui se laisse leurrer par l'effet de masse. Mais c'est au détriment d'autres capacités, celle par exemple d'échapper à la loi du groupe. Il faut une folle témérité (ou plutôt une désorganisation totale par exemple être décérébré) à un individu, pour ne plus tenir compte du groupe et s'éloigner du champ d'attraction du groupe.

C'est chez les leaders que le comportement est le plus ambivalent. Leur conduite est faite d'avancées et de brusques replis. l'agressivité intra-spécifique est ici minimum. Il n'y a pas de territoires, les individus en sont à se toucher. Mais un individu en vaut un autre, et il n'y a émergence d'aucun lien, c'est-à-dire d'aucune individualité.

A l'opposé, le clan familial des rats. Les étapes sont, si l'on met des rats et rates ensemble :

1) Formation d'un couple dominant qui donc se reconnaît puis chasse ou détruit sur son territoire tous les autres.

2) Copulation et formation d'une famille aux liens très serrés et amicaux "très sociables" et hautement ritualisé inhibition agression intra-spécifique.

3) Lutte avec acharnement contre toute intrusion de rats étrangers dans le clan (se reconnaissent à l'odeur spécifique, agression maximum).

Nous passerons sans transition de Lorenz à Montagner car

nous sommes à n'en pas douter sur le même terrain, c'est-à-dire une méthodologie purement éthologiste, au service de l'étude des communications infra-langages chez le Petit de l'Homme. Plus exactement, Montagner et son équipe travaillent sur l'ontogenèse des communications interindividuelles dans des sociétés animales (sociétés d'insectes en particulier - les abeilles - et de petits mammifères, et depuis 1970, chez les jeunes enfants.

Montagner précise que la sociologie animale, domaine habituel de ses recherches, l'a naturellement orienté vers l'étude:

* des dominances et de la hiérarchie sociale;
* des supports physiologiques du statut social (au sens éthologique);
* des systèmes de communication non verbale (le système gestuel: les séquences de mimiques, postures et gestes ; le système chimique : la discrimination d'odeurs spécifiques pouvant avoir les fonctions des phéromones animales. Les jeunes enfants savent reconnaître le tricot de leur mère entre plusieurs tricots ;
* rôle de ces systèmes dans l'ontogenèse et la socialisation du jeune enfant.

Méthodes

I - Mise en évidence et analyse des communications gestuelles

Tout en dressant le répertoire moteur (l'éthogramme) des enfants par l'observation en continu, sont analysées surtout les séquences qui expriment et provoquent l'apaisement, la sollicitation, la menace et l'agression. Pour cela :

- une caméra 16 mm, derrière une vitre sans teint, permet de filmer les relations entre enfants dans la quasi-totalité de la salle de jeux. Analysé ensuite à la visionneuse image par

image, le film permet de :

- dégager les mécanismes de comportements difficiles à déceler par la simple observation parce qu'ils sont fugaces ou complexes (déclenchement et entretien d'une sollicitation, signaux de menace qui annoncent l'agression, redirection de l'agression ou de tout autre comportement, activités de substitution..)
- Suivre intégralement l'évolution des relations interindividuelles en fonction du temps réel.

II - Mise en évidence des phénomènes de dominance et de "leadership"

Par leaders sont désignés les enfants dont la présence et les activités provoquent le plus souvent l'attraction et l'approche des autres enfants. Ils sont les plus imités et suivis. (Comme objets de compétition ont été choisis des ours en peluche à la crèche et des chocolats à l'école maternelle).

III - Les mesures physiologiques

Les urines des enfants sont recueillies à heures fixes de 5 à 7 fois par jour. Les dérivés de certaines hormones (17 - Cétostéroïdes et 17 Hydroxycorticostéroïdes ou 17 OHCS) sont dosés au moyen de méthodes photométriques classiques. Des correspondances sont ensuite recherchées entre les variations des courbes circadiennes de ces hormones et le statut social (dominé, dominant, leader) des enfants.

Résultats

I - Les dominances et l'échelle sociale

Type 1 : enfants leaders

*Fréquence des actes d'apaisement Rapport 1
Fréquence des actes d'agression

- Gestualité variée et signifiante (ritualisée)

- Menaces ritualisées ; agressions brèves et ritualisées.

Type 2 - enfants dominants mais non leaders

Rapport 1

- Gestualité abondante mais désordonnée et non signifiante (non ritualisée)
- Peu de menaces ritualisées. Agressions violentes et fréquentes.

Type 1	Type 2
* Sont des pôles d'attraction	* Ne sont pas des pôles d'attraction.
* Conduisent les poursuites ludiques	* Ne conduisent pas les poursuites ludiques.
* Sont des initiateurs d'activités communes	* Ne sont pas des initiateurs d'activités communes.
* Sont imités	* Sont rarement imités.
* Préséances plus fréquentes dans les situations de compétition que les enfants de type 2.	

(Il est possible de la même manière de construire une grille Enfant Type 3).

II - La physiologie surrénalienne

Les enfants craintifs et dominés (type 3) ont des pics circadiens des 17 OHCS beaucoup plus élevés que ceux des leaders (type 1). Leur taux de leur 17 OHCS reste important à tous les moments de la journée après le pic matinal. Les résultats montrent que les courbes des learders sont régulières d'un jour

à l'autre avec un pic circadien le plus souvent situé vers 11 h. Le taux de leur 17 OHCS au moment du pic est peu élevé et ne dépasse pas 0,30 mg pour 100 cc d'urines à l'exception de certains lundis. En revanche, les courbes des enfants qui dominent par leur agression (type 2) sont très fluctuants d'un jour à l'autre ; le pic circadien est aussi toujours plus élevé que celui des leaders. Enfin, le lundi, jour de rentrée à la crèche, après un week-end passé en famille, leur courbe est beaucoup plus souvent fortement synchronisée que celle des leaders.

III - Les mécanismes rituels liés aux communications

Les rituels d'apaisement

A l'exception des enfants de type 2, les autres, y compris les petits de 20 à 24 mois, répondent à la menace par des séquences d'apaisement très caractéristiques. Ce type de comportement désamorce la menace et canalise donc l'agression. Nous retrouvons là un comportement que Lorenz avait particulièrement vu. Tout comme le suivant :

La Redirection de l'agression

L'agression peut être déclenchée par de nombreux facteurs : l'absence de réponse à une séquence apaisante ou à une sollicitation, le refus d'une sollicitation, le refus d'un objet ou d'une situation convoités, les pleurs... etc. Mais lorsque deux enfants sont liés, l'agression est redirigée sur un autre dans 80 % des cas.

Exemple : Franck (leader) monte sur le dos de Bruno (dominant par agression) qui s'effondre. Il se relève et sollicite son ami Emmanuel (autre leader) par la posture, le geste et la parole pour remplacer Bruno. Emmanuel ayant refusé, Frank frappe

et pousse Bruno. Il se tourne ensuite vers Emmanuel en souriant et tend le bras. Ce dernier prend la main de Franck et s'éloigne avec lui.

La redirection de l'agression est un mécanisme rituel important qui permet donc de préserver les liens pré-établis et d'établir ou continuer une interdiction avec un partenaire privilégié. Plus l'enfant a un répertoire riche en actes apaisants et ritualisés, plus l'agression redirigée est elle-même ritualisée.Le mécanisme prévient aussi les agressions entre individus de la même espèce ou partenaires privilégiés chez certaines espèces comme on l'a vu avec Lorenz.

En guise de Conclusion...

Aussi bien chez Lorenz (ou Montagner) que chez Freud, l'agressivité est un processus positif. Pour Lorenz, il débouche en effet sur un comportement en relation directe avec la Conservation et l'amélioration de l'Espèce.

Freud note qu'à un stade infantile l'agressivité qui n'est encore que pulsion d'emprise est une tentative de s'emparer et de maîtriser le réel. L'agressivité la plus souvent dénoncée est celle qui débouche sur l'agression. Elle s'adresse aux congénères et donc inverse la finalité de cet instinct puisqu'elle va à l'inverse de la Conservation. Peut-être ici, Freud et Lorenz se démarquent-ils l'un de l'autre. Ce qui n'est qu'un avatar pathologique chez l'un (Lorenz) dû à un dysfonctionnement des mécanismes inhibiteurs, pourrait être en rapport avec une tendance fondamentale (retrouver un état inorganique sans tension) au sein des processus de vie (Freud). L'agression ne serait que le résultat comportemental d'une partie d'un instinct

invisible et "démoniaque" poussant à la destruction. Cette pulsion projetée à l'extérieur se choisit un objet d'agression. Ce n'est que dans le cas où l'agressivité, partiellement pulsion de mort, se lie à la libido de la pulsion sexuelle, que se réalisent les avatars que sont le sadisme et le masochisme secondaire.

Au travers de plusieurs cas de ma pratique clinique personnelle en tant qu'éducateur (je m'occupe depuis 10 ans d'adolescents délinquants dont certains sont particulièrement agressifs), j'ai appris que des enseignements sont à tirer des deux perspectives, aussi bien éthologique que psychanalytique (et là, je pense au-delà de Freud qui permet de mieux appréhender toutefois sadisme et masochisme et automutilation,à Mélanie Klein et particulièrement à Winnicot.

D'un point de vue psychopathologique, Lorenz et plus précisément Montagner montrent que la perturbation des mécanismes inhibiteurs tient à la non-reconnaissance de certains signes, un peu comme si certains codes gestuels, mimiques, gestes d'apaisement... etc., n'avaient pas été intégrés. Or Wallon a noté que probablement cette communication "intuitive" (voir Revue Enfance - Spécial Wallon) devait s'appuyer pour être intégrée sur une expérience intense de communication corporelle (mimique du visage, tonus, attitude) avec la mère. Cette "socialisation" au sens du latin "socius" : aide associée, s'affine encore à l'âge des premiers contacts sociaux avec le lien (titre d'un chapitre de Lorenz) avec des enfants. A l'origine de la socialisation de l'enfant, il faut qu'il y ait eu ce substrat.

Il est notable que Lorenz impute le danger de la pathologie de l'agressivité chez l'homme à un décalage entre ce que lui

autorise sa pensée conceptuelle (créer des armes de plus en plus perfectionnées) et la maîtrise morale de ces actes dans un dialogue avec lui-même le faisant déboucher sur "la responsabilité raisonnable". Apparemment, l'homme est plus avancé sur le premier point que sur le second, ou pour être plus exact, il faut que là aussi, l'homme soit capable de combler le vide de ce décalage par sa capacité à fantasmer. (Il y aurait là un décalage entre réel et possibilité à symboliser).

Je voudrais mettre ici, pour rendre cela plus explicite, deux citations de Lorenz côte à côte :

"On serait presque tenté de croire que chaque présent que la pensée conceptuelle donne à l'homme, se paie inévitablement par un mal dangereux qui en est la conséquence directe. . . . .

. . . . la distance à laquelle les armes à feu sont efficaces, est devenue suffisamment grande pour que le tireur soit à l'abri des situations stimulantes qui, autrement, activeraient ses inhibitions contre le meurtre. Les couches émotionnelles profondes de notre personne n'enregistrent tout simplement pas le fait que le geste d'appuyer sur la gâchette fait éclater les entrailles d'un autre humain".

Que nous voilà proches du problème de notre psychopathe avec son inhibition totale non pas de son agressivité mais de sa capacité à fantasmer et du prétendu court-circuitage qu'il opère par le passage à l'acte ?

Si l'on ne parle pas en terme de fantasme mais d'Image Mentale et que l'on adopte le point de vue piagétien que cette représentation est un raccourci d'action intégrée qu'il n'est plus besoin d'agir dans la réalité, et que ce processus représente une singulière économie d'énergie, alors l'on pourrait

admettre en transposant au domaine affectif que le fantasme agressif n'étant pas, c'est parce qu'il n'a pu ou n'a pas été suffisamment manipulé par cet individu durant l'histoire de son enfance.

Nous voyons là que nous ne sommes plus très loin de la pensée kleinienne et en particulier de Winnicot qui affirme avec force dans Processus de maturation chez l'enfant que dans dans ce cas, la seule voie thérapeutique c'est au cours de l'instauration d'un transfert positif, permettre l'émergence de l'agressivité ; et que le sujet puisse l'agir, afin :

1) De la reconnaître à l'oeuvre et qu'il puisse ainsi la démêler du fantasme d'omnipotence dans laquelle elle est imbriquée.

2) Qu'il est possible de faire oeuvre de "réparation", c'est-à-dire d'unifier l'objet à la fois d'amour et de haine (auparavant clivé) et donner lieu ainsi à la pensée et au comportement ambivalent.
(L'ambivalence est définie par Lorenz comme une conduite agressive tempérée par l'inhibition).

Cette voie thérapeutique est possible à la seule condition d'assurer à l'intéressé une sécurité absolue qui lui garantisse que jamais il ne perdra l'objet, quelle que soit la force de sa haine.

C'est cette manipulation de la pensée et surtout sa traduction dans la réalité de l'acte agressif lié au sentiment de sécurité, qui permettra progressivement à l'individu d'intégrer et donc d'inhiber son agressivité. Il ramènera celle-ci de l'action directe au scénario imaginaire dramatique constituant son fantasme agressif.

Mais jusqu'à quel âge sera-t-on en mesure de donner un sentiment de sécurité absolue dépourvue de toute angoisse,face lui agissant son agressivité à notre égard ? Il faut compter avec la violence du contre-transfert d'autant que nous nous sentirons en danger... car si l'enfant ou le jeune adolescent peut peu, il en va tout autrement du grand adolescent en passe au moins en partie pour cette raison essentielle, de se structurer dans la psychopathie.

II - DES ASPECTS POSITIFS DE LA TENDANCE A LA COMPULSIVITE ET DE LA PULSION DE MORT

Ce qui m'est apparu intéressant dans la position de Nathalie Zaltzman sur la pulsion de mort qu'elle expose dans son article, La Pulsion anarchiste (*), c'est qu'elle tente de dégager de la position freudienne (à vrai dire complexe) une dimension d'ordinaire occultée.

Pour résumer la position freudienne, nous retiendrons, extrait de son article :

Le Problème économique du Masochisme (PUF, p. 291) :

"La libido rencontre dans les Etres Vivants (pluricellulaires) la pulsion de mort ou de destruction qui y règne et voudrait mettre en pièces cet être cellulaire... La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance".

En contrepoint de cette position, Nathalie Zaltzman nous précise :

"Parler d'une pulsion de mort unique, aveugle, mortifère, liée exclusivement au destin oedipiennement daté et anti-daté des pulsions libidinales, ne fonctionnant que dans une seule direction - contre la vie - me paraît trahir l'importance de ce concept et l'étendue du fonctionnement de cette catégorie pulsionnelle. A côté de ce qu'on entend habituellement sous ce terme, soit un courant d'énergie libre accomplissant par décharge directe la suppression de toute tension et instaurant ainsi au moins momentanément une suspension de vie, soit sous forme d'énergie liée accomplissant par des actes courants agressifs

(*) in Topique, n° 24, 1979.

et auto-agressifs sa mission de destruction, il faut reconnaître d'autres formes "démoniaques" qui s'écartent des voies balisées et contribuent à la vie psychique et non à la destruction".

Elle tente de montrer qu'à côté de la pulsion de mort classique, il est possible d'élaborer le concept d'une pulsion anarchiste, dérivée de la pulsion de mort et qui "donne au registre du besoin priorité sur le registre du désir".

Elle est appelé à nous parler de ce qu'elle nomme "les expériences limites". Dans le livre, Les Derniers Rois de Thulé, à propos donc des esquimaux, Malaurie montre comment les Inuits puisent leur force de vivre dans un défi quotidien au danger, dans la victoire qu'ils remportent sur la mort affrontée. Cette énergie n'est pas de l'agressivité, ni de la pulsion de mort comme l'attirance vers la mort. Ils sont violents et impitoyables comme les conditions mêmes de leur vie. Malaurie nous précise encore que les rapports affectifs sont brefs, la présence du précaire permanente que l'esquimau l'anticipe, la provoque, l'apprivoise et ainsi la maîtrise.

Plus intensément encore pour ce qui nous occupe (la Pulsion de Mort et ses manifestations chez les délinquants et surtout la possibilité entrevue de la canaliser et de l'utiliser) Malaurie nous rapporte le cas de ce phénomène étrange appelé en Inanit : Le Perdlérorpog : "avoir mal à la vie"

Il s'agit ni plus ni moins que d'assister un des membres de la tribu en état de crise. Les autres membres ne l'entravent pas, protègent seulement la personne d'un accident mortel.

"Cet état paroxystique se déroule comme l'expérience limite qu'un patient cherche à franchir en défiant la mort d'aussi près que possible, pour desserer son étreinte, exorciser son emprise". Ceci est bien près de nos délinquants. Beaucoup ont

connu dans leur enfance le contre-sens du bromure et ses équivalents, la suspicion de la folie, le désir des médecins et de l'entourage familial de les calmer au lieu de reconnaître leur rébellion à l'ordre et leur état de souffrance pour ce qu'ils sont : une protestation vitale.

"les Inuits eux disent, il faut que cette force sorte. Il faut qu'elle se libère, que l'individu aille jusqu'au bout de ses forces sans en mourir, pour être sûr de pouvoir continuer à vivre. On pourrait rapprocher cette idée de celle de Winnicot pour lequel l'infans doit pouvoir exercer ses fantasmes de destruction dans une ambiance de sécurité et sans que l'objet d'amour soit réellement détruit.

Nathalie Zaltzman (à partir de l'ouvrage de R. Antelme, L'espèce humaine) établit une comparaison entre comment les Inuits modèlent leur mode de vie impitoyable sur les conditions impitoyables de leur environnement et les déportés des camps de concentration qui modèlent leur organisation de survie sur les forces de destruction qui organisent l'univers concentrationnaire.

"Parce que le système concentrationnaire instaure un rapport de force hors de proportion avec la vie ordinaire, ce qui s'y développe est sans commune mesure avec nos habituelles"interprétations des phénomènes de la vie".

Or il n'est pas dit que "la réalité psychique" des mineurs délinquants dits psychopathes, ne les confronte pas à quelque chose de cet ordre. Je ne peux m'empêcher de mettre ici quelques idées en rapport avec les faits cités, transposition qui paraîtra quelque peu osée mais que je tente quand même.

Me vient avec force le cas clinique de Bastien, jeune garçon

de 14 ans ½ qui arrive un peu en catastrophe dans notre établissement d'Emancé. Il est, je cite le rapport de l'époque : "le vilain petit canard de la famille". Bastien est le seul enfant d'une famille par ailleurs fort unie et convenable, à avoir "mal tourné". B. a en effet de très mauvaises fréquentations dont ses parents, malgré tous leurs efforts n'ont jamais pu le détourner. Pour tout dire, il est intégré dans une redoutable bande très structurée, dont, en raison de son jeune âge, il est la "mascotte". Les parents dénient cette réalité mais en savent assez pour dire qu'il faut prendre Bastien, l'emmener très loin dans un lieu ou il ne pourra pas s'échapper "pour qu'il ne retombe pas entre les griffes de ses copains voyous".

Le dernier fait déclenchant est le vol d'une voiture au volant de laquelle, Bastien a été accidenté, bizarrement, presque devant chez lui. La mère, mais surtout le père, ne veulent plus en entendre parler.

Bien sûr, la situation est à chaud et les choses se décrisperont.

Bastien est resté deux années complètes dans notre centre et j'ai continué de m'occuper de lui sans mandat véritablement officiel durant trois ans. Or, durant cinq ans, de 15 à 20 ans, la vie de Bastien ne sera qu'une folle course à la mort... ce qui est d'autant plus désespérant que Bastien, garçon fort intelligent, doux, gentil, a une personnalité très attachante et qui tranche beaucoup sur nos autres garçons. Il est un leader, malgré son jeune âge, incontesté. Mais s'il est souvent positif, il mène parallèlement de folles équipées. Une vingtaine de vols de voitures presque toujours la nuit) autant de motos (de grosse cylindrée), courses poursuites avec la police sur les routes,

barrages forcés ; lors d'un autre épisode, acrobaties incroyables à moto pour échapper à la police.

Ayant amené Bastien en vacances, j'eus la stupeur, un jour où nous étions allés visiter un endroit relativement dangereux, de voir Bastien se hisser sur la margelle de protection (au-dessus de 80 m du vide) et faire l'intégralité du mur à cloche-pied. Je dus attendre la fin sans intervenir par crainte d'un faux-pas.

Une autre fois, baissant mon journal que je lisais en face de Bastien, assis à peu de distance, je le découvris avec effroi en train de chauffer de son briquet une grosse cartouche de gaz inflammable qu'il fixait avec des yeux hagards.

Bien sûr, on peut interpréter cet acte comme un appel à la mort, salvatrice, réduisant à jamais toute tension. C'est ainsi que je raisonnais à l'époque. Mais dans une autre perspective, on peut dire ce qu'énonce Malaurie du Perdlérorpoq (Mal à la Vie) inuit : "Cet état paroxystique se déroule comme l'expérience limite que le sujet cherche à franchir en défiant la mort d'aussi près que possible, pour desserer son étreinte, exorciser son emprise". Ou encore, "Il faut que l'individu aille jusqu'au bout... sans en mourir, pour être sûr de pouvoir continuer à vivre.."".

Bastien, par parenthèses, portait un seul tatouage : un coeur (symbole : souffrance) que l'on peut interpréter au niveau latent par : "aimer c'est souffrir". Pour le faire soi-disant disparaître (après une rupture avec sa bien-aimée, il brûla son coeur à la cigarette et refusa de se laisser donner des soins. Même si j'avais su, à l'époque, quel effet aurait eu sur lui l'interprétation de cet acte symbolique ? Probablement le même effet que sur un psychotique. Les processus semblent ici d'un autre ordre que la névrose classique. Il s'agit moins d'Oedipe que de rupture existentielle et de la répétition compulsive du traumatisme.

Missenard fait bien apparaître dans son article sur les aviateurs héroïques (Guynemer, etc.) le caractère mégalomaniaque du désir que la mère inscrit dans l'enfant, rayant toute possibilité de Surmoi à celui-ci, le faisant fusionner à un Moi Idéal Tout Puissant, le confortant dans le fantasme de son Invincibilité, l'enfermant dans un aliénant pari à la Mort dont il ne peut que sortir vainqueur, ou alors, et l'on atteint au tragique, plutôt la Mort.

Me revient ici en mémoire de mes lectures d'enfants, la vie "exemplaire" (disait l'auteur) de Nungesser, pilote émérite (45 victoires "homologuées" dont chacune signifie la mort de l'adversaire puisqu'en 1914, le parachute n'existait pas) - plus de 80 en réalité disait-il, parce que la plupart sans témoin). Nungesser était surnommé, le Chevalier à la Mort (à cause de son insigne, une tête de mort et des tibias entrecroisés) peint sur la coque de son avion. Après, la guerre, déclaré pourtant grand invalide car lui-même abattu plusieurs fois, cassé d'un peu partout, et couturé sur tout le corps, il se reconvertit dans le spectacle comme "pilote d'acrobatie aérienne" (ce qui lui vaut une tournée triomphale aux Etats-Unis).

Enfin, on sait la fin "tragique" de Nungesser, en compagnie de son camarade et mécanicien Colis. Représentant la France et contre les avis des spécialistes, il tente le pari impossible, bien avant Lindberg (qui ne prendra pas tant de risques) et dans le sens Est-Ouest, c'est-à-dire contre les vents, de joindre

la vieille Europe et le Nouveau Monde. L'Oiseau Blanc n'est jamais arrivé à destination. Certains disent qu'il s'est abîmé dans les flots, d'autres et je suis de ceux-là, croient que Nungesser n'est pas mort, qu'il a simplement disparu et qu'il vole encore. Alain Colas doit savoir lui...

Peut-être est-ce le sens d'une "Action-Recherche" à laquelle j'ai participé dans le cadre de l'Education Surveillée.

ACTION-RECHERCHE A L'E.S.

Il s'agissait avant tout :

1) De découvrir pourquoi les éducateurs confrontés aux mineurs qui leur sont confiés, demandent en priorité dans les stages de Formation de l'Education Surveillée, des stages d'Initiation et de Perfectionnement à la pratique d'activités dites à risques.

et accessoirement :

2) De percevoir ce qui était mis en jeu par la pratique de ces activités.

a) au niveau fantasmatique

b) au niveau de l'apprentissage moteur

c) au niveau de l'interrelation entre les deux plans.

3) De vérifier l'incidence de ces différents types d'activité (nature du danger variable) sur la structuration du groupe

La méthodologie était la suivante

- Sélection de candidats (20 par stages) pour participer pour chacun d'eux à au moins deux types différents d'activités choisies en principe dans des registres qu'ils ne connaissent pas ski - voile - kayak - varappe - spéléo.

- Au cours de chaque stage d'une semaine, pratique intensive de l'activité durant chaque journée, avec remise obligatoire par la parole du ressenti éprouvé au cours de la journée.

- Chaque stage est encadré (moniteur diplômé) mais du simple point de vue de la sécurité minimum (eu égard aux règlements de la Jeunesse et des Sports). Il n'est visé en aucune façon à un apport d'apprentissage technique. "chacun se débrouille comme il peut, avec l'aide des autres s'il le souhaite". Telle est la consigne.

- Une équipe de trois psychologues (1 "généticien", 1 clinicien, 1 psychosociologue) nous accompagne. Sauf à de rares moments, le clinicien reste en dehors de l'activité et ne participe au débat sur le ressenti, en soirée, que pour une reformulation de ce qui a pu être dit, à la fin du débat.

Je ne puis évidemment ici faire un compte rendu de ces travaux (compte rendu entrepris par ailleurs par une équipe de recherche). Je peux tout au plus, de manière très schématique, et sans présupposer des résultats non encore publiés, donner en un mot mon avis tout personnel à chaque question.

1) - Les éducateurs (justement pour les raisons que nous avons évoquées ci-dessus, sont contraints par les mineurs (antisociaux) eux-mêmes à ce type d'activité - et peut-être parce qu'un certain nombre d'éducateurs fonctionnent sur le même registre, à savoir :

(En introduction, il faudrait dire que toute réflexion est horriblement parasitée par le fait qu'il y a un écart réel et non négligeable entre Danger Réel et Risque Fantasmé, et que, hélas, rien ne permet de mesurer de manière objectivable cet écart. Chacun en est donc réduit à l'évaluation du risque et

de ses possibilités au travers du prisme déformant de son angoisse. Le résultat en sera ce que nous appelons danger).

1) Parce que, par définition, l'activité est agie, et qu'elle implique en premier chef le corps et sa motricité, et que l'on y retrouve les prémices d'une poussée symbolique (non détachée du corps) peu portée à signifier (au moyen des codes que sont le langage et l'écriture).

2)a)Parce qu'elle mobilise l'angoisse (principalement de morcellement et de séparation :
- dépendance
- indépendance.)

b) Et les mécanismes de défense associée, ici, en situation de groupe de manière frappante, la régression.

c) Nous avons pu constater que les acquis techniques sont inversement proportionnels à l'intensité de la régression fantasmatique. Par contre, il y a isomorphie de la courbe du tonus et de l'intensité de régression face à l'angoisse.

3) Au niveau du groupe :

L'interprétation des faits apparaît complexe. Il semble se dessiner des mouvements antagonistes et concomitants.

a) C'est la forme d'activité qui tend à structurer le groupe (le choix du leader varie avec le type d'activité ainsi que les liens plus distendus ou rapprochés suivant celle-ci).

- Plus le risque apparaît à une majorité du groupe comme réel, plus le poids de cette réalité tend à porter le groupe à son maximum d'opérativité.

- Moins le groupe a une conscience nette du danger, plus il tend à se "diluer", c'est-à-dire que les affinités sont sur le

registre du simple plaisir "d'être avec".

b) Un deuxième mouvement, dans le même temps, vient parasiter, voire contrecarrer le premier, celui d'une structuration - même et parfois d'autant plus que le danger est grand par simple affinité. Il conduit à la scission du groupe en sous-groupes qui tendent à fonctionner par eux-mêmes et à infléchir la direction de l'activité selon la loi de leur propre désir.

Le premier mouvement est plus ou moins centrifuge, le deuxième plus ou moins centripète.

Un troisième mouvement apparaît, qui est un mouvement d'oscillation entre les deux premiers, et tend à favoriser l'intégrité du groupe ou, au contraire, à balancer davantage du côté de scissions possibles si l'éclatement du groupe n'est pas ressenti comme une angoissante perte d'intégrité*

(*Intégrité à l'avantage de pouvoir être entendu en ces deux sens. Pour le dernier, intégrité : honnêteté, il n'est pas sûr que le terme ne touche pas là effectivement quelque chose qui ne serait plus de l'ordre de l'angoisse archaïque de morcellement mais une autre, beaucoup plus oedipienne, celle de la trahison culpabilisée du Père-leader qui aurait voulu nous amener à d'autre destinée plus grande - celui de l'effort accru - de la difficulté plus grande, à condition d'accepter sa loi, sans se laisser aller à la Régression.

Mais je voudrais encore revenir ici à Bastien, où, comme éducateur, j'essayais de lui faire entendre Raison contre l'attrait fantastique qu'exerçait sur lui "sa bande".

J'avoue ne pas avoir compris le phénomène de la "bande", si ce n'est la description classique que l'on peut en faire de l'extérieur mais qui ne m'aidait en rien à comprendre Bastien,

tant que je n'ai pas tenu entre mes mains, le livre.(*)

Le Groupe et l'Inconscient d'Anzieu, ce livre me semble si important pour la compréhension des phénomènes de groupe en particulier chez nos jeunes délinquants, que je ne peux faire moins que tenter de le résumer en certains de ces aspects. J'en profiterai pour remonter aux concepts freudiens qui sont à la base de cette réflexion. J'y adjoindrai de manière très schématique l'apport de Bion (et Mélanie Klein) en la matière.

(*) La seule chose que j'avais remarquée chez Bastien, c'est que, lorsque je lui demandais de me parler de "sa bande", ses yeux se perdaient dans le vague, comme s'il rêvait. Je n'obtenais nulle réponse et je sentais que ce n'était pas de la mauvaise volonté.

III - ANALOGIE DU GROUPE ET DU REVE

Etude psychanalytique des groupes réels

Exposé et discussion sur le texte de la conférence du 11 novembre 1965 à la Société Française de Psychothérapie de Groupe, et sur une partie du texte d'une conférence prononcée le 24 Mai 1971 à l'Association Psychanalytique de France.
Extrait du livre Le Groupe et l'Inconscient de D. Anzieu.

Ce que fait ressortir Anzieu dans son analyse de l'analogie entre le groupe et le rêve, c'est que le groupe est à la fois réalisation imaginaire du désir en même temps que source d'angoisse :

"Toute situation de groupe est vécue comme réalisation imaginaire du désir et du même coup comme source d'angoisse" (p.161).
Dit d'une autre manière, pour D. Anzieu :

"... le groupe, comme le rêve, comme le symptôme, est à chacun de ses épisodes l'association d'un désir et d'une défense.

Groupe et Angoisse :

La situation de groupe éveille certaines angoisses spécifiques, principalement de deux types :

1) une angoisse liée à l'ancien conflit oedipien

2) une angoisse beaucoup plus archaïque, plus génitale.

L'angoisse oedipienne

Anzieu en donne un exemple frappant dans ce groupe qu'il appelle Groupe du Midi. Alors que l'analyste est sorti, le groupe fait un dessin au tableau :

"le groupe est un bateau où tout le monde rame, sauf le moniteur qui tient le gouvernail ; au mât flotte un oriflamme avec un coeur, symbole de l'amour mutuel ; le bateau a embarqué

pour Cythère..." A l'autre bout du tableau, le bateau est arrivé à destination.

"Mais Cythère se transforme brusquement en Paradis où Adam et Eve, honteux de leur nudité, se tiennent sous l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, "ils connaissent que l'amour désiré est interdit et ils sont séparés". La chose nous paraît assez explicite pour éviter d'être commentée.

Se rattache aussi à cette forme d'angoisse, cette situation dans une usine où l'on fait appel à Anzieu, car depuis que le "Vieux" est parti (sans l'être d'ailleurs et là est tout le problème), le problème de la succession va de pair avec l'angoisse du meurtre symbolique et collectif du Père par ses fils.

L'angoisse de morcellement (à rapprocher de celle de l'éclatement du groupe).
L'identité du Moi de chacun est mise en question dans tout groupe caractérisé par l'anonymat de ses membres :

"Chaque Moi sent le risque de se perdre et de se décomposer en les autres personnes présentes".

Quand je suis au milieu d'un groupe, quand je parle, à qui je m'adresse ? (parallèle du trac de l'acteur face au trou noir de la salle).
Anzieu donne le cas d'une fillette à Auschwitz "qui avait vécu avec le sentiment que tous ces enfants et elle-même ne faisaient qu'un : elle s'était identifiée à chacun d'entre eux et à tous, sans pouvoir isoler son identité propre" (p. 157).

Enfin, dans la perspective kleinienne et la lignée des travaux de Bion (Recherche sur les petits groupes), les productions fantasmatiques à propos d'un intervenant extérieur à un groupe,

s'articule autour de la position paranoïde-schizoïde et de la position dépressive.

On se souvient que pour Mélanie Klein, le bébé face au même objet ressent celui-ci dans un premier temps sous deux formes particulières qui ont fait appelé ceux-ci "objets partiels". Le même objet, suivant comment il est ressenti est clivé et se présente comme un bon objet que l'enfant va vouloir comme le bon sein, s'approprier, s'intégrer, ingérer.

Mais le même sein dans une réalité ressentie comme frustrante, persécutrice va déclencher chez le bébé des sentiments vifs d'agressivité qui sont les aspects d'une pulsion de mort importante de l'enfant, projetée au dehors. Dans la perspective kleinienne, le fantasme expression de cette pulsion est un fantasme de destruction de l'objet ressenti comme étant de l'extérieur une menace persécutrice.

Mélanie Klein décrit ce processus comme étant non pas une phase mais une position susceptible d'être retrouvée dans n'importe quelle situation ravivant cette angoisse-pulsion de mort. Bion va faire l'hypothèse à partir de sa pratique et de nombreuses observations, selon laquelle le fantasme qui est sous-jacent à la relation au "moniteur" du groupe n'est pas autre chose, quand cette relation est du type qu'il qualifie d'attaque-fuite.

La position dépressive, elle, se produit lorsque l'enfant s'aperçoit que l'objet haï et dont il fantasme la destruction, n'est autre que l'objet aimé. Son Moi Idéal omnipotent et narcissique lui donne l'idée, le persuade pour être plus juste, de la toute puissance quasi magique de ses fantasmes. Si l'objet aimé vient à disparaître, c'est que c'est lui par son désir qui l'a fait disparaître. Ainsi la position dépressive c'est l'angoisse

BIBLIOTHEQUE C.R.I.V. VAUCRESSON

de ne plus retrouver l'objet aimé, la culpabilité et la peur de l'avoir détruit à jamais.

Bion part de ce mécanisme, pour expliquer ce qu'il appelle hypothèse de base : dépendance.

Groupe et désirs

Le groupe c'est aussi et en même temps, la réalisation imaginaire d'un désir. Anzieu dit :

"Sous mille variantes au cours de l'histoire des idées, le groupe a été imaginé comme ce lieu fabuleux où tous les désirs seraient satisfés ..." (p. 147). Les exemples ne manquent pas et Anzieu nous en donne quelques uns :

Dans l'histoire, le phalanstère fourieriste (p. 148) en est un des exemples les plus frappants, ou bien certains mythes comme la quête du Graal, par les chevaliers de la Table Ronde (un film comique récent a repris le thème en prenant appui pour démystifier l'épopée, sur la révélation de la fantasmatique latent

Dans un exemple plus proche de nous, partant plus concret d'une certaine manière, il prend l'exemple de la "mythologie" du groupe du Midi (que nous avons déjà relaté). Pour Anzieu, il n'y a pas d'autre problème dans un groupe, que celui de la satisfaction de la pulsion et des mécanismes mis en oeuvre pour y parvenir

Il nous semble important à ce propos de rappeler ce que Freud entendait par pulsion :

Pour lui (cf. Laplanche et Pontalis), c'est un processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but, est de supprimer l'état de tension

qui règne à la source pulsionnelle.

En filigrane de cette définition se trouve le principe de constance de l'énergie qui est au fondement de la théorie économique freudienne, et nous aidera peut-être à mieux introduire les notions de processus primaires et processus secondaires.

Mais le principe de constance est lui-même un des concepts les plus ambigus de la théorie freudienne. Principe de plaisir et principe de réalité, les deux principes fondamentaux du fonctionnement de l'appareil psychique selon Freud, seraient d'un processus différent du principe de plaisir ou pour être plus juste,découleraient de celui-ci. Le concept de constance recouvrirait ainsi deux réalités différentes quoique parallèles.

D'une part, le principe de constante conçu comme réduction à 0 de la tension (équivalent au principe dit aussi de Nirvâna) où l'énergie circule librement tendant à l'abolition des tensions suivant les chaînes associatives de représentations. C'est du même coup faire du principe de plaisir un dérivé de la pulsion de mort, tendant à ramener toutes les tensions de l'organisme et en particulier de l'appareil psychique, à l'état qui était sien primitivement avant la naissance. C'est, en d'autres termes, le retour au néant en tant qu'état parfait et définitif de non tension. Ce processus est à l'oeuvre au sein du système Inconscient (1ère topique métapsychologique) et il donne lieu au processus primaire : le processus primaire vise à retrouver une perception identique à l'image de l'objet résultant de l'expérience de satisfaction. Ainsi le désir peut se définir comme la quantité d'énergie qui s'en va réinvestir les traces mnésiques et mnémoniques d'une expérience de satisfaction initiale due à une réduction de tension éprouvée pour la première fois.

Le deuxième processus de fonctionnement dérive d'un processus de constance conçu en tant que maintien d'un état (et non réduction) de tension toujours égal et vraisemblablement élevé. Ceci permet à l'activité psychique de s'orienter vers la recherche non plus d'une identité de perception mais l'obtention de l'objet du désir. Cette forme de pensée appelée processus secondaires par Freud procède par identité de pensée. Elle lie par son activité les représentations et les affects et l'énergie se déplace ainsi dans un système de référence étroitement contrôlé. La pensée suit certains circuits identiques et pas d'autres (c'est ainsi que procèdent les circuits intégrés des petites calculatrices). Les processus secondaires fonctionnent dans le système pré-conscient-conscient.

Dans le rêve, comme il peut l'être dans le groupe, est à l'oeuvre le processus primaire. Les affects ne sont pas liés aux représentations et une représentation désagréable évoquant un conflit ou un traumatisme sera écartée. L'énergie glisse par déplacements successifs le long d'une chaîne associative en fonction de la symbolique propre à l'individu. Freud, dans son ouvrage L'Interprétation des rêves note parmi les mécanismes du rêve avec le déplacement que nous avons cité, la condensation sorte de noeud qui résiste à l'analyse en tant qu'exprimant beaucoup plus au niveau latent qu'un contenu manifeste très court quoique très dense, ne le laisse envisager. Freud nomme condensation, ce noeud issu de plusieurs chaînes associatives et généralement sur-investi au niveau de la représentation.

Anzieu pense que, même un groupe qui se dit centré sur une tâche fonctionne au moins dans un premier temps où l'analyse n'a pas révélé au groupe sa fantasmatique sous-jacente, suivant des

processus primaires et non secondaires. Et c'est bien ce qui fait la difficulté de tout travail en groupe.

Anzieu remarque ainsi que certains groupes rêvent leur désir et, satisfaits de cette réalisation hallucinatoire, ne font rien; que d'autres groupes, au contraire, agissent leurs désirs mais sur un objet substitué au dérivé de l'objet premier du désir. C'est ce qui lui fait dire que "dans le groupe comme dans le rêve, les actions sont les déplacements, des condensations et des figurations symboliques du désir (nous renvoyons à l'exemple cité précédemment du dessin au tableau du groupe du Midi, ou de ce même groupe se retrouvant et envoyant après le séminaire une carte postale au moniteur, lui signifiant de par le dessin un voyeurisme "oedipien".

Si comme nous l'avons déjà souligné Anzieu prétend que dans le groupe il n'y a pas d'autre processus psychique que ceux connus et décrits dans l'appareil psychique individuel, il faut s'attendre comme le précise ailleurs l'auteur, à ce que la délivrance de la problématique fantasmatique sous-jacente à un groupe, ne soit pas une condition suffisante pour qu'il puisse se centrer sur une tâche, s'adapter à la réalité sans plus de problème.

Là, Anzieu, diffère de Bion en ce qu'il reste de beaucoup plus près fidèle à la pensée de Freud (et non à celle de Mélanie Klein).

Pour Bion, il s'agit dans un groupe de faire émerger les présupposés de base, la fantasmatique si l'on préfère. Une fois celle-ci en quelque sorte exorcisée ou démystifiée si l'on préfère alors, le groupe peut se mettre à travailler. Anzieu est beaucoup plus sceptique.

Il faut donc, pour saisir ce que veut dire Anzieu, revenir sur la pensée de Freud et l'analogie que celui-ci établit entre les instances de l'appareil psychique et le fonctionnement de la "mentalité de groupe". Dans sa deuxième topique, Freud divise l'appareil psychique en trois instances. D'un point de vue génétique, au début est d'abord le ça : celui-ci est le domaine par excellence des pulsions que nous avons définies antérieurement. En conflit avec les pulsions et donc les désirs, se trouve la réalité, si l'on préfère l'interaction organisme-milieu. Au contact de cette réalité et autour des fonctions de perception se construit le noyau de ce qui se différenciera du ça et donnera le Moi. Il faut ainsi concevoir le Moi, comme un système de défense, à la fois contre la réalité avec tous les mécanismes de défense issus du clivage (identification, introjecion, projection) et ceux contre les pulsions du ça.

La partie du Moi que l'on pourra appeler Moi plaisir-déplaisir sera constituée par les mécanismes de défense contre les expériences vécues comme déplaisantes et constituent les processus primaires fondés sur l'identité de perception. Par l'intermédiaire de mécanismes, tels que le déplacement, la condensation et le surinvestissement, le plaisir pourra trouver son compte en même temps que sera écarté par la défense, l'angoisse que pourrait faire naître un conflit avec une autre instance ou intra-instance (deux pulsions opposées au ça et surmoi).

Le Moi réalité lui, recouvrira une dérivation du désir (rendu nécessaire par la pression de la réalité). La recherche sera celle de l'objet du désir, qui n'est pas automatiquement amené jusqu'au sujet, mais que celui-ci doit se procurer). Les processus employés seront les processus cognitifs. Le processus secondaire n'est

rendu possible que dans la mesure où le sujet ne se satisfait plus dans l'hallucination et où il préfère troquer les processus primaires propres à cette hallucination contre une réalisation véritable quoique différée du plaisir. Il va sans dire qu'une régression formelle est toujours possible, et lorsque le but paraît trop loin, on peut se contenter parfois très bien de ne faire qu'en rêver.

Enfin, entre le Ça et la Réalité s'inscrit en tant qu'interaction constante et guide vital le modèle parental ou en termes freudiens les images parentales. Leur action se situe à deux niveaux :

- celui de l'édification des structures cognitives obtenues au tout début par imitation-intériorisation de schèmes et de praxies. (V. Piaget).
- Au deuxième niveau, une intériorisation de la mythologie parentale, constituant dans une première étape d'identification l'Idéal du Moi, dans une seconde lorsque l'imago est intégré, à la constitution du Surmoi.

Si nous avons procédé à ce bref rappel de la théorie freudienne, c'est parce qu'il est impossible sans cela de comprendre l'explication que donne Freud des phénomènes de groupe, analyse qu'Anzieu reprend en partie à son compte.

Freud, dans Psychologie collective et Analyse du Moi note que l'Armée et l'Eglise sont des foules remarquables dans leur cohésion, par rapport à la foule collective d'individus que l'on peut dire "sauvage" ou "incontrôlée" et généralement crainte dans ses exactions (Mai 68).... des groupuscules irresponsables". Il relie ce fait à l'idée qu'il y a une identification dans ces institutions-là, à celui qui est en haut de la hiérarchie. "Les

brebis galeuses", c'est-à-dire ceux qui sont incapables de s'identifier, l'hérétique ou le réfractaire sont violemment pris à parti et pourchassés. C'est au niveau de l'Idéal du Moi que le processus d'identification au modèle fonctionne. De ce fait, le leader semble être celui qui correspond aux désirs profonds de la masse, leader ou chef d'autant plus incontesté que chacun était dans l'attente messianique de celui-ci en tant qu'il est modèle d'identification et à ce titre offre une image plus rassurante. Il faut peut-être voir là l'explication de la réactualisation de Jésus (et de l'Eglise) pour qu'il puisse être encore un modèle de nos jours (v. Jésus super-star de Jean Yanne).

Anzieu reprend en partie l'analyse de Freud pour dire qu'il connaît deux voies pour qu'un groupe puisse s'unifier.

Il fait préalablement remarquer que "la difficulté majeure de tous les groupes qui est de penser leur action en tenant compte des segments de réalité dans lesquels ils sont insérés, provient de ce que leurs modes de pensée et d'action et leurs perceptions de la réalité sont infiltrés par des fantasmes individuels prévalents, qui émanent de certains membres et qui développent chez les autres des effets de contagion ou de résistance." Les deux voies que cite Anzieu pour que le groupe sorte de là, sont :

1) l'optique freudienne que le groupe a de se trouver un leader assez prestigieux pour correspondre aux désirs de la plupart. (Bion le voit comme hystérique ou paranoïaque, Anzieu dit "caractériel brillant") et qui puisse amener chacun au sein du groupe à réviser ses positions de manière à construire une idéologie faisant force de loi. Il va sans dire que cette idéologie est d'autant mieux acceptée que le leader correspond à ce que l'on attendait (de lui... ou d'un leader) et que chacun a envie d'adopter cette révision idéologique par un processus d'identification.

La seconde voie dont parle Anzieu c'est celle qui consiste à surmonter au sein du groupe les résistances et "où les gens se mettent à parler librement entre eux en dehors de la situation collective où une fantasmatique inconsciemment présente et omnipotente les paralyse. La parole qui était figée circule et une nouvelle analyse de la réalité naît de leurs échanges."

En résumé, le Ça de l'appareil psychique correspondrait aux désirs inconscients et non formulés si ce n'est suivant les mêmes processus que dans les rêves, de chacun des membres du groupe.

Le leader serait le Moi faisant fonction de véritable régulateur du groupe (réajustement des désirs de chacun à la réalité).

Enfin, l'instance du Surmoi se retrouverait dans le consensus général du groupe et les règles que celui-ci se donne, faisant force de loi.

Dans un second temps, Anzieu, dans une nouvelle conférence, six ans plus tard, va ajouter à ce qui a été présenté ici, quelques considérations supplémentaires. Il lui apparaît en effet que

"dans le groupe comme dans le rêve, l'appareil psychique subit une triple régression : chronologique, topique, formelle.

Au niveau de l'espace (qui va de pair avec le temps), Anzieu fait la remarque qu'il lui est apparu à lui et à ses collaborateurs que l'espace imaginaire du groupe est la projection du corps fantasmé de la mère, avec ses organes internes y compris le phallus et les enfants-fèces.

Le temps subit également une régression, il n'est plus chronologique ; son irréversibilité est abolie, laissant la place tantôt à la répétition et à l'éternel retour, tantôt à la fantas-

matisation du retour aux origines et d'un recommencement.

Anzieu entend aussi par régression chronologique une régression chronologique non seulement au narcissisme secondaire, mais encore au narcissisme primaire. Ce qui fait difficulté pour nous, c'est que s'il est possible de définir assez facilement le narcissisme secondaire ("retournement sur le Moi de la libido retirée de ses investissements objectaux", Laplanche et Pontalis), il est beaucoup plus difficile de définir d'après ces auteurs le narcissisme primaire. D'une manière générale, toutefois, ces auteurs s'accorderaient à dire que le narcissisme primaire désigne un état précoce (qui reste tout à fait hypothétique) où l'enfant investit toute sa libido sur lui-même.

Anzieu justifie l'observation de cette régression en rappelant que la confrontation aux autres est vécue de manière angoissante par le Moi du sujet. Le sujet répond à cette angoisse par un contre-investissement narcissique : certains réagissent par un repli protecteur sur eux-mêmes, d'autres par l'affirmation, obstinée et revendiquante de leur Moi. La seconde régression qu'Anzieu note dans le groupe comme dans le rêve est une régression topique.

"Ni le Moi ni le Surmoi ne peuvent plus contrôler suffisamment les représentants-représentations de la pulsion".
"On entend par représentant-représentation, une représentation au groupe de représentations auxquelles la pulsion se fixe dans le cours de l'histoire du sujet et par la médiation desquelles elle s'inscrit dans le psychisme" (Laplanche et Pontalis).

Anzieu note qu'ainsi, les deux instances maîtresses de l'appareil psychique, se trouvent être alors le Ça et, mal différencié de lui le Moi idéal, qui n'a d'autre but au travers du groupe que de retrouver le sein nourricier.

La troisième forme de régression que souligne Anzieu, c'est la régression formelle :

"Elle s'observe dans le recours à des modes d'expression archaïques plus proches du processus primaire" (p. 163). Au sein du groupe, il est en effet possible de déceler les pensée figurative, discours, mythe poétique, jeux de mots, interjections, onomatopées, borborygmes, ou encore les signes infra-linguistiques gestes, regards, sourires, postures, mimiques, empruntés à l'expression des émotions et aux premiers simulacres symboliques découverts par l'enfant dans ses jeux avec sa mère et avec son entourage.

Ainsi, avec ces dernières remarques, Anzieu semble avoir bien mis en évidence les analogies difficiles à nier entre rêve et situation de groupe : le rêve se produit pendant le sommeil, c'est-à-dire au moment où le désinvestissement de la vie réelle est maximum. Dans le rêve, le temps est aboli, les processus primaires ayant pour mission la satisfaction du désir est à l'oeuvre. La structure du rêve est en elle-même révélatrice d'un désir qui cherche à se réaliser et d'une défense qui tend à séparer la pulsion de sa représentation (déplacement, condensation, renversement, etc., souvenirs-écran, censure sous forme d'oublis). Ça et Moi Idéal omnipotent sont puissamment à l'oeuvre et se heurtent au mécanisme de défense du Moi que nous avons cité. L'énergie se libère en coulant le long de chaînes associatives par libres associations d'idées.

Le groupe, de la même façon, se recueille et se retire de la réalité, se coupe de celle-ci. Alors que chacun des membres du groupe a la prétention de communiquer au niveau des processus secondaires, confronté non pas à l'unicité mais à la diversité

des membres, l'angoisse de l'éclatement du Moi submerge le Moi de chacun. Chacun y réagit à sa manière, mais le groupe se met à communiquer d'inconscient à inconscient suivant les processus primaires. Il s'agit surtout, dans et par le groupe de se faire plaisir. Ces désirs, ravivant des conflits intérieurs où ils ne pouvaient se faire jour car interdits par les instances surmoïques, de par l'angoisse qu'ils suscitent ne se révèlent dans cette nouvelle situation "permissive" que sous une forme symbolique, c'est-à-dire plus ou moins déplacée et oubliée.

C'est donc cette fantasmatique sous-jacente propre au fonctionnement du groupe qu'il s'agit de mettre en évidence, de même que dans le rêve, l'interprétation au-delà du contenu manifeste vise à rendre le contenu latent des désirs inconscients refoulés.

Une autre partie du travail eût été de rendre compte de plusieurs expériences de dynamique de groupe que nous avons vécues dans le cadre de notre profession (éducateur spécialisé). Ces exemples auraient certes étoffé le matériel qu'apporte Anzieu dans ses conférences, mais n'auraient pas apporté grand chose à l'exposé de sa thèse.

Nous nous sommes centrés sur une recherche plus théorique de chaque concept, parfois en revenant bien loin en arrière dans l'exposé des vues kleiniennes ou freudiennes. C'est en fait cet aspect du problème qui nous a énormément apporté.
Nous ajoutons d'autant plus de crédit aux thèses que soutient Anzieu, qu'une propre réflexion (à la lumière de son exposé) sur nos expériences personnelles nous confirme dans la justesse de ses vues. Mais comment rendre compte de cela ? C'est un travail assez énorme à entreprendre (il nous faudrait retrouver les traces à la fois dans notre souvenir et par les bandes magnétiques

enregistrées à l'époque) ; et si nous nous sentons, quoique fortement motivé, un peu juste au niveau du maniement des concepts freudiens pour la rigueur de l'analyse, nous l'étions bien plus encore avant d'entreprendre cette étude sur le texte d'Anzieu : Analogie du rêve et de la situation de groupe".

Cette étude aura eu, selon nous, au moins le mérite de nous faire revenir aux principes de base (Freud, Klein, Bion) et nous aura permis de mieux conceptualiser les grands principes freudiens.

BANDE, PULSION DE MORT ET MYTHE

Ce que j'ai pu savoir de la bande de Bastien, c'est par bribes, et par moi-même lorsque je devais remonter "la filière" pour retrouver Bastien en fugue, subitement disparu.

J'appris ainsi comment s'était constituée "la bande", il y avait quatre ou cinq ans. Presque tous s'étaient connus à l'école en grande classe (4e, 3e ??), tandis que Bastien allait encore à la petite école.

Ils avaient fauché leur premier vélo,puis leur première motocyclette, puis la première voiture. Déjà, un garçon sensible, brillant, très intelligent mais issu d'un foyer d'immigrés dont le père était mort alors qu'il était tout petit, s'avérait le leader incontesté. Et ce sera l'escalade, la prison à 17 ans (c'est par la prison de Fresnes que j'ai pu apprendre qui était le chef de la bande des Mureaux).

G. se marie jeune, à 20 ans ; père d'un petit garçon, il n'en arrêtera pas pour autant.

G. a huit de plus que Bastien et exerce probablement sur lui une véritable fascination (quoiqu'il ne m'en ait jamais parlé). G. se tuera (Bastien était depuis un an au centre) à moto lors d'une course-poursuite affolante, avec la police. La moto "de la mort" (je devais l'apprendre bien plus tard) avait été volée par Bastien pour lui, G., car celui-ci devait faire un braquage et il fallait qu'il aille vite, très vite.

L'enterrement tient du roman, mais hélas, c'est d'une réalité qu'il s'agit.

Toute la bande était là, tous en noir, au grand complet, plusieurs recherchés par la police qui tentera de les arrêter à la sortie de l'église. (Il faut dire que deux policiers ont été tués, il

il y a huit ans par des voyous... les policiers n'ont pas oublié, (il est des choses qui se transmettent). G. est porté sur plusieurs kilomètres (lent calvaire) à épaule d'homme, par les siens, jusqu'au cimetière.

Sur sa tombe est déposée une moto miniature sous une coupole de protection en plastique (comme la Vierge à Lourdes au devant des boutiques) avec des inscriptions en lettres argentées du même modèle que les slogans du tatouage :

"A toi pour la vie
L'oubli, jamais
etc.

La conception du sacré du délinquant fait toujours pacotille, horriblement mélodramatique. Et pourtant, malgré ou avec ce caractère dérisoire, quelle souffrance. G. avait 22 ans.

C'est sur sa tombe que j'ai pensé que tout délinquant lutte de manière intense contre la mort qui l'appelle.

CONSIDERATIONS SUR LA "REEDUCATION"

Cette scène nous montre simplement combien il faut compter avec la force de Pulsion de Mort et la dimension mythique constante (due à son caractère mégalomaniaque) que l'on retrouve toujours chez le délinquant. Ce n'est pas pour rien que Mesrine a relégué Bruce Lee aux oubliettes. L'un agissait dans la réalité, l'autre au cinéma ou dans les livres qu'ils ne lisent pas.

De ce point de vue, la télévision nous a rapporté une tentative originale de "rééducation" de délinquants aux U.S.A.
Ce qui m'a paru particulièrement intéressant, c'est la possibilité qu'il y a eu là de reprendre ce "besoin" mythique pour le réinscrire dans le mythe général de la Culture américaine :
L'exploit que consistait la traversée d'Est en Ouest d'un immense espace entre deux mers par des pionniers amenés à fonder ainsi l'histoire, c'est-à-dire la tradition en posant un acte.

Bien sûr, le système ne peut pas être repris tel quel, puisque, justement, son originalité première est de s'inscrire dans l'essence d'un mythe spécifique.
Mais d'autres aspects fixent un cadre, un contenant (le contenu mythique pouvant varier)

1) L'aspect vécu et réellement agi de l'aventure.

2) Le caractère tribal du mode de vie.

3) La prise en charge de "très près" des adultes imposant par leur présence une perpétuelle confrontation :

a) au niveau verbal

Confrontation d'un discours "vrai", c'est-à-dire qui renvoie sans cesse l'adolescent à lui-même, chaque fois que son comportement est paradoxal (ex. être volontaire pour tenter cette aventure et fuguer à la première occasion).

b) au niveau physique

- aussi bien dans la fête - sous des formes rituelles, invention d'expressions corporelles rythmées par un chant syncopé, fait de syllabes non signifiantes.

- Que dans la confrontation conflictuelle : les entretiens sur une transgression commise sont faits de la manière suivante: les éducateurs se mettent en rond et se touchent pratiquement entre eux. Le jeune est au centre et peut tous les toucher. Chacun peut lui dire ce qu'il pense de son acte.

- Ils "forcent" pour ainsi dire le jeune à rencontrer un regard pendant qu'ils lui parlent. Peu importe le regard de qui, car il y a unité du discours de l'adulte.

- Les entretiens "affectifs" sont sur le même mode, mais l'éducateur(trice) est seul avec le jeune, et dans les images que nous avons vues il y a un contact corporel avec le jeune, tout en le regardant et lui parlant.

Il me semble que cette "expérience" (au sens anglais du terme) correctement interprétée peut donner lieu à des "phénomènes transitionnels" du type de ceux décrits par Winnicot.

On sait que, selon lui, la tendance antisociale trouve son origine dans un environnement fortement carencé du point de vue de la sécurité qu'il peut offrir à l'enfant. Cet environnement n'a pas permis au nourrisson qu'il a été d'expérimenter une continuité d'être (going on being) qui confirme le nourrisson dans l'expérience d'omnipotence qui lui permet l'illusion d'un accord entre sa réalité psychique et la réalité extérieure. Ceci le conforte dans un sentiment de confiance en son noyau pulsionnel et d'intérêt pour la réalité extérieure. A travers les phénomènes transitionnels, le nourrisson acquiert le sentiment

d'être séparé et en relation, ce qui lui permet d'échapper, d'une part à la hantise de l'emprisonnement, de la perte de son indépendance et, d'autre part, à la crainte du vide de l'indépendance extrême.

EN GUISE DE CONCLUSION

Ce qu'il faudrait donc d'abord, c'est un temps et un espace. Cela s'appelle aussi l'institutionnel, mais l'institutionnel c'est aussi le politique, et le politique ne s'accord pas toujours du raisonnable. Le sondage fleurit, la rumeur publique s'enfle. L'effet masquera toujours le fait. Et le fait est que si l'on ne propose pas un ailleurs que le pavé de la rue, le délinquant et sa bande iront agir leur rêve de folie. On peut trouver des solutions alternatives aux camps concentrationnaires mortifères : IPES d'hier, quartier de mineurs d'aujourd'hui. La rééducation individuelle des jeunes antisociaux en milieu naturel ne peut être prise au sérieux.

Je crois en la mise en place d'expériences permettant une interaction entre un contenant (cadre institutionnel) fait de "relations proches" assumant à la fois les trois fonctions :

a) opposition au jeune

b) de "soins" du jeune

c) le plaisir avec le jeune.

et d'un contenu (de l'activité pédagogique) faisant l'émergence de la dimension mythique et du travail de création (*).(v.p. 150).

Dans cette espace intermédiaire "ni blessé ni meurtri" s'offrirait au jeune antisocial un temps de pose où il pourrait savourer le sentiment d'une profonde sécurité.

Dans cette différence du calme qui l'environne, il pourrait réaliser que c'est son monde intérieur qui l'agite. C'est dire

que s'amorcerait dans ce lieu le lent travail de la "désillusion", celui qui consiste à "faire peau neuve", à quitter les vieux oripeaux de quelque dieu cruel et démoniaque, et être capable d'affronter seul et sans masque la Réalité du Monde Extérieur.

****

(*) Ceci ne peut se faire que dans le cadre de "Groupe Restreint". J'inclus dans ces jeux, des activités symboliques, toutes les activités où entre en jeu la Fantaisie (Freud) ou l'Illusion (Winnicot). Ce sont donc toutes les activités artistiques susceptibles de leur faire manier le symbole autrement que sur leur peau et qui les réintroduisent dans le Culturel. Mais aussi les jeux éminemment symboliques que sont les jeux de balle (pourqui sont-elles toutes en cuir, en peau ?) sous leurs formes codifiéeset quasi rituelles.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU (D.)

- Le Moi-Peau (p. 195)

  in Le Dehors et le Dedans

  Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 9, printemps 1974.

- L'enveloppe sonore du soi

  in Narcisses

  Nouvelle Revue de Psychanalyse, n° 13, printemps 1976.

- La projection dans les Groupes

  in Bulletin de Psychologie, 30 nov. 1963, V17 n° 217(p.94 à 97).

- Etude psychanalytique des Groupes Réels

  Les Temps Modernes n° 242, (p. 59).

- Le Groupe et l'Inconscient (Anzieu et coll.), Dunod édit.

- Du corps à la parole - Anzieu et coll., Dunod édit.

BERNARD-THIERRY Solange

- Note sur le signes corporels dans l'Inde ancienne. Extrait de Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1954, 5, 10e série, 236-249.

BOUTEILLER Marcelle

- Le tatouage : technique et valeur sociale ou magico-religieuse dans quelques sociétés d'Indochine (Laos, Siam, Birmanie et Cambodge).

  Extrait de : Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1953, 4, 10e série, 515-534.

BION

- Recherche sur les Petits Groupes, PUF.

BOUXIN

- Le tatouage chez les mineurs délinquants.

CAROLI et OLLIE

- Rééducation 1967, n° 190, 35-40.
  Nouvelles formes de déséquilibre mental
- Rapport d'assistance, LXXVIIe session, Angers, 25-30 juin 1979, édit. Masson, 250 p.

DILIGENT et coll.

- Du tatouage à la personnalité du tatoué.
  Médecine légale et dommages corporels, 1973, 6, 234-249.

DELARUE (J.), GIREAUD (R.).

- Les tatouages du milieu,
  La Roulotte, Paris, 1950, 55 p.

EY Henri

- Etudes psychanalytiques : Etude 11, Impulsion (12), Exhibitionnisme (13), Perversité et Perversions (19), Mégalomanie

FLAVIGNY (H.)

- De la notion de psychopathie
  Revue de Neuropsychiatrie infantile, 1977, 25, 1, 19-75.

FREUD Anna

- Le Normal et le Pathologique chez l'enfant.
  coll.PUF.

FREUD Sigmund

- Introduction à la Psychanalyse, PUF.
- L'interprétation des rêves, PUF.
- Psychologie collective et analyse du Moi

- Au-delà du principe de plaisir
  in Essais de Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot,
- Nouvelles conférences sur la Psychanalyse, PUF, XXII, p.141.
- La naissance de la Psychanalyse , p. 200, PUF.
- Le mot d'esprit et ses rapports inconscients, p. 109, VIII, p. 34
  p. 63, 64, (XIX).
- Le problème économique du Masochisme

BIBLIOTHEQUE C.R.I.V. VAUCRESSON

GACHNOCHI (G.)

- Adolescents marginaux, institutions et société.
  Persp. Psych., 1977, 4, 63, 257-258.

GRAVEN

- Le tatouage et sa signification criminologique.

HELD (R.R.)

- Psycho-pathologie du regard in :
  De la psychanalyse à la médecine psychosomatique, Payot édit.,
  Paris, 1968, (612) ;
  et in L'ev. psych. avril-juin 1962, 2, 221-255.

HESNARD

- Psychologie du Crime, Payot édit., Paris, 1963.

KLEIN Mélanie

- Revue Criminolog. Police technique, 1959, 13, 26-55.
- Essais de Psychanalyse, Payot, Paris 1968.
- La Psychanalyse des Enfants, PUF, Paris 1969.

LABADIE (J.M.)

- L'Espace meurtri, in Le Dehors et le Dedans, Nouvelle Revue de
  Psychanalyse, n° 9, printemps 1974.

LACOMBE

- Du rôle de la peau dans l'attachement Mère-Enfant.
  Revue Française de Psychanalyse, 1959, n° 23, (1), pp. 83 à 102.

LACAN

- Ecrits, Seuil édit., Paris, 1966.

LAPLANCHE et PONTALIS

- Vocabulaire de Psychanalyse, PUF.

LACASSAGNE (A.)

- Les tatouages, étude anthropologique et médico-légale
  Baillères édit., Paris, 1881, 116 p.

LYOTARD

- Economie libidinale, Editions de Minuit.

LORENZ (K.)

- L'agression. Une histoire naturelle du Mal, Flammarion édit.
  1969.

MONTAGNER

- Communication non verbale et stimulations spécifique chez les
  jeunes enfants à la crèche. Approche éthologique. In "L'unité
  de l'Homme (Fondation Royaumont, éd) Colloque Ciebaf.

MONTAGNER(H), HENRY (E), CARDOT (N)

- Sur quelques variations du rythme circadien des 17 hydroxycorti-
  costéroïdes urinaires chez les jeunes enfants en fonction de
  leur profil comportemental. C.R Acam S.C., 1973, 277 p., pp.
  101 à 104.

MONTAGNER et coll.

- Phénomènes de dominance et de hiérarchie chez les jeunes enfants. Fil produit par le SFRS, 1974, Paris.

MONTAGU Ashley

- La Peau et le Toucher. Un premier langage. Ed. du Seuil, 1979, 220 p.

De M'USAN Michel

- STEM n° 9, printemps 1974.

ROHEIM Géza

- Magie et schizophrénie, trad. de Marie Moscovici, Gallimard Paris, s.d.

ROOK (A.J.), THOMAS (P.J.B.)

- Aspects médico-sociaux du tatouage. Practitionner, juillet 1952.

WALLON

- Revue Enfance, 1-2 janvier-avril 1963.

WINNICOT

- L'enfant et le monde extérieur, 1ère édition 1957, 173 p. Petite Bibliothèque Payot, 1975.

- Processus de maturation chez l'enfant, Payot, 1974.

- De la Pédiatrie à la Psychanalyse, Payot 1969.

- La tendance antisociale
  Jeu et réalité, pp. 175-184, PUF.

ZALTZMAN Nathalie

- La pulsion anarchiste
  in Topique, n° 24, 1979.

REVUES

- L'information psychiatrique
  L'évolution vers la Psychopathie
  L'apport de la Psychiatrie de l'enfant
  Vol. 57, n° 9, novembre 1981, pp. 983 à 1106.

- L'adolescent marginal
  Perspectives psychiatriques, 1977, IV, n° 6.

- C.F.R.E.S. (Vaucresson)
  La délinquance des jeunes en groupe.
  Paris, Cujas, 1963.

- C.F.R.E.S. (Vaucresson)
  Annales 1975.
  M.T. et J. Villier - Rorschach d'éducateurs et Rorschach de délinquants.
  COLIN P.G. - Risque et déviance.
  Villier J. - L'éducateur spécialisé face aux jeunes psychopathes délinquants.